

LE MARQUIS DE T\*\*\*,

OU

L'ÉCOLE

DE LA

JEUNESSE.

Moribus. . . conciliandus amor.

*Épître 5 d'Ovide.*

*Seconde Partie.*



À LONDRES.

M. DCC. LXXI.





LE MARQUIS DE T\*\*\*,  
OU  
L'ÉCOLE  
DE LA JEUNESSE.

---

III.<sup>ME</sup> LIVRE.  
*L'AMOUR HONNÊTE.*

**R**ENTRÉ dans son appartement, le Marquis s'occupait d'Hélène malgré lui. Il lui semblait à tout moment, qu'il voyait encore sa belle cousine, avec cet air touchant; cette démarche noble, aisée, ces appas séduisants qui l'avaient tant ému. Il oubliait la Ténéveht & la jeune Adrienne; mais il comparait Hélène avec Juliette, par une suite d'idées toute naturelle, comme sans le vouloir: & le résultat était toujours à l'avantage de m.<sup>lle</sup> de T... Il n'approfondit pas davantage les mouvemens de son cœur, qu'il sentit comme déchargé d'un poids énorme. Il recouvra; mais seulement en apparence, cette heureuse

tranquillité dont il jouissait autrefois. Sa conduite devint une énigme pour tout le monde & pour lui-même. Il changea tout-à-coup. Plus de dissipations, plus de parties : il quitta tous ces amis de plaisir qu'unît le vice & la débauche, & que souvent le plus léger intérêt sépare ; amis tièdes tant qu'on les voit ; ennemis irreconciliables dès qu'on leur a déplu (\*). Un attrait invincible, dont la cause lui fut quelque temps voilée, le retenait à la maison paternelle, & la lui rendait chère.

Après tant d'égaremens, le voila donc enfin à lui-même ; il se rappelle dans le calme de la solitude les sages avis de son père : l'amour les faisait germer, ces instructions salutaires ; c'était une rosée douce, qui venait féconder une terre aride & brûlée. Le Marquis sentit (un peu tard, il est vrai) que la société des gens déréglés rend inutile pendant longtemps, & quelquefois pour toujours, la meilleure éducation. Il se renferma chez lui ; refusa, de lui-même, toutes les visites dangereuses ; mais il n'affecta pas, comme lorsqu'il était encore rempli de sa passion pour madame de J., de fuir également tout le monde.

---

(\*) Ils ne font jamais de bien, mais ils peuvent causer beaucoup de mal : il n'est qu'un moyen de se garantir tout-d'un-coup de leurs atteintes ; c'est de leur montrer qu'on ne les craint pas, en-même-temps qu'on redouble d'exactitude, pour ne leur donner aucune prise sur soi. Ce fut le parti que monsieur de T... eut la sagesse de prendre.

Il prit la généreuse résolution de n'avoir point d'amis, que l'honnête société que recevait son père, & de rendre des soins à une mère tendre, qu'il avait toujours aimée, mais dont la présence était un reproche, dont les bontés, qu'il ne méritait pas, l'avaient jusqu'alors plutôt accablé que touché. Depuis son aventure avec madame de J., il n'avait encore paru que deux fois à la table de ses parens; il forme, pour l'avenir, la résolution de ne se priver jamais volontairement de leur vue.

La Comtesse de T., avant de s'abandonner à la joie que lui causait le changement de son fils, prit des mesures avec son mari, pour en pénétrer le motif. Durant quelques temps, une conduite sage, la pratique de toutes les vertus de son père, sa docilité à suivre les conseils que le vertueux Comte lui donnait, une attention obligeante à prévenir les moindres desirs de ses parens, les convainquirent qu'ils pouvaient enfin se féliciter de la route qu'ils avaient prise. Mais rien ne confirmait la conjecture d'Henriette, au sujet de l'impression que la vue d'Hélène avait faite sur le Marquis. On remarquait au contraire qu'il était toujours fort sérieux devant elle. La fille du Chevalier chantait comme *Felou come Arnoult*, dansait avec grâce, excérait dans mille talens utiles ou agréables; on lui prodiguait souvent les éloges les plus flatteurs; le Marquis était toujours le dernier à l'applaudir, & ne le faisait qu'en rougissant. Mais pourtant, cette aff-

duité, les occupations sérieuses qui remplis-  
 saient tout son temps; ses regards que l'on  
 surprenait quelquefois attachés sur Hélène,  
 comme à la dérobée; une satisfaction qu'il  
 s'efforçait de cacher, mais qui perçait à tra-  
 vers son air d'indifférence, lorsqu'elle lui de-  
 mandait quelques-uns de ces petits services,  
 que des personnes qui vivent ensemble ont  
 occasion de se rendre; sa manière de lui par-  
 ler timide & respectueuse: quel était le prin-  
 cipe de tout cela? Le Comte & son épouse  
 se disaient quelquefois: C'est l'amour. Puis  
 se rappelant combien les goûts du Marquis  
 étaient vifs, décidés; & comparant la tran-  
 quillité dont il paraissait jouir, à ces tranf-  
 ports, à ces fureurs qui accompagnèrent sa  
 passion pour Juliette, ils ne voyaient plus que  
 doutes & qu'incertitudes. C'était pourtant là  
 le plus cher de leurs desirs. Les vertus d'Hé-  
 lène; les dernières volontés du Chevalier de-  
 T... son père, la tendresse qu'eux-mêmes res-  
 sentaient pour cette aimable fille; le bonheur  
 de leur fils qu'ils étaient bien sûrs qu'elle fe-  
 rait; la convenance de leurs fortunes, le pa-  
 trimoine du Comte & du Chevalier de T...  
 n'ayant jamais été séparés; toutes les posses-  
 sions des maisons de V... & de T... qui par-là  
 se trouveraient réunies: voilà quels étaient  
 les motifs qui leur faisaient désirer d'unir  
 leurs enfans. Ces parens vertueux avaient le  
 bonheur de ne pas savoir par expérience, que  
 la même passion ne suit pas toujours la même

marche : l'amour est un Prothée ; à tout moment il change de forme : Une passion réprouvée par le devoir , qui longtemps lui servit de guide , s'échappe avec fracas , & laisse des suites funestes des ravages qu'elle a causés : c'est un torrent qui couvre de sable & de pierres les champs qu'il dévaste : Aulieu qu'un amour honnête est modeste & timide ; il ressemble au ruisseau qui coule paisiblement entre deux rives qu'embellissent la verdure & les fleurs.

Deux mois s'écoulèrent , sans que les dispositions du Marquis fussent plus connues. Dans la singulière position où se trouvaient le Comte & la Comtesse , ils ne crurent pas qu'il fût convenable de pressentir trop ouvertement leur fils : Hélène dépendait d'eux ; ils pouvaient l'accorder , mais ils ne devaient pas l'offrir. Tandis qu'ils étaient dans une incertitude dont ils désiraient vivement de sortir , un inconnu remit au portier une Lettre pour Hélène , & disparut sur le champ. Mademoiselle de T<sup>m</sup> pria sa tante de l'ouvrir elle-même : l'écriture n'était d'aucune des personnes de leur connaissance : voici ce qu'elle contenait :

*JEUNE Beauté, qui parée des premières roses du printemps, fixez autour de vous les Ris, les Grâces & les Amours, touchante Hélène, puisse l'heureuse tranquillité dont vous semblez jouir durer longtemps encore !*

*Vos séduisans attraits, qu'à-peine vous connaissez, troublent déjà tous les cœurs : vous rendez modeste le petit-maitre le plus décidé ; ce Narcisse qui ne trouvait rien de si beau que lui-même, vous regarde & soupire ; le jeune-homme délicat, honnête & sensible desir de vous devoir son bonheur en faisant le vôtre : belle Hélène, mille amans vont briguer l'honneur de vous plaire ; puissiez-vous, sagement guidée, préférer le plus vertueux au plus aimable, & les qualités aux talens !*

*Dans ce monde où vous entrez ; où vous allez être admirée, accueillie, fêtée, une Belle rencontre autant de pièges qu'elle fait de pas. Je sais que vos estimables parens, & la bonté de votre cœur peuvent vous les faire éviter : mais on ne saurait trop le redire : Parmi ces hommes qui vous approcheront, il n'en est aucun qui ne préfère dans une jeune-personne la sagesse & l'aimable retenue à l'éclat trompeur de la beauté ; & cependant, il n'en est aucun qui ne cherche à lui ravir l'ineestimable trésor de l'innocence. Tels sont les hommes, ces êtres indéfinissables qui s'élèvent audessus de votre sexe, de ce sexe enchanteur, plus raisonnable & plus sensé qu'ils ne peuvent l'être. Les vertus des femmes n'appartiennent qu'à elles ; leurs défauts sont l'ouvrage de ces hommes pervers. Ils vont bientôt vous fatiguer de leurs soins perfides ; vous rendre un hommage intéressé ; louer vos appas ; exalter vos talens ; élever autour de vous le nuage de l'adulation,*

en vantant votre goût, votre esprit encore plus que vos attraits : mais votre aimable candeur, ce charme inexprimable qu'ils adorent eux-mêmes, malgré leur corruption, ils voudront le détruire, parcequ'il vous met trop au-dessus d'eux : Fille charmante, évitez ces méprisables séducteurs ; craignez tous les hommes : en les observant tous comme des ennemis, c'est le moyen de distinguer l'amant fidèle, que son bonheur destine à vous faire connaître l'amour & ses douceurs.

Celui que vous devrez-aimer ne sera point, comme les autres jeunes-gens qui vous environnent, plus épris de vos attraits que de votre vertu : c'est d'un air modeste & timide qu'il vous abordera ; ses yeux, fixés sur vous à la dérobée, vous diront qu'ils vous aime, sans qu'il ose les y tenir assez longtemps pour vous obliger à baisser les vôtres. Vous lui serez plus chère que sa vie ; mais sa conduite vous le prouvera, plutôt que d'indécentes caresses. Uniquement occupé de vous, dans les cercles, dans les assemblées, c'est vous-seule qu'il trouvera belle. Il ne rampera point devant vous ; & jusque dans sa soumission à vos moindres volontés, il conservera la dignité d'homme. Un jour viendra que vous pénétrerez son secret : que vos regards daignent alors lui dire, qu'il peut vous entretenir de sa tendresse sans vous déplaire : Ah ! qu'il sera persuasif, s'il peut exprimer tout ce qu'il ressent ! .. Il vous sera facile de connaître

ere qu'il ne feint pas : la vérité se peindra dans  
 tous ses traits ; & si vos yeux exprimaient  
 l'indifférence ou la sévérité, le sentiment de  
 votre rigueur retentirait jusqu'à son âme, dont  
 le desespoir, l'horrible desespoir viendrait s'em-  
 parer. Mais si votre jolie bouche laisse éclô-  
 re un léger sourire, ses yeux brilleront des  
 feux de l'amour, & la félicité même animera  
 tous ses traits en les embellissant. Lorsque vous  
 vous connaîtrez, & qu'une douce sympathie  
 unira vos cœurs, il vous consultera sur ses  
 défauts, & jamais vos avis ne seront stériles :  
 il se permettra quelquefois de vous avertir des  
 vôtres : l'amant qui vous adore, vous donne-  
 rait dans cette occasion mille moyens de ne  
 pas le confondre avec ses rivaux, si vous hé-  
 sitiez encore : Celui qui mêlerait de l'aigreur  
 à ses avis, ne vous aime pas assez : celui qui  
 dissimulerait vos torts, louerait vos caprices,  
 est un lâche, indigne d'être à vous : mais le  
 jeune-homme qui plusieurs fois revient adrai-  
 rement à la charge ; & qui, sensible à votre  
 seul intérêt, aime mieux s'exposer à se faire  
 boudier un peu, que de renoncer à la satisfa-  
 ction de vous voir parfaite, sera celui qui vous  
 aime comme vous méritez de l'être. Il n'exa-  
 minera pas avec inquiétude toutes vos démar-  
 ches ; il n'y sera pas non-plus indifférent ;  
 mais il ne témoignera jamais de soupçons in-  
 jurieux. Vous ne le verrez pas outrer le res-  
 pect ; il vous montrera d'abord cette estime  
 qu'il doit toujours conserver pour la mère de  
 ses enfans.

Divine Hélène, lorsque vous aurez-troisvè ce jeune-homme, c'est lui qu'il faut aimer. L'amour (votre cœur vous le dira comme moi) peut seul vous rendre heureuse : c'est dans les bras d'une époux vertueux, honnête-homme & tendre, qu'une femme trouve une félicité & des douceurs dont elle n'a jamais à rougir. Hé ! que sont auprès de l'amour toutes les autres passions, la folle vanité, l'ambition dévorante, la sordide avarice, la gourmandise abrutissante ? L'amour lui-même diffère de l'amour ; & celui que vous me donnez est la première des vertus dans mon cœur ; il les y fait toutes germer : que serait-ce si vous m'aimiez ! ... Oui, belle de T... , le panchant insurmontable que vous m'inspirez est l'ACCORD DE LA RAISON ET DE LA VOLUPTÉ : mais est-il un nom pour l'avantage d'être aimé de vous ? sans doute, c'est le BONHEUR SUPRÊME, & le plus haut Prix de la Vertu.

L. M. D. T.

La souscription ne consistait que dans ces lettres initiales. On lut cette Lettre ; le style en parut précieux & guindé ; on vit qu'elle était d'un jeune homme : mais comme l'auteur en était inconnu, on l'oublia bientôt.

Quoique monsieur & madame de T... véculent fort retirés, & comme des gens satisfaits chez eux, ils recevaient presque tous les jours quelques connaissances choisies, distinguées par leur rang, autant qu'estimables par leurs mœurs. Le Maréchal de Th...

était de ce nombre. Ce seigneur, en voyant Hélène chez monsieur de T<sup>m</sup>, desira de l'unir à son fils unique. Il pressentit adroitement le Comte & la Comtesse, pour savoir s'ils n'avaient pas déjà pris d'autres engagements, & lorsqu'il crut être sûr que personne ne l'avait prévenu, il leur présenta son fils, qui venait de finir ses Exercices, & leur demanda pour lui l'honneur de leur amitié, en recomman-  
dant au Vicomte de s'en rendre digne. Le jeune-homme répondit de manière à donner une excellente idée de son esprit.

Avant d'aller plus loin, je crais devoir entrer dans quelques détails sur l'Éducation qu'avait reçue monsieur de Th<sup>m</sup>, qui se trouvait plus âgé que le Marquis de quelques années.



#### *ÉDUCATION du VICOMTE DE TH<sup>m</sup>.*

«MONSIEUR le Maréchal avait confié la jeunesse de son fils à un homme qui se dévoua tout entier à cette éducation. C'était un pauvre Gentilhomme, brave, honnête, instruit & prudent. Il était veuf, & n'avait eu de son mariage qu'une fille, plus âgée que le Vicomte, assez laide, & que par cette raison le sage Instituteur ne fit pas difficulté de donner pour émule à son Élève.

La première étude qu'il fit, & la plus importante, ce fut celle du caractère du Vicomte : il le trouva de ceux que l'on nomme heureux ; c'est-à-dire, doux, tranquille, liant,

& portant la souplesse peut être trop loin. Ensuite il chercha la source de ces qualités : il la trouva dans une âme molle, aimant le bien-être, le repos, & prenant d'elle-même pour se les procurer, les moyens les plus efficaces. Ce fut d'après ces connaissances qu'il dirigea sa marche. Il comprit que s'il était facile de conduire un Disciple de cette trempe, il n'était rien moins qu'aisé d'élever son âme, & de la rendre capable des grandes choses. Si le Vicomte eût été d'une condition commune, il était comme il convient ; le bonheur de la société dépendant d'avoir beaucoup de membres paisibles, & le but des loix réprimantes n'étant que de réduire la foule à se conduire modérément : mais un homme fait pour remplir des postes importants, doit avoir quelque chose de plus ; il lui faut du ressort, & presque l'enthousiasme de la vertu : sans cette vigueur d'âme, l'homme de condition n'apporte dans le ministère, le commandement des armées, la magistrature, qu'une molle insouciance, qui tolère les abus, laisse le mérite, le génie & la vertu sans encouragemens & sans récompenses. Pour réussir avec son Élève, le Gouverneur qui se donnait entièrement, voulut qu'on ne mît aucunes bornes à son autorité. Le Maréchal y consentit ; mais il n'en était pas de même son épouse : tremblante pour les jours de son fils, elle eût volontiers sacrifié les mœurs à la satisfaction des goûts actuels. Il falut que l'Instituteur

commençât l'éducation par l'esprit de la Maréchale, & ce ne fut pas le moins pénible de sa tâche.

Cette Dame, élevée doucereusement, gâtée par les fadeurs des Religieuses, la petite des femmes qui l'avaient élevée, & plus encore par les adulations ridicules & basses des hommes qui l'environnèrent, lorsqu'on put lui dire qu'elle était belle, ne pouvait soutenir l'idée d'un seul acte de vigueur; son âme était bonne, mais on l'avait énervée: lors donc qu'on eut remis le Vicomte entre les mains de l'Instituteur, la tendre mère était à tout-moment auprès d'eux, prévenait toutes les fantaisies, & les caprices de son fils, ou plutôt elle lui en donnait, car, de lui-même l'enfant était d'un caractère à n'en point avoir. Cependant le Maréchal & l'Instituteur, de concert, se proposaient d'accoutumer le Vicomte aux fatigues: — Je vous donne mon fils, avait dit l'estimable Guerrier, pour en faire un homme capable de remplir ses devoirs dans l'état auquel il est destiné; pour réussir, il faut qu'il soit ce qu'il doit être, ou qu'il ne soit pas: voilà mon dernier mot; réglez-vous là-dessus—. Ainsi l'Instituteur avait le champ libre: mais il agit avec prudence; une machine délicate ne veut pas être brusquée: il commença donc par bannir les bonbons, les sucreries: il procura des alimens solides, point trop succulens, mais de digestion facile: il le fit bien

dormir ; il ne donna qu'un exercice modéré : ce régime fortifia la frêle machine à-vue-d'œil , & ferma la bouche à la Maréchale. Mais chaque semaine , l'Instituteur commença par y ajouter peu-à-peu : desorte qu'à la fin de la seconde année , le Vicomte se trouvait très-loin du but dont il était parti. Durant la troisième , les exercices violens étaient déjà sensibles : la fille de l'Instituteur les partageait avec lui ; & l'on se cachait de la Maréchale , sans que l'enfant s'en aperçût. Mais un jour , elle surprit les deux Élèves s'exerçant sous les yeux du Maître à grimper sur les arbres : elle frissonna du danger : cependant elle re- tint sa colère : de jeunes paysans (car on était à la campagne ) étaient les émules du Vi- comte & de Gertrude : ils leur donnaient l'exemple ; mais le fils du Maréchal & la fille de l'Instituteur les surpassaient en souplesse. Après cet exercice , il fut question de la lutte : un pré sur le bord d'une petite rivière était le champ : le Vicomte , délicat , peu robuste , en comparaison de ses adversaires , était vaincu lorsqu'il se laissait accoler ; au lieu qu'en usant d'adresse , & combattant à la volée , il saisissait son homme de manière à le renverser facilement. L'on était en automne , & le froid commençait à se faire sentir : cependant toute cette Jeunesse se jeta dans l'eau : cet objet ré- volta doublement la Maréchale : le danger , l'indécence : son fils était en sueur , & Ger- trude presque nue devant dix garçons... Ma-

dame de Th.. ne sentait pas que la décence  
 était dans le cœur de son fils & de ses jeunes  
 camarades ; au lieu que dans le monde &  
 dans les monastères , elle consiste dans les  
 habits & dans les mots : aucun d'eux ne faisait  
 attention à la différence du sexe , précisément  
 parce qu'on ne mettait aucune différence en-  
 tre Gertrude & eux. Si la Maréchale avait  
 prévu l'action de son fils , elle l'aurait empê-  
 chée ; mais la voyant faite , & que les jeunes-  
 gens s'agitaient dans l'eau ; remarquant d'ail-  
 leurs avec quelle adresse son fils nageait ,  
 elle crut devoir attendre , s'imaginant bien  
 que ce n'était pas la première fois qu'on en  
 agissait de la sorte. Ensuite les jeunes-gens ,  
 tremblotans de froid , vinrent se sécher en  
 courant les uns après les autres. La Maréchale  
 qui souffrait violemment , ne fut tranquille  
 que lorsqu'elle les vit habillés , & faire sur  
 l'herbe une collation joyeuse & frugale. Elle  
 se hâta d'aller attendre le Gouverneur chez  
 elle , donnant ordre que , dès qu'il serait ren-  
 tré , on ne manquât pas de le lui envoyer.  
 Heureusement le Maréchal survint dans le  
 moment. Son épouse , suffoquant d'indigna-  
 tion , allait lui rendre compte de ce qu'elle  
 nommait des indignités , lorsque le Maître  
 & les deux Élèves arrivèrent. Madame de  
 Th.. s'empporte aussitôt contre lui , l'accuse  
 de perdre sa propre fille avec l'Élève qu'on  
 lui a confié ; d'exposer autant leur santé que  
 leurs mœurs : enfin elle parla durant un

quart-d'heure avec tant de volubilité , qu'il fut impossible de lui répondre : elle termina par demander , que sur-le-champ le Vicomte fût ôté de pareilles mains. Le Maréchal , voyant qu'elle avait tout dit , la pria doucement de rentrer dans son appartement , en lui promettant satisfaction. Il espérait de lui faire entendre raison , après l'avoir calmée : mais ces femmes indolentes & délicates , sont les plus entêtées de toutes les créatures : elle exigeait qu'avant tout l'Instituteur fût renvoyé. Comme le Vicomte était présent à cette altercation , son père craignit l'effet qu'elle ferait sur lui , s'il ne marquait pas de la fermeté : — Mon fils, lui dit-il, voilà votre mère ; elle & moi nous sommes également vos maîtres ; vous devez obéir à tous-deux ; mais ma femme me doit l'obéissance ; je suis son chef par la nature , & les loix m'en donnent toutes les prérogatives ; ainsi j'ai droit de lui commander de vous laisser retourner auprès de votre Maître : Ma femme , continuait-il , je vous dois de la déférence , je le fais : mais je veux que notre fils apprenne , que le chef n'en doit pas marquer, lorsqu'on l'exige ; eussiez-vous raison , je n'y dois aucun égard , lorsqu'on emploie l'impériorité , où l'on ne doit user que d'insinuation & de persuasion. Ainsi je refuse de renvoyer l'homme à qui j'ai confié notre fils ; je veux qu'il continue son éducation ; je le veux , & vous ordonne de vous conformer à mes vues : allez , mon fils ,

retrouver votre Gouverneur, & reprenez la leçon que je viens de vous donner : sachez aussi que la conduite de votre Maître est concertée avec moi : voyez en lui votre père & votre ami.

Dès que le jeune-homme fût éloigné, le Maréchal, qui aimait véritablement son épouse, prit avec elle le ton que l'étude qu'il avait fait de son caractère l'assurait devoir réussir : & lorsqu'elle fut au point où il la désirait, il fit appeler le Gouverneur. Celui-ci parut avec cette noble fermeté que donne le témoignage de la conscience : la Maréchale lui fit ses objections, & voici ce qu'il répondit.

— Si j'avais exposé mon Élève sans préparation aux épreuves que vous avez vues, madame ; que j'eusse imprudemment suivi les conseils de certains Educateurs, je serais blâmable : mais j'ai presque imperceptiblement amené votre fils au point où vous l'avez vu : monsieur le Maréchal vous assurera que nous l'avons fortifié, avant de l'obliger à faire usage de ses forces. Un autre point qui vous a révolté, c'est ma fille. Il ne me convient pas, madame, de vous exposer tous mes motifs : seulement je vous dirai que je veux élever Gertrude à la Spartiate ; que manquant de beauté, je veux lui donner les qualités du sexe qui n'en a pas besoin ; enfin, que je veux accoutumer le Vicomte, le familiariser avec le sexe dangereux, par le moyen d'un individu qui ne l'est pas ; & je crains par là prendre le moyen le plus sûr de conserver

ses mœurs. La décence. . . Madame, je veux que votre fils n'ait pas à redouter l'indécence dans les autres, & que tout soit décent pour lui : je fus élevé par des hommes très-décens; jamais rien ne frappa ma vue, durant mes premières années, qui fût capable d'éveiller les desirs : qu'en arriva-t-il ? tout fut pour moi ce qu'on avait voulu me cacher, & mon imagination l'embellissait : les desirs tardifs n'en furent que plus violens (\*). En accoutumant, votre fils à tout voir, je diminuerai, peut-être le ressort de son âme; mais très-certainement je le préserverai des funestes impressions. — Et votre fille, dit la Maréchale ? — Dès que le danger existera pour elle, j'y pourvoirai : d'ailleurs, madame, & ma fille & moi, nous sommes ici pour votre fils—. Madame de Th., forcée de se rendre, entrevit que le Gouverneur pouvait avoir raison; il lui devint plus facile d'obéir à son mari, de s'en rapporter à ses lumières.

Ce fut alors que le Vicomte entra au Collège, avec son Gouverneur & Gertrude elle-même : on la fit habiller en jeune-homme, pour qu'elle suivît les mêmes études que l'Élève de son père, auquel elle avait toujours servi d'émule : cette manière d'exciter l'émulation, par un objet de sexe différent, est bien plus parfaite que celle qu'on avait employée avec le Marquis de T...; celle-ci ne

---

(\*) Szpè venit magno scœnore tardus amor.

*Propert. lib. v, eleg. 9.*

peut qu'exciter l'envie de primer ; la première ne préjudicie point au caractère ; si elle est dangereuse , c'est pour le cœur seulement, & les suites n'en sont pas irréparables. Le Vicomte, durant son séjour dans la maison d'Éducation publique, connut le Marquis ; il fut quelquefois jaloux de ses succès ; mais Gertrude , à laquelle il ouvrait son âme , étouffa ces germes de discorde , en le portant à s'estimer ce qu'il valait ; sentiment toujours avantageux , s'il ne sort pas des bornes : le contraire ( peut-être aussi commun que la présomption ) a perdu plus de jeunes-gens qu'on ne l'imagine.

Je ne grossirai point ces Mémoires d'une infinité de détails que l'on trouve ailleurs : je passe tout-d'un-coup à un événement que l'on aura pressenti. Gertrude & le Vicomte étaient toujours ensemble : à la vérité l'Instituteur ne les perdait pas un moment de vue ; mais ils se voyaient : le jeune-homme , par habitude , cessa de trouver laide sa compagne ; & la jeune-personne , sans se l'être avoué , aimait éperdûment son camarade. Quoiqu'elle n'eût pas de beauté , l'âge de plaire amena les grâces ; sa voix soigneusement cultivée , assouplie d'ailleurs par l'amour & par le desir , était la plus touchante qu'on pût entendre : elle avait peu de blancheur ; mais à quinze ans de vives couleurs vinrent parer ses joues , ses yeux s'animèrent , & leurs regards étaient enchanteurs ; sa taille était parfaite ,

son pied un abrégé des grâces les plus provocantes. Le père de Gertrude n'avait pas cru que la laideur pût devenir aimable; il reconnut qu'il s'était trompé; mais il s'en réjouit pour son Élève, & tout était prévu: car s'il se fût endormi sur cette assurance, le moment du réveil serait arrivé trop tard; Gertrude aimait, & le Vicomte ne pouvait tenir où elle n'était pas. Tout cela n'effrayait pas l'Instituteur; mais la Maréchale entendit malheureusement un jour l'aveu que l'amante infortunée faisait de sa passion à son père. — Vous aimez, lui répondait ce dernier! ah ma fille, que je vous plains! l'objet de votre tendresse ne peut y répondre; c'est un frère que vous devez chercher en lui: tu ne vas sentir l'amour, ô ma fille, que par ses peines... Écoutez, mon enfant; n'avez-vous pas vu que vous aimiez sans espérance? — Qui, mon père, je l'ai senti. — Pourquoi donc aimiez-vous? c'est une folie. — Je ne suis pas maîtresse de ce mouvement. — Ce n'est pas non plus du mouvement de tendresse dont je vous fais un crime; il est naturel, & par conséquent permis. Non, ma chère fille, ton père n'est pas un tyran barbare; mais il ôse espérer une preuve de ton affection pour lui, ma Gertrude, & de ta vertu; c'est de faire servir ton amour à mes desseins, & d'être malheureuse sans te plaindre; c'est de faire éprouver à celui que tu aimes toute la force du sentiment qui se consume, dans les vœux que je te prescri-

rai : la tâche est difficile , mais je ne la trouve pas au-dessus de toi. Je t'immole à mon Élève , à ton amant , Gertrude : dans le monde , il ne peut manquer de ressentir de l'amour ; faisons-lui connaître le véritable , qu'il en éprouve les douceurs , afin qu'il les chérisse & les préfère : après.... — Mon père , après ? — Il faudra vous en faire haïr. — M'en faire haïr ! ah mon père , jamais !.. Pourquoi plutôt ne nous pas séparer ? — Il n'est plus temps. Infortunée ! que ferais-tu loin de ton père ! j'aimerais mieux... — Mais , s'il m'aimait... — Quoi ! déjà... — Mon père , je le lis dans ses regards. S'il m'aimait... & que... Vous êtes Gentilhomme... M. le Maréchal vous considère... — Qu'osez-vous dire , mademoiselle ! Respectez votre père & vous-même. Voudriez-vous , amante peu généreuse... — Ah mon père , épargnez-moi ! je ne serai pas indigne de vous. Et puis les dédains de la Maréchale....

Dans ce moment , le Vicomte entra : le trouble qu'il vit sur le visage de Gertrude , l'inquiéta vivement. Comme 'je l'ai dit , la Maréchale était à portée de tout voir : toujours extrême dans ses appréhensions , elle imagina que l'Instituteur , dupe de sa méthode , s'était enfermé lui-même ; que le Vicomte épris de Gertrude était perdu. Elle courut auprès de monsieur de Th<sup>r</sup> : — Pour-le-coup , monsieur , lui dit-elle , il est clair que votre sage-Mentor ne fait ce qu'il fait. Sa fille aime

le Vicomte , à la fureur : il en est avec elle aux expédiens ; il capitule : vous jugez que la petite-personne fera ses conditions les meilleures qu'elle pourra ; & mon fils... — Soyez tranquille , madame , répondit le Maréchal ; l'homme sage auquel nous avons confié notre fils , sait comme il faut remédier à tout. — En vérité , monsieur , votre sécurité me semble étrange ! Elle aime ; son père l'ignorait. — Madame , elle est aimée , & je vous l'apprend. — Elle est aimée , monsieur !.. je l'avais entendu ; je vous réservais ce dernier trait : mais vous le savez , & vous demeurez tranquille ! — Je laisse agir la Nature ; je reçois le sacrifice que me fait un père de sa propre fille , avec la résolution néanmoins de ne lui permettre de porter sa générosité que jusqu'au terme convenable. Nous avons ensemble tout concerté : demeurez en repos , madame : vous avez dirigé les premières années du Vicomte ; le tour des hommes est venu ; permettez que nous agissions à notre manière—. La Maréchale ne pouvait se contenir : cependant comme son époux était un homme ferme & raisonnable , il falut céder.

De son côté , l'Instituteur suivait la marche de l'amour dans le cœur de sa fille , tout prêt d'y exciter la fierté , lorsque le Vicomte en serait au point où il le voulait. Mais qu'il est difficile de bien gouverner la plus impétueuse des passions ! Bientôt les jeunes amans allaient franchir d'impuissantes barrières.

L'Instituteur s'en aperçut : — Ma fille , dit-il à Gertrude , songez que vous ne devez prétendre qu'à votre égal : prendre un mari dans un rang plus bas , c'est vous avilir aux yeux du monde ; porter les yeux trop haut , c'est s'exposer à passer le reste de sa vie dans une élévation apparente , & dans une dégradation réelle ; il vaudrait mieux avoir fait le choix le plus vil. Je vous ai laissé goûter toute la douceur d'un panchant honnête : mais l'amour , comme le feu , donne en commençant , une chaleur douce , bienfesante , & finit par brûler douloureusement : tous-deux ne s'arrêtent que lorsqu'ils ont consumé. Ma fille , que voulez-vous faire maintenant ? Rendre malheureux votre camarade , votre ami , ou-bien ingrat envers son père ? détruire mon ouvrage ? justifier les craintes de madame la Maréchale ? mériter sa haine , son mépris ?... Voudriez-vous... céder à votre amant ? — Lui céder ! moi ! monsieur ? — Hé ! ce mal , tout grand qu'il est , serait moindre que tous les autres ; du-moins vous seriez généreuse ; ce serait immoler votre vertu , mais à son repos—. Il saisit ensuite un prétexte pour la laisser seule avec le Vicomte : c'était la première fois. Elle était en pleurs lorsque le jeune-homme entra. — Qu'avez-vous , mademoiselle ?.. Mon amie , qu'as-tu ? qui fait couler tes larmes. — Ne le demande pas , non ; c'est une faute de le demander : voudrais-tu me faire rougir ? — Non , mais je  
yeux

veux consoler mon amie. As-tu des secrets que je doive ignorer? — Oui, monsieur. — Quoi! l'amitié sincère... — Pour exister, demande l'égalité: elle n'est pas entre nous: monsieur, je vous considère, je vous estime, mais je dois cesser de vous aimer. — Gertrude, mon amie, vous avez de l'esprit, vous voyez plus loin que moi; mais ce n'est pas un avantage pour nous. Ces nouvelles idées excitent-elles vos larmes? — Oui, monsieur; mais ce sont les dernières. — Ingrate! — Celui de nous-deux qui fera des reproches, ... est un ingrat. — Vous vous enveloppez envain: je vous pénétre. Ah Gertrude, aimable compagne de ma jeunesse, si nous ne sommes pas égaux, la supériorité t'appartient. — Vous êtes, monsieur, l'héritier d'une grande maison. — Vous êtes adorable, mademoiselle; vous avez toutes les vertus de votre sexe, sans en avoir les défauts: vous me rendriez heureux. — Oh! mon ami—... L'Instituteur rentre à ces mots: — Non, monsieur, dit-il à son Élève, vous ne le seriez pas, en allant contre les vues de vos respectables parens & contre les miennes. Crayez-en mon expérience, elle est plus sûre que votre ivresse. Cependant calmez ce trouble que je vois dans vos regards: loin de vous séparer, je veux que vous passiez désormais plusieurs heures ensemble tête-à-tête. Je crains pouvoir vous abandonner à tous-deux l'honneur de mon sang, & celui de la manière dont je vous ai conduits: il va dépendre

de vous de me couvrir de honte ou de gloire. Dans le premier cas, point de reproches de ma part, je ne m'en prendrai qu'à moi : dans le second, vous me pénétrerez de reconnaissance & de contentement. Vous êtes libres dès ce moment : après la victoire que ma fille va remporter sur elle-même, monsieur le Maréchal & moi nous espérons lui donner un honnête-homme, digne d'elle, & qui fait dès-à-présent ce qu'elle a dans le cœur—. En effet, il les laissa, lorsqu'il eut achevé ce petit discours, & fut en rendre compte à monsieur & madame de Th... La Maréchale lui dit avec humeur : — Je n'entens rien à toutes vos momeries : ces enfans vont se perdre : au reste votre fille court le plus grand risque. — C'est par cette raison, madame, que je les expose : quel que soit l'évènement, votre fils ne peut que gagner ; & ma fille perd de toutes manières : mais, je le répète, madame ; c'est pour votre fils, que vous m'avez chez vous, & non pour que j'élève ma fille. Imitons la Divinité, tendons au but le plus relevé, même par le mal apparent. Nous voulons faire un homme, capable de vivre sagement dans un siècle raffiné, où la volupté du moment remplace l'amour ; où le plaisir éteint le sentiment : faisons-lui tout connaître, afin qu'un jour il puisse tout apprécier. Ce sera mon affaire de consoler ma fille—.

Mais l'homme vertueux n'eut pas besoin d'en venir-là. Son discours avait fait une vive

impression sur l'âme ferme de Gertrude; il avait subjugué l'âme molle du Vicomte. Le père de Gertrude connaissait si parfaitement leurs caractères, qu'il prédit au Maréchal non-seulement leurs résolutions, mais le sens des discours qu'ils devaient se tenir. — Vous pourrez dans la suite, monsieur, ajouta-t-il, commander à votre fils l'amour ou l'indifférence; nous venons de briser la barre de l'opiniâtreté—.

Deux mois après le trait dont je viens de parler, Gertrude, qui durant cet intervalle, n'avait rien dit à son père qui concernât ses dispositions, le pria, devant le Vicomte, de lui tenir sa promesse. L'Instituteur, en lui laissant la liberté d'entretenir son amant, s'était mis à portée de voir toutes leurs actions & d'entendre tous leurs discours; il savait qu'elle était digne d'être mariée: on l'unit à un officier, homme d'honneur, âgé de quarante-cinq ans, devenu riche & le chef de sa maison par la mort de deux aînés. C'était un ami de l'Instituteur, juste humain, libéral; qui ne cherchait pas, comme à la ville, une femme qui n'eût jamais rien senti, neuve de cœur & de corps; mais qui voulait une aimable & douce compagne, modeste, réservée après le mariage, & capable de lui faire aimer le séjour de la province où il allait se retirer: car il se proposait de vivre au milieu de ses vassaux, d'être leur protecteur & de leur servir de père. Ce mariage

fit très-heureux : Gertrude donna trois enfans à son mari : jusqu'à-présent la seule calamité qu'elle ait essuyée , est la mort de son digne père. Le Vicomte perdit ce sage Instituteur un an après le mariage de Gertrude. Ce qui doit surprendre , c'est que personne ne le pleura plus amèrement que la Maréchale.

Monsieur de Th<sup>rs</sup> se chargea pour-lors de diriger son fils. Ce jeune Seigneur avait dix-huit ans. Il était bien-fait , d'une figure douce & prévenante : son air & son maintien avaient une noble fierté ; mais la bonté qui se peignait dans ses regards , en tempérant la majesté. Comme on l'a vu , le Maréchal n'avait rien négligé pour son éducation durant l'enfance : il n'apporta pas moins de soin pour en faire un Officier ; de-sorte-que s'élevant au-dessus des préjugés aveugles , il voulut que son fils n'ignorât que les choses inutiles ou dangereuses ; qu'il fît une étude sérieuse des Sciences relatives aux emplois qu'il pouvait exercer un jour ; qu'il s'appliquât à connaître le *Droit-des-gens* , & ce qu'on peut appeler le *Droit-public* de l'Europe ; la Topographie , & particulièrement celle des lieux qui sont ordinairement le Théâtre de la guerre ; le Maréchal y servait lui-même de guide à son fils : il voulut qu'il connût jusqu'au moindre chemin détourné , les rivières , les canaux , les montagnes & les forêts de toutes les frontières de la France. Trois années furent con-

sacrées à ce travail instructif. Les études-pratiques accompagnèrent celles-ci : le Vicomte exerça les arts ; il pouvait parler avec l'Architecte, le Maçon, le Constructeur de navires, leur faire entendre ses idées, & leur suggérer la manière la plus facile de les exécuter : mais les talens utiles n'exclurent pas ceux qui donnent les grâces : le jeune de Th<sup>r</sup> dansait & ~~chanta~~ passablement ; son esprit, orné par la lecture des ouvrages agréables, était en même-temps nourri par celle des Historiens & des chefs-d'œuvres de nos grands-hommes ».

Tel est le rival que l'amour va donner au Marquis.

Quoique ces deux jeunes Élèves se fussent rencontrés au Collège, ils s'étaient peu liés : les Ignaciens, par une adresse condamnable, y avaient contribué, en opposant trop souvent deux rivaux dignes l'un de l'autre, que l'envie de se surpasser mutuellement tenait en haleine, mais toujours divisés. Ils s'étaient vus quelquefois depuis avec indifférence : les sociétés du Marquis n'étant plus celles du Vicomte, ils se traitèrent bientôt en inconnus : ils ne se haïssaient pas, mais une démarche, un mot, un geste pouvaient faire succéder l'aversion, à cette sorte de jalousie qu'ils étaient accoutumés à sentir en se voyant.

La Nature & l'Amour semblaient cependant s'être accordés pour qu'ils ne s'enviasent rien. Le Vicomte, peu de temps après le mariage de Gertrude, eut occasion de voir

une jeune-personne qui le fixa : c'était mademoiselle d'E<sup>m</sup>, cette amie d'Hélène qui sortait alors du Couvent de C<sup>m</sup>. L'on peut dire qu'elle égalait mademoiselle de T<sup>m</sup> en mérite, & ne le cédait qu'à elle en beauté. Monsieur de Th<sup>m</sup> était heureux, puisqu'il aimait & qu'il était aimé, lorsque son père voulut faire l'essai de son pouvoir & de la docilité de son fils, en lui commandant de porter ses vues d'un autre côté. Le Maréchal ne fit pas mystère de ses desseins sur mademoiselle de T<sup>m</sup> pour le Vicomte; la nouvelle s'en répandit, & les parens de Léonore en furent mieux instruits que personne. Ils défendirent à leur fille de recevoir le Vicomte, & n'en eurent pas la raison; de sorte que Léonore gémit de l'inconstance de son amant, lorsqu'il était encore fidèle. Ce mal-entendu causa du refroidissement: chacun des deux amans crut avoir été sacrifié par l'autre, & tous-deux aveuglément soumis aux ordres de leurs parens, ne cherchèrent pas à s'expliquer. Ce fut dans ces circonstances que le Vicomte parut à l'hôtel de T<sup>m</sup>, & qu'il vit pour la première fois celle que son père lui ordonnait d'aimer. Jusqu'à ce moment, il hésitait encore à rompre sa chaîne; & quoique son âme facile à gouverner, suivît toutes les impressions qu'on lui donnait, elle était généreuse; ce noble motif le faisait tenir à ses engagemens, autant que d'autres par la passion, l'opiniâtreté, l'orgueil & l'indocilité. Mais la beauté d'Hé-

lène ne permettait pas de comparaison ; elle était si séduisante , qu'il était impossible de lui résister. En la voyant, le Vicomte ébloui, ne trouva plus rien de dur, dans les ordres de son père : il desira de toucher le cœur de mademoiselle de T<sup>m</sup> ; & cet amant qui venait de répandre des larmes , en se rappelant le temps où Léonore partageait sa tendresse, se livra tout-entier à l'espoir d'être heureux par un nouvel amour.

Les soins qu'il commençait à rendre à mademoiselle de T<sup>m</sup> , furent remarqués de la Comtesse , & lui donnèrent de l'inquiétude : ses observations ne lui permirent pas de douter longtemps que le Vicomte ne fût sérieusement épris des attraits de sa nièce. Le jour même qu'elle fit cette découverte, monsieur le Maréchal ayant voulu sonder les dispositions de son fils , la chaleur avec laquelle ce dernier vanta le mérite d'Hélène , le persuada qu'il était parfaitement résigné. Il lui réitéra l'ordre de s'attacher à mademoiselle de T<sup>m</sup>. Le Vicomte découvrit alors sans hésiter les sentimens qu'il venait de prendre pour cette aimable personne ; & monsieur de Th<sup>m</sup> enchanté de cette prompte obéissance, l'assura qu'il ne remettrait pas à un autre jour les démarches nécessaires : — Mons.<sup>r</sup> de T<sup>m</sup> est mon ami , ajouta-t-il ; je le regarde comme mon frère , & je fais de lui-même que personne ne nous a prévenus : votre bonheur est sûr, puisqu'il dépend de cet honnête-homme & de

votre père. Allez à l'hôtel de T<sup>m</sup>, tâchez d'entretenir votre maitresse un moment; vous la préviendrez; je vous suis dans quelques heures—.

En quittant le Maréchal, le Vicomte s'étonna de sa précipitation : Léonore qu'il avait si tendrement aimée, l'aimable Léonore se peignit au fond de son cœur : une voix secrète semblait lui reprocher qu'il trahissait une amante fidèle. Une Lettre qu'il avait reçue depuis quelques jours, semblait lui faire entendre que Léonore n'avait jamais cessé de l'aimer, & que cette généreuse fille s'immolait au bonheur d'un ingrat. Mais bientôt Hélène & ses attraits firent taire les remords. Charmé de s'être décidé, il se rend chez monsieur de T<sup>m</sup>, & trouve Henriette seule avec Hélène. Il aurait bien désiré d'entretenir mademoiselle de T<sup>m</sup> en particulier; mais il n'était pas facile d'en venir-là, parce qu'elle ne quittait jamais la Comtesse. C'est ce qui lui donna l'air plus timide & plus embarrassé qu'à l'ordinaire; ses discours pourtant étaient flatteurs, sans être fades; ses yeux exprimaient l'amour avec le respect : il cherchait à faire deviner le secret de son cœur; & rien n'était si facile que de le pénétrer. Cette conduite rappela le Billet qu'un inconnu avait remis au portier. La Comtesse l'en crut auteur. Elle redouta pour son fils un rival aussi raisonnable que tendre, & qui d'ailleurs était un parti sortable en toutes

manières pour sa nièce. En effet , sans les nouvelles dispositions du Marquis , qu'on ne faisait que soupçonner , personne n'aurait été plus digne d'Hélène. Cependant la Comtesse n'avait rien à craindre : la fille du Chevalier connaissait les volontés d'un père expirant : elle s'était destinée à son cousin , avant même de savoir s'il la rendrait heureuse : la passion du Marquis pour madame de J<sup>e</sup> ne l'avait point fait changer de résolution , ni perdre l'espérance de voir renaître ces jours fortunés de leur jeunesse ; où l'intimité la plus douce les unissait. Lorsqu'elle eut revu celui qu'elle avait aimé dès l'enfance revenu de ses égaremens trop multipliés , elle desira vivement d'acquiescer des droits à sa tendresse : mille petites remarques lui disaient qu'elle l'avait touché ; & son plaisir le plus doux était chaque jour de chercher à changer ces doutes en certitudes. Mais ce qui ne fut jamais douloureux pour elle , c'est que son cœur , d'accord avec la volonté de son père , les vœux du Comte de T<sup>m</sup> , & les desirs de sa Tante , préférait le Marquis à tout l'univers : c'était pour lui seul qu'elle se parait , lorsqu'il ne devait point la voir ; depuis qu'il avait changé de conduite , Hélène ne négligeait rien pour être belle aux yeux de son Cousin. Telles étaient les dispositions de celle qui rendait infidèle monsieur de Th<sup>m</sup> , quand ce jeune-homme crut pouvoir hasarder l'avou de ses sentimens. Mademoiselle de T<sup>m</sup> l'avait

lu dans ses yeux ( les femmes sentent mieux que nous-même la vérité des impressions qu'elles ont faites ) ; elle ne voulut pas l'entendre , parce qu'elle n'avait rien d'obligeant à y répondre ; elle saisit un prétexte pour se retirer , & laissa le Vicomte avec sa tante.

En sortant , Hélène aperçut Justine. Elle aimait beaucoup cette fille , dont la conduite était devenue digne de cet honorable attachement. Il n'est pas inutile de remarquer que l'action généreuse de madame de T... , en obligeant Nishard , était déjà récompensée doublement : Luce avait fait éviter au Marquis les malheurs qui suivent une passion réprouvée par le devoir & les loix les plus saintes de la société : Justine , par le zèle le pur , faisait tous les jours bénir à sa vertueuse protectrice l'instant où elle l'avait connue.

— Justine , lui dit mademoiselle de T... , mon cousin n'est pas sorti ? — Lui ! sorti , mademoiselle ? reprit la jeune Nishard ; il ne quitte plus sa chambre. En vérité , l'humour dont il est à-présent m'inquiète : je tremble qu'il ne lui ait pris quelque idée de se faire reclus , & qu'il ne s'exerce chez lui , pour connaître s'il pourra supporter une solitude absolue —. Hélène sourit. — Vous riez , mademoiselle ? Ah ! je ne fais pas si c'est de bon-cœur ; mais je pleurerais volontiers , moi. Depuis quelque temps il me paraît d'une gravité , que je craais de la tristesse : vous la partageriez , je gage , si vous le voyiez. — Cer-

tainement j'aime mon cousin. — Eh qui ne l'aimerait pas? ... Mais il me vient une idée: ... Mademoiselle, voudriez-vous savoir ce qu'il fait à-présent, ainsi tout-seul? — Moi, Justine? & comment?... Mais, cela ne serait pas bien. — Eh-si, mademoiselle: Madame vous a formellement exceptée de la défense de révéler ce mystère à personne. Tenez, si vous le voulez, vous n'avez qu'à dire, & me suivre. — Mondieu! ma chère, n'est-ce pas une folie? — Il en est quelquefois d'heureuses—.

J'ai dit que la Comtesse s'était procuré le moyen de lire jusqu'au fond du cœur de son fils. Elle avait sa chambre-à-coucher à côté de celle qu'il occupait; on avait pratiqué dans la boiserie, une portière fermée par une coulisse dont il était impossible de s'apercevoir: par ce moyen, madame de T... distinguait les moindres mouvemens du Marquis, entendait toutes ses conversations. Justine connaissait le secret du jeune amant, & voulait le servir aussi bien qu'Hélène, en mettant l'aimable personne à portée de s'instruire par elle-même. En approchant de la coulisse, que Justine leva, Hélène sentit son cœur palpiter: elle allait voir celui qu'elle aime, peut-être l'entendre, sans être gênée, interdite par ses regards! peut-être s'occupait-il d'elle! Lorsqu'elle l'aperçut, elle tressaillit, & son âme toute entière passa dans ses beaux yeux. Le Marquis écrivait. Il paraissait fort appliqué. Au bout de quelques minutes, il cessa,

& prenant le papier , il relit tout-haut , & d'un ton passionné ce qu'il venait d'écrire.... Quelle fut la surprise , la joie , le ravissement inexprimable de la tendre Hélène , lorsqu'elle entendit ces paroles :

LETTRE du MARQUIS à HÉLÈNE ,  
qu'il ne peut se déterminer à envoyer.

**M**ADemoiselle : Je crains d'exciter plutôt votre colère que votre indulgence , en vous peignant ce que vous avez inspiré à un homme indigne de vous.... Peut-être devrais-je encore employer une main étrangère? ... Il fut un tems ( je sais que je n'ai pas droit de vous en faire ressouvenir ) mais il fut un tems où j'aurais été sûr de vous faire plaisir : il est passé ce tems heureux , où ma présence excitait la joie dans votre cœur : j'ai moi-même tout fait pour l'effacer de votre mémoire.... Souffrez cependant , non que je vous le rappelle , mais que je vous parle de celui-ci ; car je suis bien loin de réclamer des droits que je n'ai plus ; je les ai perdus , & je veux tout devoir à votre indulgence. Mademoiselle , oserai-je vous dire qu'en vous revoyant , je n'ai pas été le maître de mon trouble.... Ah ! qu'il m'eût été doux de le sentir , si j'avais pu croire que je ne vous suis pas odieux ! Aimable Hélène ! les liens les plus forts nous unissent : vous donnez le nom de mère à celle dont j'ai le bonheur d'être le fils : vos parens sont aussi les miens : mon

adorable, ma touchante cousine ! il est un lien plus doux encore, & mon cœur brûlerait de s'unir à vous par celui-là. Mais tout m'arrête : je suis trop loin de vous ; & sans parler de mes torts, qu'ai-je fait pour mériter la main d'Hélène ? ou plutôt, l'inaction même, la vile inutilité m'eût rendu moins coupable ; & j'aurais peut-être, comme l'aimable compagne de mes jeunes années, conservé ma première candeur... C'est donc en tout, qu'il faut que je sois infiniment audeffous d'elle ! J'ai couru d'égaremens en égaremens ; & si, depuis quelque temps, je m'efforce de me traîner dans le sentier du devoir, c'est à ma belle Cousine que la gloire en est due toute entière : il me semble que je n'aime la vertu, que parce qu'Hélène la pratique... O mon adorable Parente ! ce qui vient de m'échaper-là, doit vous faire connaître combien je suis imparfait encore ; mais en même-temps, ma sincérité vous prouvera la vérité, la force de cette vive tendresse que vous m'avez inspirée... oui, je vous ouvre mon cœur ; je vous le montre tel qu'il est : eh ! pourquoi se parerait-il de beaux sentimens qu'il n'a pas encore ?.. mais je suis bien sûr qu'elle les y fera naître, dans ce cœur, qui ne recevra plus d'impressions que de vous... Oui, je le sens, c'est de vous seule qu'il en voudra recevoir.

Après avoir lu cette Lettre, le Marquis la plia ; se promena dans la chambre, lentement d'abord ; ensuite vite, fort vite : ses

gestes étaient animés ; quelquefois il parlait , mais ce qu'il disait n'était intelligible que pour lui : enfin il s'arrêta , prit son Billet , & prononça assez distinctement ces paroles : — *Qu'allais-je ôser ! Non , il ne faut pas encore lui faire un aveu , qui la révolterait peut-être.* Il ouvre sa Lettre , la relit , & la déchire , en s'écriant : *Ah ! que cet écrit peint faiblement l'état de mon cœur ! je l'aime , je l'adore , ou plutôt je ne puis définir ce que je ressens pour elle... il vaut mieux lui parler.... Oui , la résolution en est prise , je lui parlerai : je peindrai si bien ma tendresse... Elle me dira peut être qu'il n'y a pas encore longtemps que je tenais à d'autres le même langage... Ah ! divine Hélène , ne vous y méprenez pas : je n'ai ressenti pour d'autres que des desirs , bien vifs , bien ardens , il est vrai , mais ce n'était que des desirs. Et vous , je ne sais quel sentiment vous mettez dans mon cœur : je me trouble lorsqu'on prononce votre nom ; je tressaille , lorsque j'entens le son de votre voix touchante : rien que de respectueux & d'épuré dans mon amour.*

Il cessa de parler , prit ses craillons , ses pinceaux , & se mit à retoucher quelque chose qui ressemblait à un portrait. Il paraissait fort appliqué à ce travail. Hélène se ressouvint qu'il y avait longtemps qu'elle avait laissé le Vicomte de Th<sup>rs</sup> avec sa tante : ce qu'elle venait d'entendre lui donnait l'empressement le plus vif de retourner auprès d'elle ,

& la délivrait entièrement de l'embarras que les discours du Vicomte eussent pu lui causer. Il était sorti , lorsqu'elle rentra. L'heureuse Hélène se précipite dans les bras de la Comtesse : ses caresses , toujours si tendres , étaient plus vives que de coutume. Henriette crut en connaître la cause ; & cette trompeuse apparence l'affligea. Le Vicomte était aimable ; il venait d'ouvrir son cœur à la Comtesse : peut être était-ce de concert avec Hélène. Aulieu de répondre aux transports de son aimable nièce , ses yeux se mouillèrent de quelques larmes ; elle ne la pressait plus contre son sein. Hélène était bien loin de deviner ce qui se passait dans l'âme de sa tante : Remplie , toute occupée de son cousin , elle ne songeait pas même à s'informer de ce que le Vicomte avait fait. Enfin la Comtesse lui dit : — Tu l'aimes donc , ma fille ? . . . C'est donc par tes ordres qu'il m'a parlé ; tu consens qu'aujourd'hui le Maréchal de Th<sup>r</sup> te demande pour son fils ? Je croyais ta confiance plus entière ; & je suis en droit de te dire , que ma tendresse méritait que tu m'en eusses prévenue. Le Vicomte est digne de toi ; je n'aurais pas désapprouvé un choix raisonnable—. Hélène , surprise , crut d'abord que le fils du Maréchal avait ôsé dire qu'il était aimé , qu'il s'était vanté d'avoir son aveu pour la démarche qu'il faisait ; & n'ignorant pas qu'il avait été l'amant de Léonore d'E . . . , elle se représenta tout-à-la-fois le Vicomte com-

me un ingrat, un fourbe ; comme le plus présomptueux de tous les hommes. Elle se hâta de desabuser sa tante, en l'assurant qu'elle n'avait jamais eu d'entretien particulier avec le Vicomte de Th<sup>r</sup>. Henriette connut qu'elle s'était trompée dans ses conjectures : elle ouvrit son cœur à sa jeune amie, & lui laissa voir tout le desir qu'elle avait de l'unir au Marquis de T<sup>m</sup>. Ce fut alors qu'Hélène sentit croître sa joie. — Ah ! mon adorable mère, s'écria-t-elle, que les sentimens que vous me montrez sont flatteurs ! Quoi ! ces larmes, elles coulaient de regret de ce que j'en aurais aimé un autre que mon cousin, que cet aimable Marquis, le seul homme au monde que je puisse chérir, ... & qui m'adore. . . . — Qui t'adore ! ... ma fille ! ... toi ! ... mon fils ? ... Qui te l'a dit ? ... comment fais-tu ? ... depuis quand ? ... Ah ! ma chère Hélène ! pourquoi ne me l'avoir pas appris ? chaque instant que tu as différé, est une partie de mon bonheur que tu m'as ravie —. Hélène interrompit par des baisers de flâme ces discours obligeans ; ensuite un récit circonstancié de ce qu'elle venait de voir & d'entendre, fit passer dans l'âme de la Comtesse cette joie si pure, dont le cœur d'Hélène était enivré.

L'entretien qui suivit cet éclaircissement, eut des charmes bien doux pour la tante & pour la nièce. Tous leurs souhaits étaient remplis. — C'est ma chère fille, disait madame

de T... , c'est mon aimable Hélène qui me rend mon fils ! c'est toi , mon amie , qui le rends à ses devoirs. Saints transports d'un amour légitime , quelles vertus ne faites-vous pas germer ! Le Marquis s'était égaré : le malheur , suite des passions criminelles , les sages avis de son père & de son ayeul , l'avaient étonné , sans le changer : de nouvelles erreurs allaient succéder aux premières ; il se connaît ; il change ; il devient modeste , respectueux ; il n'ose se déclarer , qu'il n'ait effacé par des vertus ses premiers desordres : & cette courageuse résolution , n'est pourtant que l'effet du timide regard d'une enfant ! ...

—Ma charmante maman , interrompit Hélène vivement émue , l'amour porte à la vertu , lorsque de sages parens ont su la faire aimer dès l'enfance : pour les autres , je crains qu'il est en eux un vice de plus : c'est à vous & à mon oncle , que mon cousin devra la pureté de ses mœurs : je suis pourtant bien sensible à la gloire d'y contribuer : non , mon aimable mère , rien ne saurait vous peindre ma joie... & cette lettre d'un inconnu ? maman , elle est de mon cousin. J'ai distinctement entendu , lorsqu'il a relu le Billet qu'il a déchiré , ces paroles : *Peut-être devrais-je encore employer une main étrangère. . .* Cher Marquis , je suivrai l'avis que vous m'avez donné ; j'aimerai toute ma vie cet amant timide , modeste & raisonnable que je viens de reconnaître : oui , ce n'est que de vous seul que je ferai dépendre ma

félicité. — Hélène ! Hélène ! ... ah nous serons donc heureuses , mon Hélène , reprit Henriette : tu me donneras toujours ce doux nom de mère que je t'appris à balbutier dès tes premières années. ... Hélène ! ma chère fille ! il ne s'occupait que de toi ! lorsqu'il se renfermait chez lui tout le jour , il t'écrivait ! son cœur trop rempli prenait cet innocent moyen d'exhaler sa tendresse ! ....

Monsieur de T... & le Marquis de V... vinrent interrompre , ou plutôt partager ces tendres épanchemens : dès qu'Henriette les aperçut , elle courut au-devant d'eux , & se hâta de les instruire des dispositions du Marquis. La joie brilla sur tous les visages. Quelle gloire pour la jeune Hélène ! mais quel plaisir infiniment plus doux pour son sensible cœur ! son ayeul & son oncle la remerciaient de leur félicité ! Vous seul , aimable Marquis ne partageates point des transports si doux : il fallait auparavant que vous méritassiez le bonheur de savoir que vous étiez aimé.

La famille , ainsi réunie , se livrait à la joie la plus vive , lorsqu'on annonça le Marchal de Th... Il venait , suivant le dessein qu'il en avait formé , découvrir ses vues au Comte de T... , pour appuyer la démarche de son fils auprès d'Hélène & de sa tante. Comme les Dames n'ignoraient pas le sujet de sa visite , elles se retirèrent avant qu'il se fût expliqué. Le Comte de T... & le Marquis de V... reçurent sa proposition avec tous

les égards que méritait un ancien & respectable ami. En s'excusant d'accepter l'honneur qu'ils voulaient faire à l'aimable Hélène, ils lui en donnèrent les raisons que j'ai rapportées; ils en ajoutèrent une nouvelle, qui seule eût été suffisante, c'est que leurs enfans s'aimaient. Le Maréchal était trop sensé pour se trouver choqué d'un pareil refus: il donna les plus grandes louanges au sage projet d'unir le Marquis avec sa cousine. — Mon cher Comte, dit-il à monsieur de T<sup>...</sup>, je ne vous cacherai pas que l'espérance d'obtenir la main d'Hélène pour mon fils, m'a déterminé à combattre son inclination pour une jeune - personne aussi touchante qu'estimable, mais peu riche: que faire à-présent? je crains que mademoiselle de T<sup>...</sup> n'en ait fait un infidèle: reprendra-t-il ses premières chaînes? je le désirerais; car je ne connais qu'Hélène & cette jeune Beauté qui puissent rendre heureux un mari du caractère du Vicomte — : & tout-de-suite il nomma la sœur du Comte de J<sup>...</sup>. Léonore, comme je l'ai dit, était amie d'Hélène, & connue de monsieur & madame de T<sup>...</sup>, qui l'estimaient. Le Comte fit son éloge au Maréchal, & lui donna des regrets de l'avoir chagrinée. Il sortit dans la résolution de réparer le mal qu'il avait causé, en instruisant son fils de l'impossibilité d'épouser Hélène, & le portant à rendre son cœur à celle qui méritait de le posséder.

Cette conduite du Maréchal était honnête

& sensée : il rendait à son fils l'équivalent de ce que ce dernier avait pour lui : ce bon père considérait qu'il devait beaucoup à Léonore, qui avait aimé son fils, qui peut-être par sa sagesse & son mérite, avait entretenu dans son cœur l'amour de la vertu : c'est pourquoi, dès qu'il vit qu'il ne pouvait lui faire obtenir celle qu'il regardait comme la plus méritante, il n'hésita pas à le ramener à l'objet auquel il devait davantage, sans chercher ailleurs une fille plus riche. Le Maréchal avait donc agi comme un père sage & prudent, en ordonnant à son fils de s'attacher à mademoiselle de T...; il agit en père tendre, en le rendant à Léonore. Le Vicomte avait obéi, lorsque son père lui fit une loi de renoncer à cette jeune personne; le respect qu'il lui devait, l'avait emporté sur une passion, qu'il croyait trahie, à la vérité; & qu'il aurait plus difficilement sacrifiée, sans cette erreur : il obéit encore, dans cette occasion; la honte pusillanime, qui souvent empêche des esprits rebelles de faire à leurs parens de ces grands sacrifices, parce qu'ils craient y voir de la bassesse, n'était pas capable de le retenir; le Vicomte veut le bonheur, mais doux, facile, & par conséquent avoué de son père; les difficultés, qui provoquent les autres hommes, l'eussent rebuté, découragé : d'ailleurs, comme il estime sincèrement Léonore, il la craint assez généreuse & trop tendre, pour qu'il doive rougir de lui demander un pardon. Il ne fut pas trom-

pé dans l'opinion avantageuse qu'il avait de cette charmante fille.

Lorsque le Maréchal fut sorti, messieurs de V.. & de T.. passèrent auprès des Dames, pour leur apprendre ce qu'ils avaient répondu la manière dont le Maréchal était entré dans leurs vues, & le généreux parti qu'il venait de prendre. Ensuite on traça le plan de conduite qu'il était à propos de suivre dans cette circonstance décisive. Monsieur de V.. était d'avis qu'on fît soupirer le jeune Amant après un bonheur dont ses égaremens & son indifférence pour Hélène, pendant un temps considérable, ne l'avaient que trop éloigné. Il appuyait son sentiment de raisons qu'il était difficile de ne pas trouver justes. Le Comte se rangeait de son avis, en le modifiant un peu. Mais Henriette n'approuvait guères que, par ces détours, on se donnât la petite satisfaction de se venger du Marquis. — Je conviens, disait-elle, qu'il faut lui faire connaître tout le prix du cœur de notre chère fille; mais il ne faut pas, à ce que je craîs, lui faire acheter son bonheur: faisons-lui grâce, qu'il le sente, & que sa reconnaissance envers sa Cousine & nous, augmente son amour—. Monsieur de V.. voulut aussi qu'on prît l'avis d'Hélène: elle s'en excusait, sur ce principe d'équité naturelle, que personne ne peut être juge dans sa propre cause; mais son ayeul insistant, elle obéit: — Il ne m'appartient pas d'examiner, dit-elle mode-

stement, si le Marquis fut coupable: tout ce que je puis voir, c'est qu'il ne l'est plus. Les sentimens que je lui fais pour votre fille méritent toute ma reconnaissance, c'est-à-dire... toute ma tendresse. Je souffrirais plus que lui de la contrainte que mes chers parens veulent m'imposer. Mais le mortifier par mes dédains!.... J'ose avouer que ce tourment serait si cruel pour moi, qu'il n'est que vos ordres les plus précis, qui pourraient m'obliger à en affecter avec lui—. Les yeux d'Hélène, en achevant ces mots, parurent mouillés de quelques larmes: elle rougit de cette faiblesse qui faisait l'éloge de son cœur; la Comtesse la reçut dans ses bras, & cacha dans son sein l'aimable confuse. Cependant le père & l'ayeul résolurent qu'on ferait subir encore quelques semaines d'épreuve au Marquis, afin de s'assurer davantage de la solidité de ses dispositions. On convint même de lui donner de l'inquiétude, en parlant devant lui de la proposition de messieurs de Th..

L'occasion s'en présenta peu de jours après. L'on avait passé la soirée chez le Maréchal, où l'on affecta de parler du prochain mariage de son fils, sans nommer l'objet de sa tendresse. Au retour, l'entretien roula sur le Vicomte, qui venait de marquer beaucoup d'empressement à toute la famille. On pensait trop avantageusement sur son compte, pour n'en pas dire beaucoup de bien: sa double obéissance aux ordres de son père venait de lui

rendre l'estime d'Hélène, qui en était informée; il lui échappa quelques mots qui le prouvèrent: sur-tout monsieur de V., en parlant de la demande qu'on avait fait de mademoiselle de T., s'étendit avec une prolixité affectée sur l'honneur que ferait l'alliance du Maréchal aux parens dont il recherchait la fille: il vanta le mérite du Vicomte, ses richesses, la noblesse de sa maison. Le Marquis ne put cacher sa surprise; les sentimens presque éteints de son ancienne jalousie contre son rival se réveillèrent avec force; il s'indignait de rencontrer toujours ce concurrent redoutable: il s'efforça pourtant de modérer son émotion: mais des yeux attentifs l'examinaient; on le vit pâlir; ses regards se fixaient avec inquiétude sur Hélène, pour découvrir l'intérêt qu'elle prenait à ce discours. On entrevoyait que le sérieux de sa Cousine & son inattention fesaient plaisir au Marquis, sans le rassurer entièrement.

Il se retira de bonne-heure: il avait en sortant un air peiné. Monsieur de V. s'applaudissait de cette inquiétude. Pour madame de T., elle passa dans son appartement presque aussitôt que le Marquis fut rentré chez lui, & fit signe à sa Nièce de la suivre. La Comtesse voulait profiter de l'occasion; car elle ne doutait pas que son Fils n'exprimât son trouble par quelque plainte, quelques gestes au moins & par des mouvemens qui feraient lire au fond de son âme. Le Marquis écrivait

déjà , lorsqu'elles eurent levé la coulisse : son teint était animé , & sa plume semblait voler sur le papier. Il plie sa Lettre , la ferme , sonne , & la donne à son Domestique , en nommant le Vicomte de Th<sup>r</sup>. — Hé que lui peut-il écrire , mon aimable maman — , dit tout-bas Hélène à sa Tante ? Sans prendre le temps de lui répondre , la Comtesse sort , fait rappeler le Domestique de son fils , lui demande le Billet dont il l'a chargé , l'ouvre précipitamment , & lit :

*VOUS avez des torts avec moi , monsieur ; vous en dire la nature ne ferait rien à la chose : Demain matin , à quatre heures , je sortirai par la porte de la Conférence , & je vous attendrai à cinq cents pas dans le bois de Boulogne , en suivant le premier sentier à droite : j'aurai deux pistolets & mon épée ; les armes seront à votre choix : je serai suivi d'un homme sûr , qui ne recevra mes ordres que sur le lieu. Là , monsieur , deux mots vous mettront au fait.*

*Le MARQUIS DE T...*

La Comtesse était pâle & tremblante en achevant la lecture de ce Billet. Ses genoux se dérobaient sous elle. Mademoiselle de T<sup>r</sup> & Justine la soutinrent dans leurs bras. Elle sentit combien il était important de ne pas faire d'éclat : le Domestique eut ordre de ne se montrer à son jeune Maître qu'après en avoir reçu la permission de monsieur le Comte. Ensuite elle prescrivit à Justine la conduite qu'elle

qu'elle devait tenir, & la laissa pour observer les mouvemens de son fils. Après avoir pourvu à tout, elle gagna la salle où son père & son époux étaient encore. Le cartel les surprit & les affligea. Mais ce qu'ils virent de plus pressé, fut de calmer les inquiétudes de la Comtesse & d'Hélène, en prenant devant elles les précautions nécessaires pour empêcher le Marquis de sortir. Ils se proposèrent de prévenir le Maréchal dès le lendemain, afin d'agir de concert dans une rencontre que le préjugé rend aussi délicate qu'importante parmi nous, & dont un père, chez les Romains, eût prévenu les suites en faisant battre son fils de verges par ses esclaves en plein *forum*. Ils n'avaient cependant qu'un mot à dire, pour empêcher le combat : mais ils voulaient profiter de cette occasion, & donner à leur fils une leçon importante, qui lui inspirât à jamais de l'horreur pour la folie des duels. Ils crurent devoir attendre que ses premiers mouvemens fussent calmés, avant de lui reporter l'appel qu'il destinait à un homme qui ne l'offensait pas en voyant comme lui. D'ailleurs ils envisagèrent que la confusion du Marquis lui serait plus salutaire, lorsqu'il saurait que son rival avait été contraint par son père, & que rendu à lui-même, il se disposait à donner la main à mademoiselle d'E... qu'il aimait depuis longtemps.

Madame de T... retourna dans son appartement avec sa Nièce, afin de pénétrer, s'il

était possible, la suite des résolutions que le Marquis prendrait. Elles l'aperçurent occupé à charger des pistolets. Il s'interrompait souvent : il levait les yeux au Ciel , marchait à grands pas , se tordait les mains , pliait les épaules , s'arrêtait , paraissait concentré en lui-même , laissait échapper des larmes ; en un mot, il était dans la situation la plus violente. Il arrive souvent , dans ces crises , que les caractères vifs s'entretiennent avec eux-mêmes. Le Marquis , emporté par ses réflexions tumultueuses , comme par un torrent , pensait tout-haut : — *M'en priver , s'écriait-il , m'enlever mon bonheur ! . . . non ! plutôt . . . nous nous batrons , . . . il me tuera , peut-être : eh-bien ! ce malheur est audessous de celui de voir Hélène à mon rival . . . A quoi me servent à-présent de fuites triomphes , qu'il m'a toujours disputés , si , lorsqu'il s'agit d'un prix que tout l'univers ne vaut pas , ce rival , tant de fois terrassé , l'emporte , m'e le ravit ! . . . Que va dire Hélène ! que pensera-t-elle de moi ! . . . Et mon père ! ma mère , ma tendre mère ! . . . malheureux ! comme je vais les affliger ! . . . Je me hais , je me déteste , je m'abhorre . . . Hélène ! adorable Hélène ! il est donc sûr à-présent que je ne serai jamais à vous ! . . . Qui me l'eût dit , lorsque , dans nos premières années , nos cœurs , d'accord avec les vœux de nos parens , semblaient voler audevant l'un de l'autre ! qui me l'eût dit , que jamais je ne serais à vous ? . . . Ah !*

*dans le desespoir que cette idée m'inspire , si  
 je desire quelque chose , c'est d'être le vaincu...  
 J'ai bien mérité mon malheur. . . . Je ne son-  
 geais plus à lui , je l'avais presque oublié , ce  
 Vicomte : je le retrouve pour le haïr mille  
 fois plus que jamais. . . . Lorsqu'il eut ar-  
 rangé ses pistolets , ses yeux se tinrent long-  
 temps fixés contre terre. Il prend une boîte ;  
 il l'ouvre ; elle contenait un portrait ; il le  
 baise plusieurs fois en pleurant. — Précieuse  
 image , s'écrie-t-il , traits enchanteurs de l'ob-  
 jet que je préfère à tout , hélas ! qui me l'eût  
 dit ce matin , que je ne la verrais plus ! . . .  
 Dans deux heures , je la quitte pour jamais !  
 ... Imprudent ! ... Mais le Vicomte allait l'ob-  
 tenir... elle l'aime... il a su la toucher ; &  
 moi... je volais à ma perte ; je ne daignais  
 pas la voir , m'informer d'elle , tandis qu'il  
 la recherchait , qu'il savait lui plaire ,... que  
 cet homme odieux m'enlevait le cœur de mon  
 épouse !.. Ne pas la voir !... Fatal égarement !  
 ... passions trop funestes , qui m'ont entraî-  
 né loin d'elle !. . . Un malheur constant me  
 suit... Il est aimé... Si pourtant il ne l'était  
 pas ?... Il l'a demandée , il l'obtient , &... Il  
 a reçu mon Bille !... il est surpris , étonné : il  
 ignore combien il me rend malheureux , dans  
 le temps où je cherchais à devenir plus digne...  
 O vertu ! trompez-vous... Non , je ne puis  
 supporter cette idée... Je ne veux plus écouter  
 que ma Jalousie , ma rage & mon desespoir.  
 Il se promenait ensuite avec beaucoup de vi-*

vacité. Son visage paraissait couvert de sueur : il était dans un état à faire pitié aux plus indifférens. La Comtesse & la tendre Hélène ne purent soutenir ce spectacle déchirant , elles se retirèrent pour pleurer en liberté.

Le Marquis disposait tout pour son combat : quelques ordres qu'il avait encore à donner, l'obligèrent de sortir. Il aperçoit Justine. C'était elle-même qu'il cherchait ; mais il fut surpris de la trouver presque à la porte de sa chambre. — Quoi ! lui dit-il , si tard ici , Justine ? Madame de T<sup>m</sup> vous aurait-elle fait demander ? quelque incommodité... — Non, monsieur. — C'est donc ma Cousine ? — Non, monsieur ; je me promène dans cette galerie de mon propre mouvement ; quelque chose m'a rendue triste , je suis troublée , je ne saurais dormir. — Bon ! de la tristesse , du trouble , vous , toujours si vive , dont l'enjoûment se communique ! je ne saurais le croire : allez , ma chère Justine , le repos vous calmera. A notre âge l'on n'a pas d'inquiétudes assez fortes pour chasser le sommeil. — Cependant , monsieur , vous ne dormez pas ? — Oh ! c'est que j'ai certaines choses à faire ; & puis... n'aurai-je pas assez le temps de dormir ? Bonsoir , Justine... A propos , puisque je vous ai rencontrée , voudriez-vous me faire un plaisir ? — Un plaisir !... Ah ! de tout mon cœur : Quel est-il ? — De remettre à ma Cousine , demain à son lever , ce paquet... A son lever , vous entendez bien , ma chère Justine. — Vo

fontiers. . . . Monsieur , permettez-vous une réflexion ? Mademoiselle demeure ici ; à chaque instant vous pouvez la voir : une commission pour elle... Il me semble , monsieur... — Justine me refuse ! .. aujourd'hui !... — Aujourd'hui !... Pourquoi dites-vous , *aujourd'hui* ? Ah ! je ne vous refuse pas. Mademoiselle est encore chez votre mère , je vais le lui remettre sur-le-champ. — Non , non , Justine , cela ne ferait pas bien ; demain , c'est demain ; à-présent , ce serait me desobliger. — Je ferai ce qu'il convient. — Ma chère Justine , vous lui direz ,... que ce paquet renferme ce que j'eus de plus précieux ; & que , lorsque je m'en prive , ce n'est qu'entre ses mains qu'il doit passer. — Mais , monsieur , vous vous exprimez d'un ton ,... d'une manière... Eh ! pourquoi vous en priver ? — C'est , ma Justine , que je ne puis le garder davantage. — Vous ne pouvez le garder davantage ! mais pourquoi ? ... Vous vous troublez ! que vois je , monsieur ! des larmes... Tenez , je vous suis attachée ; soyez sincère avec celle qui vous doit plus que la vie : Vous ne paraîssiez pas dans un état ordinaire. Fiez-vous à votre Justine ; dites-moi , qu'allez-vous faire ? — Moi , Justine ! rien. Mais ce langage m'étonne ! — Rien , & vous soupirez !... Ah ! monsieur , vous avez quelque dessein. Je suis toute à vous ; je vous aime... vous savez combien je vous suis attachée , monsieur ; je vous donnerais ma vie : Mon aimable Bienfaiteur,

tirez moi de la mortelle inquiétude où vous me jetez... Ce dépôt... cet air dont vous me regardez... ce soupir qui vous échape... — Parlez plus bas, Justine; on pourrait nous entendre... Je n'ai rien... à vous confier, je le répète... Je sortirai du matin, suivant mon usage; profitez de mon absence, pour remettre ce paquet. Adieu; rentrez; & demain, ne m'oubliez pas—. Justine se retira. Le Marquis descendit, pour dire qu'on tînt ses chevaux prêts dès trois heures; ce qui ne parut pas extraordinaire; puisqu'il arrivait souvent que le Comte & lui sortaient ainsi dès l'aube du jour, pour jouir de la beauté du matin, & respirer à la campagne l'air parfumé de fleurs, avant que le soleil les eût flétries. Ensuite il rentra; se jeta tout habillé sur son lit, afin de ne pas manquer l'heure. Il ne soupçonnait pas que rien dût empêcher, ou retarder sa sortie.

Tandis que le Marquis était descendu Justine porta le paquet dont il l'avait chargée, à mademoiselle de T..., qui était avec sa Tante. Elles l'ouvrirent avec un trouble inexprimable: il contenait un portrait d'Hélène, extrêmement ressemblant, & ce Billet.

*P R È T à m'éloigner, mademoiselle, j'ai prié Justine de remettre ce portrait entre vos mains. Il est mon ouvrage: le temps que j'ai mis à rendre vos attraits, fut le plus heureux de ma vie.*

*Le MARQUIS DE T...*

Lorsqu'on eût communiqué ce Billet au

Comte de T<sup>m</sup>, il comprit que le déguisement ne serait plus de saison le lendemain avec le Marquis, puisqu'il ne pourrait plus douter qu'on ne fût instruit. Il changea donc son plan de conduite : après avoir communiqué ses nouvelles résolutions à son épouse & à sa nièce, il les pria de prendre quelque repos, en attendant l'heure où le Marquis se disposerait à sortir. Pour lui, il se livra seul au torrent d'idées inquiétantes qui l'occupaient.

Henriette & la jeune Hélène n'étaient pas plus tranquilles : plusieurs fois elles jetèrent les yeux sur le Marquis ; mais les mouvemens qui l'agitaient de temps-en-temps, leur parurent si violens, qu'elles ne purent en soutenir la vue. Cependant elles étaient flatées de cette vive passion, dont il donnait à-tout-moment des marques pour sa cousine. L'espérance du bonheur le plus doux brillait dans leurs cœurs au milieu de cette affreuse tempête.

La fin d'une nuit si pleine de trouble était impatientement désirée ; enfin elle s'écoula, & le Marquis crut toucher à l'instant, où il pourrait s'échaper sans être remarqué. Muni de ses armes, en habit de campagne, il s'apprête à sortir. Le Comte son père l'avait précédé dans la cour. — Je n'ai pu dormir, lui dit-il, mon fils ; & vous voyez que je me disposais à sortir plus matin que de coutume : je vous vois prêt à en faire autant ; nous nous tiendrons compagnie—. En même temps il appela deux de ses gens, & l'Émule du Marquis, en leur

disant de prendre aussi des chevaux, & de les suivre. Le Marquis, déconcerté, ne pouvait cacher son trouble. Cependant il tâcha de se remettre, se promettant bien de s'éloigner, dès qu'il serait en pleine campagne. Ils sortent: le Comte prend la route du bois de Boulogne, & retient toujours son fils à ses côtés; il gagne précisément le sentier du rendez-vous: là, il met pied-à-terre, & dit au Marquis d'en faire autant; alors le Comte renvoie ses gens; puis, sans parler, il se couvre, met l'épée à la main, en disant: — Monsieur, si vous avez la fureur de vous battre, j'aime mieux mourir de votre main que de douleur; j'aurai du-moins sauvé le fils de mon ami: défendez-vous, monsieur. Le Marquis pétrifié, tombe aux genoux de son père: — Non-seulement la vie, s'écrie-t-il, mais l'honneur! — O mon fils! vous ne refusez pas le crime, mais la manière—... Dans cet instant, trois personnes que le Marquis était bien éloigné d'attendre, s'offrent à sa vue. La Comtesse s'avanceit la première, M. de V... la suivait, & conduisait Hélène par la main. A la vue de toute une famille si chère, le Marquis pensa mourir de douleur & de honte. Son ayeul tenait le Billet que Justine avait remis à mademoiselle de T...: ce fut lui qui prit la parole: — Qui vous retient, monsieur, lui dit-il? cet adversaire est digne de vous, & je vous amène trois autres victimes... — Monsieur! s'écrie le Marquis,

ô monsieur, ôtez, ôtez cette image—! Alors le respectable Vieillard laissant couler des larmes qui cherchaient à s'échapper, s'écrie à son tour : — *Ingrat ! de quel droit vous prépariez-vous à plonger dans le deuil toute votre famille ? Soumis encore aux ordres de vos parens & aux miens, ôsez-vous disposer sans leur aveu, de l'unique héritier de leur nom ? Répondez, monsieur : nous sommes prêts à céder à vos raisons, si vous pouvez en alléguer d'assez fortes, pour qu'elles vous dispensent d'observer les loix de votre patrie, de l'obéissance au Chef de la Société, & du respect, de la considération, de la tendresse, de la reconnaissance que vous devez à des parens qui vous chérissent ?... Vous gardez le silence, ajouta-t-il au bout d'un moment ! Ah ! monsieur, il vaudrait mieux cent-fois que vous vous fussiez déjà battu, que d'en avoir eu la pensée pour un sujet qui ne le mériterait pas. Jeune insensé ! qui provoque un homme sur des apparences peut-être trompeuses ; que vous a fait toute cette famille illustre qui nous honore du nom d'amis, pour troubler sa tranquillité, lui enlever son appui, son unique espérance ? Il n'est donc rien de sacré pour toi, ô fureur des duels ! frénésie inconcevable, si tous les jours nous n'en avions des exemples. Déplorable aveuglement des hommes de la partie du monde la plus éclairée, restes de la barbarie des Wandaes & des Goths, jusques à quand deshonorerez-*

*vous ma patrie (\*)!... Voila, monsieur, ( & ceci doit vous surprendre ) voila le cartel que*

---

(\*) *Philippe de Valois*, par un Édit solennel, accorde à la Noblesse de son Royaume, le droit de se venger par les armes, ou de soutenir par cette voie la querelle des autres. *Louis vj* permet de venger les injures par le duel. *Philippe-le-Bel* l'autorise par un règlement. Le Pape *Nicolas j* regardait le duel comme un combat légitime. *Pierre le Chantre* rapporte que le Pape *Eugène iij*, consulté sur ces combats, répondit qu'il fallait continuer d'agir suivant l'ancienne coutume. Que prouve tout cela ? sinon qu'il y eut des tems où l'esprit de vertige s'était emparé de tous les états. Dans ces tems malheureux tout était barbare, jusqu'aux Pères des peuples, & aux Pontifes d'une Religion qui défend de rendre le mal pour le mal. Mais ces Princes & ces Papes n'ont point établi l'abus ; la véritable origine des duels vient de ces hordes de barbares, qui démembèrent l'empire Romain. Ces peuples tenaient eux-mêmes cette coutume de leurs ancêtres ; leur Jurisprudence était toute militaire, & les armes leur servaient de raisons. On pourrait néanmoins dire que le duel est le plus ancien des abus. La plus haute antiquité en fournit des exemples, qui ne manquèrent jamais d'imitateurs : tandis que le combat d'Éloquence d'Ajax & d'Ulysse, si digne d'être admiré, de notre tems sur-tout, reste unique dans les Fables du monde.

La France est l'azile des sciences & des beaux-arts ; le séjour de la politesse & de l'urbanité, en un mot, le plus heureux pays du monde : la sagesse de son gouvernement la rend comparable à Athènes durant la paix ; à Rome pendant la guerre ; ( c'est le jugement que porte *Machiavel* du Gouvernement Français ) quelquefois battue, mais toujours au-dessus des revers : c'est trop d'avantages réunies, l'ignominie des combats singuliers devait apparemment consoler le reste de l'Univers de la supériorité en tout genre qu'ont ces heureux climats.

vous fefiez porter au Vicomte de Th... Je vous le rends. Vous pouvez l'envoyer, perfonne ne s'y oppofera ; nous ceffons de nous intérefler à vous , fi tout ce que votre père a fait , & ce que je viens de dire ne vous touchent pas—. Monsieur de V... fe tut , & le Marquis gardait toujours un profond fílence. Que dire , lorsque tout le condannait ? Sa mère , emportée par fa tendrefse , alla l'embraffer : Hélène le conjurait de ne pas les affliger tous. Alors le Comte de T... prit la parole : — Je ne vous demande plus , mon fils , dit-il , l'origine de votre démêlé avec le Vicomte : vous paraissez avoir honte de nous l'avouer , & c'en est assez pour que je craigne de l'entendre. Nous avons été assez heureux , pour que vous ne fussiez pas doublement deshonoré , par l'accufation d'une querelle injuste , & par la desobéiffance aux loix.... O mon fils , ! si tes parens n'eussent pas veillé fur toi , c'en était donc fait : ils perdaient vingt années de peines & de foins , le plus cher objet de leur attachement ; & toi , ton innocence & ton bonheur ! Mon cher Marquis ( car enfin je ne puis retenir les marques de ma tendresse ) tes passions font trop vives : « Celui qui ne fait pas en modérer l'ardeur , » s'il est encore vertueux , risque à chaque inf- » tant de cesser de l'être ». Je veux exercer dans cette occasion mon autorité toute entière : tu n'en as jamais senti le poids ; tu fus toujours libre , & tu vas l'être encore : mais je te dé-

*fens , de jamais exposer de la sorte , une vie qui doit être consacrée à l'État , & à nous consoler dans notre vieillesse. Je te crairais deshonoré , indigne de ma tendresse & de porter mon nom , si tu te présentais devant moi , souillé de quelqu'une de ces abominables victoires , où tes mains seraient teintes du sang de ton concitoyen , que dis-je ! du sang d'un ami (\*). Et voici comme je traiterais mon fils , si je ne voyais plus en lui qu'un meurtrier : je renoncerais pour mon sang celui qui n'aurait pas respecté les loix de la nature & de son pays ; je le deshériterais , & le bannirais à jamais de ma présence. Dieu tout-puissant , reçois le serment que j'en fais ; c'est par ton nom redoutable que je le jure. . . . Il est prononcé , mon cher Marquis ; c'est à vous à ne pas me faire mourir de douleur d'avoir à accomplir cet épouvantable serment.*

---

(\*) Un charmant Auteur , également recommandable par l'élégance de son style & l'honnêteté de ses sentimens , a écrit : *Lorsque vous eutes querelle avec le Chevalier Sternill , c'était un homme qui , dans un moment de délire , vous avait insulté ; il reconnaissait sa faute , il s'avouait , il offrait de vous faire toutes les réparations qui étaient en son pouvoir , vous saviez qu'il vous aimait ; cependant vous refusâtes de l'entendre ; rien ne put vous faire consentir à un accommodement ; & pour un geste douteux , un mot échappé dans la chaleur d'une folle dispute , vous entendîtes mort à vos pieds , celui que vous aviez cent fois nommé votre ami : quelqu'un blâma-t-il votre inflexibilité ? ( Lettres de Mylady Careaby , xv. ) Voilà comme on pense , mais ce n'est pas ainsi qu'on doit penser. Ce Carliste & ses pareils , sont des monstres plus féroces que ceux des déserts de l'Afrique & du Nouveau-monde.*

En achevant ces mots , monsieur de T... remonte à cheval ; monsieur de V... l'imite : la Comtesse & sa Nièce demeurèrent seules avec le Marquis. — Mon fils , lui dit alors Henriette , ce sens-froid terrible de votre père me trouble & m'effraie. Mon ami , si vous m'aimez encore ,... si votre Cousine vous est chère—... Le Marquis l'interrompit , & prenant sa main qu'il pressa de ses lèvres, — Que je suis malheureux—, s'écrie-t-il ! Il gémit , il soupira , mais il jura d'obéir à son père. — J'ai cru voir un Dieu , ajouta-t-il ; je me suis senti pénétré d'une respectueuse frayeur , lorsqu'il m'a parlé : ô madame ! ô ma mère ! jamais , non jamais ce fils que vous aimez , & qui vous adore , ne se reprochera d'avoir creusé votre tombeau—. Madame de T..., tranquillisée , était trop sensible , pour ne pas montrer toute sa tendresse à son fils. Mais elle suivit les ordres de son époux , & ne parut pas instruite des sentimens du Marquis ; elle ne voulut pas le détromper au sujet de son rival. Hélène fit observer à sa Tante , que monsieur de V... & monsieur de T... étaient déjà loin : la Comtesse , qui sentit le sujet des craintes de sa Nièce , se hâta de regagner sa voiture , où elle fit placer le Marquis entr'elle & mademoiselle de T....

Une réflexion fort naturelle se présente ici : Ce n'est pas en aimant ses enfans , même avec une sorte d'excès (s'il peut y en avoir dans un sentiment si légitime ) qu'on manque leur

éducation ; c'est la faiblesse, la pusillanimité, l'insuffisance des parens qui gâte tout. Lorsque vous voyez le mal, tolérez, en essayant de ramener vos enfans par la douceur ; car on doit toujours l'employer de préférence, quand la sévérité produirait un effet plus prompt : Mais si les suites de l'action de votre fils sont de nature à ne se réparer que difficilement, ou point-du-tout, tonnez alors ; servez-vous de votre autorité : ces grands coups ne doivent se frapper qu'une ou deux fois dans la vie. Vos enfans, accoutumés à être caressés, seront atterrés d'un regard foudroyant : mais il faut n'avoir été que tendre, & non pas familier ; s'être fait chérir, aimer, & non pas s'être avili. Le Comte menace ici pour la première fois ; il est écouté : Si des pour des riens, il en eût déjà fait autant, il aurait échoué dans cette occasion décisive, & son autorité méprisée occasionait des regrets déchirans, mais inutiles.

Les Dames & le Marquis se dirent peu de choses en chemin ; & lorsqu'ils furent arrivés, la conversation commençait à peine à se renouer, que l'on vint annoncer une visite, qui surprit agréablement mademoiselle de T... ; c'était son amie, Léonore d'E..., qui, après un absence de six mois, était arrivée de la veille. Cette Demoiselle s'était fait conduire dès le soir même au Couvent de la sœur Sainte-Th... : la bonne Religieuse lui apprit que mademoiselle de T... était chez ses

parens, & l'empêcha de voir sœur Amélie, dont la conduite était étrange. Ainsi malgré son empressement, elle fut obligée d'attendre au lendemain. Madame & mademoiselle de T<sup>...</sup> laissèrent le Marquis pour aller la recevoir. Il me serait impossible de peindre la satisfaction de ces deux charmantes personnes en se revoyant. Léonore assura son amie qu'elles ne se quitteraient plus. Elle lui confia qu'elle n'était revenue que par l'ordre de ses parens, & sur les instances du Maréchal, qui la désirait pour bellefille aussi vivement depuis quelques jours, qu'il avait d'abord montré d'opposition. Elle fit en riant quelques reproches à Hélène, de lui avoir enlevé son amant. Mademoiselle de T<sup>...</sup> n'aurait pas eu de peine à s'excuser; mais lorsqu'elle voulut le faire, Léonore, que le Vicomte avait instruite, avoua qu'elle savait tout. Madame de T<sup>...</sup>, l'interrompit en lui disant qu'elle ignorait encore quelque chose. Alors elle lui apprit ce que la modestie d'Hélène ne lui eût pas permis de dire. Henriette, dans cette confidence, laissa voir toute la joie qu'elle ressentait de l'union assurée de ses chers enfans. La manière dont elle s'exprima fut si obligeante pour Hélène, que cette aimable fille ne put témoigner sa sensibilité que par des caresses. Elle ajouta, que les sentimens du Maréchal leur étaient connus, & si dignes de cet honnête-homme, qu'elle ne remettrait pas à lui en faire part, afin d'augmenter sa considéra-

tion pour lui. La-dessus elle raconta tout ce que monsieur de Th<sup>r</sup> avait dit à messieurs de T<sup>m</sup> & de V<sup>m</sup>. Ensuite la Comtesse & sa Nièce pressèrent Léonore de passer avec elles une partie de la journée : leurs instances furent si vives , qu'elles ne put s'en défendre ; quoiqu'elle se doutât bien que son amant l'attendrait à l'hôtel d'E<sup>m</sup> : mais Henriette savait que le Vicomte lui pardonnerait facilement un retard de quelques heures , qui devait lui procurer le plaisir d'entretenir mademoiselle d'E<sup>m</sup> avec plus de liberté , puisque le Maréchal & son fils dînaient à l'hôtel de T<sup>m</sup>. La Comtesse n'en dit pourtant rien dans ce moment à Léonore , qu'elle crut devoir laisser avec Hélène , pour leur donner une entière liberté de se faire leurs petites confidences.

Les deux amies traitèrent une matière neuve pour elles ; car jusqu'alors , quoique Léonore eût un amant aimé , elle avait respecté l'innocence de sa compagne , & ne l'avait entretenue que de cette amitié , trop vive peut être , dont Amélie avait abusé. Jeunes-personnes , cette réserve est rare parmi vous. Vos cœurs sensibles cherchent à s'épancher. Écoutez la leçon que cet exemple vous donne : Ce n'est pas un crime d'aimer l'objet que la Nature a formé pour vous ; mais c'en est un d'enflâmer le cœur de votre compagne , par le récit intéressant de ce que vous sentez ; son âme amollie & devenue sensible sans objet fixe , se livrera sans examen au premier

amant, & peut-être ce choix précipité lui préparera d'éternels regrets. Il arrive quelquefois aussi que votre confidente devient votre rivale, & vous punit de votre indiscretion en rendant votre amant infidèle. Mais revenons au Marquis.

Il était resté seul : abandonné à ses réflexions, il repassa dans son esprit tout ce qui venait d'arriver. Il était de ces braves qui craignent le danger, parce qu'ils le connaissent ; mais qui savent y voler comme s'ils ne le voyaient pas. En s'examinant, durant le calme des passions, il fut charmé d'être débarrassé d'une fâcheuse affaire, & que le Vicomte n'eût pas reçu le défi. Il devint assez raisonnable, pour ne lui plus faire un crime d'avoir aimé mademoiselle de T... Il réfléchit sur l'injuste haine qu'il avait toujours eue pour cet estimable jeune-homme ; il en rougit. Mais en même-temps il se rappela avec complaisance qu'il l'avait toujours emporté sur le Vicomte. — Tâchons de plaire, se disait-il, c'est-là la seule manière sensée de disputer un cœur. Mes parens m'aiment.... Ah si j'en pouvais douter, ce qui vient de se passer ne m'en convaincrail-il pas ?... ils m'aiment : j'obtiendrai qu'ils diffèrent une union qui me réduirait au desespoir : j'instruirai ma cousine de mon amour : Hélène est généreuse : elle se rappellera que nous sommes destinés l'un pour l'autre ; que son père le desirait : oui, je ne sais quoi me dit au fond de mon cœur que je la touche.

rai... Quelle folie j'étais sur le point de commettre! j'allais m'ôter jusqu'à l'espérance—. C'est ainsi que la sage conduite de monsieur de T<sup>m</sup> amenait son fils à l'obéissance à ses ordres, lors même, que l'offense prétendue de son rival subsistait encore: il fut épouvanté de l'action & des menaces de son père: le tableau qu'avait fait son ayeul, se retraçait à tout moment à ses yeux: mais surtout les tendres caresses de sa mère touchaient son cœur, & faisaient couler ses larmes.

Il était dans ces résolutions, lorsqu'il passa dans l'appartement de sa mère. Il ne s'attendait pas à y trouver une sœur de madame de J<sup>m</sup>. La conversation fut générale; & si l'on parla du Vicomte, ce ne fut que pour apprendre à Léonore qu'on l'attendait à dîner avec monsieur le Maréchal. Mademoiselle de T<sup>m</sup> dit quelque chose à l'oreille de son amie & de la Comtesse. Léonore rougissait en l'écoutant: puis regardant Hélène, elle sourit, & lui dit tout-haut qu'elle ferait tout ce qu'elle voudrait. Le Marquis était inquiet, & n'osait s'expliquer: une pensée s'offrait à son esprit; mais pour en être flaté, il aurait falu qu'il n'eût pas encore revu sa cousine. Cependant mademoiselle d'E<sup>m</sup>, durant tout le temps qu'elle resta avec Hélène, disait au Marquis les choses les plus honnêtes & les plus flatteuses: il y répondait, mais ses yeux se fixaient sur Hélène.

Quelque temps avant que le Maréchal & le Vicomte de Th<sup>m</sup> arrivaissent, la Comtesse

prit son fils en particulier , pour connaître ses dispositions à leur égard. Le Marquis assura sa mère qu'il les verrait sans peine. Lorsqu'on les annonça , Léonore disparut tout-à-coup. Mademoiselle de T<sup>...</sup>, par le conseil de sa Tante, accorda un moment d'entretien au jeune de Th<sup>r</sup>. Hélène le remercia d'abord de l'honneur qu'il avait voulu lui faire ; ensuite elle lui demanda son amitié pour son cousin , & ne fit pas difficulté de lui dévoiler elle-même avec franchise l'état de son propre cœur. Le Vicomte reçut cette marque de confiance d'une manière digne de sa vertu. Il avait déjà repris ses premières chaînes , & dans ce moment , son cœur était à Léonore : cependant il soupira , lorsqu'Hélène lui dit : — *Vous serez , monsieur , après mon époux , l'homme à qui je devrai le plus de reconnaissance & d'amitié ; je m'en ferai un devoir toute ma vie* — . Il garda le silence pendant quelques instans. — Madame , reprit-il enfin , si je vous étais mieux connu , vous me mépriseriez ; ce traitement serait juste , & digne d'un infidèle — . Hélène allait l'interroger , lorsque madame de T<sup>...</sup> vint les joindre , comme sa Nièce l'en avait priée. Cette Dame qui trouvait à monsieur de Th<sup>r</sup> l'air abbatu , présuma que peut-être quelques reproches de la part d'Hélène en étaient cause : elle savait que les jeunes - personnes n'entendent pas raillerie sur la fidélité , & qu'elles ne ménagent guères un inconstant qui se met à leur

discrétion : elle lui parla d'un air de bonté qui le toucha vivement. — Madame, lui dit-il, je ne mérite pas ces égards que vous me marquez : j'aimais, & pourtant je trahissais la plus tendre des filles... Mais que ne peut la beauté séduisante de mademoiselle de T... ! J'étais fidèle, & je me promettrais de l'être jusqu'à la mort, avant de l'avoir vue. La constance qu'elle-même vient de témoigner pour l'heureux Marquis, me fait sentir tout le prix de celle que m'a conservée mademoiselle d'E... Cette jeune-personne, ainsi que mademoiselle de T..., est ce qu'on peut voir de plus parfait dans la Nature ; elle s'immolait elle-même à mon bonheur, en feignant de me fuir. Comme vous, madame, ajouta-t-il en s'adressant à Hélène, elle unit à la vertu, à la beauté, l'âme la plus tendre : Sans vous, madame, j'eusse été incapable de la trahir ; & même encore, en lui rendant mon cœur & toute ma tendresse, je ne puis rougir de mon inconstance—. On allait se mettre à table : madame de T... pria le Vicomte de la suivre après le dîner dans son cabinet, & de leur faire le récit de ses amours. Elle lui dit en même-temps, qu'après l'avoir entendu, elle ne doutait pas qu'il ne leur rendît cette charmante Léonore infiniment chère. Hélène sourit en regardant sa Tante. Le Vicomte prit un air de satisfaction, en les assurant que sa maîtresse était digne de leur amitié.

Mademoiselle de T..., au lieu de se rendre

dans la salle où tout le monde était assemblé rentra dans l'appartement de sa Tante, pour tenir compagnie à Léonore, de sorte qu'elle ne parut point à dîner; lorsqu'on la demanda, la Comtesse fit ses excuses, & rassura le Marquis, que l'absence de sa cousine inquiétait.

Dès qu'on eut quitté la table, le Vicomte fit ressouvenir madame de T... qu'elle lui avait promis d'entendre son Histoire. La Comtesse le conduisit dans son cabinet, & fit avertir Hélène. En la revoyant, le Vicomte crut effectivement s'apercevoir qu'elle avait les yeux fatigués, & pensa qu'elle était indisposée; il montra beaucoup de sensibilité pour cette belle personne, & la plaignit d'un ton si pénétré, qu'elle ne put s'empêcher de sourire, en se retournant vers une porte vitrée qui donnait dans la pièce d'où elle sortait. On fit placer le Vicomte tout-auprès de cette porte; & lorsque les Dames furent disposées à lui prêter leur attention, il commença le Récit qu'elles attendaient, en ces termes:



*Suite de l'HISTOIRE du VICOMTE de TH...  
& de LÉONORE D'E...*

«VOUS connaissez, madame, le Baron & la Baronne d'E...: ces deux époux ont toujours vécu dans une union & une bonne intelligence, qui devraient servir de modèle: leurs maisons, qui sont anciennes, jouissent éga-

lement de la considération que la vertu & des emplois honorables ajoutent à la Noblesse. Madame d'E... est de la maison de P... : à en juger par les attraits qui lui restent, elle a été belle ; les deux époux, assortis pour le caractère & par l'amour, se chérissent encore : quatre filles, aimables comme leur mère, sont le fruit de leur tendresse. Léonore est la troisième : Juliette, la seconde, à présent madame la Comtesse de J., est toute belle : Adelaïde l'aînée, est touchante ; mais il lui faudrait plus de vivacité : Suzette, la quatrième, est un petit lutin ; son minois séduisant & ses yeux pleins de feu, doivent la rendre aujourd'hui très-dangereuse pour quiconque veut conserver sa liberté.

Léonore sortait du couvent, & n'avait pas dixsept ans, lorsque je la vis pour la première fois : elle était avec ses sœurs chés la vieille Marquise de J., où je devais dîner. Juliette m'éblouit : l'air tendre d'Adelaïde m'intéressait : Suzette allait cependant emporter la balance, quoiqu'encore enfant ( elle n'avait que douze ans ) lorsque Léonore sortit d'une pièce voisine. Il m'est également impossible de vous dire ce que sa présence me fit éprouver, & de peindre ses grâces, ses attraits, tout ce qu'elle avait de séduisant. Représentez-vous, mesdames, une de ces jeunes-personnes, dont la physionomie offre un mélange de douceur, d'innocence & de majesté ; un de ces minois qui semblent attirer

nos regards malgré nous , parce qu'ils ne sont pas *un* comme la laideur ou la beauté : on veut définir ce qui plaît en eux ; on redouble d'attention , & toujours ils gagnent à l'examen : les sourcils de Léonore ne sont pas tout-à-fait noirs , mais ils sont pleins & bien arqués ; son front est ouvert ; ses yeux ont plus de vivacité que de langueur : sa bouche mignone laisse entrevoir , lorsqu'elle sourit , les plus belles dents du monde : elle est d'une blancheur éblouissante ; elle a la main parfaitement belle , & sa gorge est le berceau de l'Amour : Léonore est faite comme mademoiselle de T... , & presque aussi grande ; elle n'est point belle , mais elle est si jolie , si mignone , qu'elle l'emporterait sur la beauté même. Dès qu'elle eut paru , je ne vis plus qu'elle : je désirai qu'elle parlât ; un son de voix harmonieux , intéressant répondit à la douceur de ses traits. [*Mademoiselle de T... regarda sa Tante , à ce portrait : elles y applaudirent , en se parlant à l'oreille : le Vicomte feignit de ne pas le remarquer , & continua*]. Ce que je ressentis pour Léonore était sûrement de l'amour : je ne m'en aperçus pas d'abord , quoique je connusse cette passion. Cependant je désirais ardemment de la revoir ; mais ce qui me faisait présumer que j'étais encore libre , c'est que je conservai le même goût pour les amusemens ; mon cœur s'ouvrait , comme auparavant , au plaisir de regarder une Belle ; & je savais que l'amour

rend insensible pour tout ce qui n'est pas l'objet aimé.

Quelques mois s'écoulèrent, durant lesquels je vis souvent mademoiselle d'E... : mais cette gaîté, symptôme d'une liberté que j'avais perdue, s'évanouissait insensiblement; je devenais rêveur; j'éprouvai que son absence me causait un mal-aise inexplicable; que tout m'ennuyait loin d'elle: je me demandai pour lors à moi-même, ce qui m'affligeait? Léonore se présentait à mon imagination, parée de tous ses attraits; & je sentais mon cœur tressaillir. J'attendais avec impatience le moment où nous irions chez la Marquise de J...; & ces jours-là, j'étais d'une joie, d'un empressement que je peindrais mal: tout le contraire arrivait lorsque j'en sortais, le temps avait toujours coulé trop vite. C'est ainsi que je m'accoutumais à l'aimer, sans presque m'en apercevoir. Mademoiselle d'E... lut plutôt que moi-même au fond de mon âme: elle m'a depuis assuré que sa conquête la flata; mais elle résolut de ne se la conserver que par beaucoup de réserve.

Nous n'allions que le jeudi chés la Marquise de J..., le seul jour auquel cette Dame vît du monde; & je n'avais pas encore manqué d'y rencontrer Léonore, dont la vue m'était devenue nécessaire: car ma passion craissant de plus-en-plus, je ne connaissais d'autre plaisir que celui de la voir, ou de l'espérer. Un de ces jours d'assemblée, je courus chés

chés madame de J... beaucoup plutôt que de coutume ; mesdemoiselles d'E... parurent presque dans le même instant : lorsqu'on les annonça , le cœur me battit avec force ; mais cet état délicieux & pénible , que cause l'attente d'un bien qu'on est sur-le-point de posséder , fut de courte durée. Léonore n'était pas avec ses sœurs. Que d'idées confuses me passèrent dans l'esprit ! Tantôt je crayais , quoique sans la moindre apparence , qu'un rival heureux était à ses genoux : un instant après , je m'imaginais qu'ayant remarqué mon empressement , il avait peut-être déplu. Mais si elle était malade , me dis-je ensuite ? cette pensée m'effraya , & me fit connaître combien mademoiselle d'E... m'était chère. Je m'approchai d'Adelaïde , pour lui demander pourquoi nous n'avions pas le bonheur de voir Léonore ; & je lui fis cette question en rougissant. Elle me répondit , sans paraître avoir remarqué mon trouble , qu'un petit mal de tête , un rien , avait retenu sa sœur à la maison. Après quelques momens d'entretien sur des choses indifférentes , j'allai rêver dans le jardin. J'avais le cœur gros de soupirs. Ce n'était pas la maladie de Léonore qui m'affligeait : je voyais bien par la réponse de sa sœur , qu'elle n'était pas considérable. Mais je me dis à moi-même : — Si son cœur était comme le mien , aurait-elle la cruauté de me priver du seul plaisir auquel je sois sensible ? désirerait-elle si peu de me voir ? manquer pour

un mal si léger ! savoir que je suis ici , que je ne puis la voir qu'ici , & n'être pas venue ! ingrate Léonore ! ... Eh ! voyez , je vous prie , mesdames , comme les amans sont déraisonnables ! je voulais que cette aimable personne me devinât , & qu'ensuite elle se fît une loi de suivre mes goûts , & de prévenir mes desirs.

Je fus ce jour-là d'un sombre qui frappa d'autant plus , qu'ordinairement la présence de Léonore m'inspirait cette aimable gaîté , qui , dans la société , fait que l'on passe pour amusant. Adelaïde m'observait. Elle aimait tendrement sa sœur , qui , de son côté , n'avait rien de caché pour elle. C'était dans le sein de Léonore qu'Adelaïde déposa ses chagrins , lors de l'infidélité du Comte de Q<sup>r</sup> , qui s'est deshonoré lui-même , en manquant de foi à une jeune-personne , charmante , honnête , vertueuse & son égale , pour s'attacher à la F<sup>o</sup> , femme d'une naissance ignoble , assez jolie , supérieurement coquette , & dont la décence n'a pas toujours réglé les actions. On vient de m'apprendre que , quoiqu'elle l'ait déjà quitté deux fois , il va pousser l'oubli de ce qu'il se doit , jusqu'à l'épouser. Il faut vous apprendre , madame , comment elle a su le captiver : la digression sera courte.

Tout le mérite de la F<sup>o</sup> consiste à savoir s'évanouir à propos. Un jour que le Comte de Q<sup>r</sup> , dont les inclinations ne furent jamais relevées , vous le savez , madame , célébrait

de bruyantes orgyes chés une des *coteries* de sa maitresse, en voulant faire de ces tours-de-force, qui donneraient du relief à un portefaix, il eut le malheur de tomber si mal-adroitement, qu'on le crut dangereusement blessé. La F., qui voyait M. de Q. pour la seconde fois, fit un cri perçant, & s'évanouit avec le plus d'appareil qu'il lui fut possible : & pour qu'on ne doutât point du sujet qui l'avait si prodigieusement affectée, en revenant à elle, son premier soin fut de demander comment se trouvait monsieur le Comte. Il semble que ce soit le sort de ces hommes pour qui rien n'est sacré, qui toute leur vie se sont fait un jeu de tendre des pièges à l'honneur des autres, d'être dupés à leur tour le plus grossièrement du monde, par une femme plus que coquette. La farce que la F. venait de jouer séduisit de Q., il se crut adoré : toutes les infidélités qu'elle lui fait journellement n'ont encore pu le guérir ; & c'est de sa personne & de sa main qu'il va payer le tendre intérêt qu'elle parut prendre à sa conservation : à la vérité le don vaut à peine qu'on en parle. Mais Adelaïde l'aimait lorsqu'il la quitta ; elle l'avait longtemps considéré comme l'époux auquel ses parens lui avaient ordonné de s'attacher, elle ignorait ses travers, il était charmant, & n'avait paru que trop tendre ; elle lui fit l'honneur de le regretter.

A dîner, Adelaïde m'adressa plusieurs fois

la parole , pour me distraire de la rêverie où je tombais à-tout-moment : & lorsqu'on eut quitté la table , elle me pria de lui donner la main , pour faire un tour dans un petit bois qui termine le jardin de l'hôtel de J<sup>r</sup>. Mon cœur était trop plein , pour ne pas chercher à se soulager. C'est ce qu'elle avait prévu. Dès que nous fumes à quelque distance de ses sœurs , je répétai la même question précisément que j'avais déjà faite lors de son arrivée : *Pourquoi n'avions-nous pas le bonheur de voir Léonore ?* Elle me répondit aussi précisément la même chose , & la conversation tomba. Nous marchâmes quelques temps sans parler : -Je crains , mademoiselle , qu'il n'y ait pas à craindre que sa maladie devienne sérieuse ? — Oh ! non , monsieur —. Et nous nous taisions encore. -Léonore viendra-t-elle jeudi , mademoiselle ? — Je ne sais pas , monsieur : probablement elle viendra , si elle se porte mieux ; ce que j'espère. — Ah ! je l'espère aussi-, repris-je vivement. Nouveau silence , qu'on avait la cruauté de ne pas interrompre , en me faisant quelqu'une de ces questions que la beauté du lieu où nous étions pouvait suggérer. De-temps-en-temps elle me regardait avec un sourire fin. Elle semblait me dire : Ouvrez-moi votre cœur ; je suis prête à vous écouter. Enfin le personnage que je faisais me frappa. Je fus honteux de mes distractions , & pour les excuser , je résolus de déclarer ce que je sentais pour Léonore. Un torrent que

de puissantes digues ont suspendu longtemp<sup>s</sup> au milieu des montagnes, s'échappe avec moins de violence. De quelles expressions je me servais pour peindre mon amour ! Elles retracèrent à la tendre Adelaïde les momens d'une illusion trop douce : ses yeux étaient remplis de larmes en m'écoutant. Elle me promit de favoriser ma tendresse pour sa sœur, pourvu qu'elle pût auparavant s'assurer de ma constance. Je voulus me lier par des sermens ; elle m'en empêcha : — Laissez ces frêles assurances à la perfidie, me dit-elle, c'est votre conduite, & non de vaines paroles, qui me fera connaître la solidité de vos résolutions.

Je me trouvai soulagé après cette confidence : jamais il n'en fut de mieux placée. Juliette & sa jeune sœur prirent le change ; elles me crurent épris d'Adelaïde ; & comme toutes ces charmantes filles sont parfaitement unies, elles lui firent part de leurs conjectures, & crurent devoir la féliciter. Adelaïde les remerciait en riant : mais elle n'avait rien de caché pour elles ; ce fut en leur présence, qu'elle instruisit Léonore de mes sentimens. Mademoiselle d'E<sup>m</sup> ne reçut qu'en tremblant l'assurance d'être aimée ; elle leur laissa voir son ame toute entière. Comme je l'ai dit, elle m'avait pénétré : ses dispositions en ma faveur étaient telles que je le souhaitais dans le fond de mon cœur, & plus flatteuses mille fois que je n'eusse ôsé l'espérer. Cependant elle consulta ses sœurs, pour savoir s'il ne se-

rait pas beaucoup plus à-propos de me fuir , que de s'exposer à me voir peut-être infidèle un jour. Juliette parla pour moi ; & la jeune Suzette elle-même prit mon parti avec chaleur (\*). Mais Adelaïde crut devoir conseiller à sa sœur de me priver de sa présence ; de me faire essuyer des caprices , des dédains , lorsque le hasard nous conduirait dans le même lieu ; en un mot de tout employer pour me rebuter. — Je t'aime , ma chère Léonore , lui disait-elle ; je veux tâcher de te faire éviter les maux que j'ai soufferts. La constance des amans se mesure par les obstacles qu'ils ont surmontés : cette aimable franchise qui devrait les pénétrer de reconnaissance , fait quelquefois naître le dégoût. Mais ce n'est pas toujours un malheur (ajouta-t-elle en s'interrompant) de rencontrer un infidèle... Ma chère Léonore , on en est réduit à la nécessité de feindre, dans ce siècle de fer, avec ceux pour qui ce devrait être un crime d'avoir quelque chose de caché. En évitant de te livrer à tout ce que te dicte ton cœur , tu te garantiras de deux écueils également dangereux : Celui de t'accoutumer aux trompeuses douceurs de l'amour ; & celui de procurer à ton Amant une sécurité qui est le poison de la tendresse—. Tandis que d'un côté , Adelaïde donnait ces avis sages à Léonore , elle

---

(\*) L'air tranquille & doux du Vicomte eût convenu sans-doute à Suzette : ils eussent été d'heureux amans : mais j'ose assurer qu'ils eussent été des époux très-mal assortis.

travaillait de l'autre , à lui attacher son Amant. Elle m'exhortait à ne pas me décourager ; & lorsqu'elle s'apercevait que la feinte indifférence de sa sœur m'accablait trop, elle faisait adroitement briller au fond de mon cœur un rayon d'espérance (\*).

Ce fut dans ce temps-là que mesdemoiselles d'E... & moi , nous fumes également surpris d'apprendre que le mariage de Juliette avec le fils de la Marquise de J... était arrêté. Le Comte avait su gagner l'estime de monsieur & de madame d'E... , par un extérieur réglé. Cependant on n'ignorait pas que de Q... tenait un rang distingué parmi ses amis. Ces parens vertueux semblèrent s'écarter des règles de la prudence , en donnant à leur seconde fille un parti qui convenait mieux à l'aînée : ils firent plus ; ils ne la consultèrent pas ; & huit jours furent à-peine employés aux préparatifs. Sans doute qu'ils voulurent marquer la grande confiance qu'ils avaient dans le Comte , & leurs égards pour les desirs de la Marquise , qui était une femme estimable , leur sincère amie , & dont la fortune était considérable. Cette Dame crut ramener son fils , que trop de mollesse de sa part avait depuis longtemps abandonné à lui-même , en l'unissant à une épouse qui réunissait à la brillante jeunesse , les grâces , les talens & la vertu. Mais une union si précipitée ne fut pas

---

(\*) Adelaïde était bien adroite , & connaissait le cœur humain : mais elle était l'aînée des quatre sœurs , & elle avait aimé.

d'abord , à ce que j'ai su , aussi heureuse pour Juliette , que cette charmante personne le méritait. La Marquise n'eut pas le chagrin d'en être le témoin ; elle mourut un mois après le mariage de son fils. Je fais que depuis quelques temps , par un changement aussi rare qu'inespéré , le Comte de J<sup>..</sup> rend enfin justice à son épouse , & qu'elle en est chérie. L'amour qu'il a pour elle est de ceux que je craais bien sincères , puisqu'il a corrigé ses mœurs. On a donné différentes causes à cette heureuse révolution ; mais je ne craais pas qu'on ait trouvé la véritable , puisque les trois sœurs de madame la Comtesse de J<sup>..</sup> m'ont paru l'ignorer elles-mêmes.

Pendant les fêtes qu'occasionnèrent les noces de madame de J<sup>..</sup> , j'eus plusieurs fois occasion de voir Léonore. Je voulus en profiter , pour peindre ma tendresse : la vigilante Adelaïde rompit toutes mes mesures ; mais Léonore se contraignait pour me fuir , & je m'en aperçus. Plus d'une fois , quand elle avait été quelques momens sans me voir , ses yeux paraissaient me chercher ; elle rougissait , lorsque ses regards avaient rencontré les miens ; & je crus remarquer alors que la satisfaction régnait sur son visage. C'en fut assez pour me déterminer à lui écrire , & à lui remettre moi-même mon Billet. Voici ce que me dicta la plus vive tendresse :

*REFUSERIEZ-VOUS , belle Léonore , de partager les sentimens que vous inspirez ? Si*

le plus tendre amour doit être sans espérance; épargnez-moi la douleur d'entendre mon arrêt; je saurai interpréter votre silence: mais si la flâme la plus pure; une ardeur qu'a fait naître la sincère estime, & que le respect le plus profond accompagne, ont pu vous toucher, daignez me le dire: ne privez pas votre amant d'un aveu, sans lequel il ne saurait goûter de repos.... Non, madame, vous n'êtes point insensible: je n'en veux pour garant que mes sentimens. Le ciel permettrait-il qu'ils fussent si vifs & si tendres, s'ils devaient être payés par l'injuste indifférence; cet état mort, l'opprobre de la nature, inconnu des belles âmes, & dont votre vue a pour jamais délivré mon cœur. Voudriez-vous, mon adorable maitresse, me le faire regretter cet état d'anéantissement dont vous m'avez tiré? Que votre belle bouche m'annonce mon bonheur. Mille fois le jour, je pourrais vous parler, malgré les soins que je m'aperçois que vous prenez de m'éviter. Craignez-vous votre amant, ou le haïriez-vous? C'est de vous, de vous seule, ma belle, ma divine Léonore, que je me flatte de recevoir une réponse: daignez me la faire vous-même, si vous refusez d'accorder un moment d'entretien au

VICOMTE DE TH...

Après avoir écrit ce Billet, je n'attendis plus qu'une occasion assez favorable, pour que Léonore pût le recevoir & le lire, sans vue de ses sœurs. Le hazard me seconda:

l'on jouait; mesdemoiselles d'E...étaient descendues dans le jardin; Léonore s'écarta, & je l'observais. Dès que je la vis entrée dans un petit bosquet, qui la dérobaux yeux de ses sœurs, j'y volai, par une autre route. Elle venait de s'asseoir sous un berceau de chèvrefeuils, quand je l'abordai: elle lisait avec beaucoup d'attention; desorte que j'étais à ses pieds, avant qu'elle m'eût aperçu. En me voyant si près, ses belles joues se colorèrent d'une rougeur si vive, qu'elle me parut la plus brillante des fleurs de ce bosquet. Quelle était intéressante dans ce trouble charmant! Je la regardais, je m'enivrais en silence du plaisir de la regarder. Elle fit un mouvement pour se lever; je la retins, & lui présentai mon Billet. Elle le prit sans hésiter & le lut: mes yeux suivaient les siens; j'aurais voulu pénétrer au fond de son cœur avec la même facilité, qu'ils parcouraient les caractères que je venais de tracer. En achevant, elle laissa tomber sur moi un regard si tendre, ... si... Non, je ne puis exprimer tout ce que signifiait ce charmant regard. Mon cœur palpitait; je me saisis de sa main, que je pressai de mes lèvres, avec un ardeur, qui sans doute passa jusqu'à Léonore; car elle me l'abandonna durant quelques instans. — Levez-vous, monsieur, me disait-elle avec émotion... Je vais peut-être faire une démarche imprudente... mais il faut vous satisfaire. Vous exigez que je m'explique... je ne veux rien moins

qu'être le tyran d'un cœur que vous m'assurez que j'ai touché... Cependant... mais je ne puis me résoudre à vous affliger davantage : Et si jamais vous étiez inconstant, j'aime mieux avoir à me reprocher de l'imprudence que de la dureté... Il n'y a qu'un instant, monsieur, que vous pouviez, sans être injuste, cesser de m'aimer : mon cœur ne s'était pas encore livré sans réserve à la douceur d'un sentiment que je ne doute plus qui ne soit partagé, parce que vous me l'avez dit, & que je vous estime trop pour en douter... Si pourtant, comme tant d'autres, vous deviez un jour trahir l'espoir que vous me donnez, & que j'étais bien-loin de concevoir, j'ose vous promettre que je me sens assez de courage pour ne point vous faire de reproches inutiles, & ne jamais vous haïr... C'en est fait, mon cœur se donne aujourd'hui, & c'est pour toujours—. Je ne puis vous dire, madame, tout ce que j'éprouvais, tandis que le son de sa voix harmonieuse frappa mon oreille (\*): je pressai sa belle main tantôt contre ma bouche, & tantôt contre mon cœur; je ne pouvais trouver de termes pour lui répondre; mais mon silence exprimait davantage :

---

(\*) Voilà le caractère qu'il fallait pour fixer le Vicomte : une fille tendre, sincère, ingénue, sans caprices. Jeunes Beautés, connaissez le caractère de vos Amans, avant d'avoir une conduite à leur égard : votre pénétration, l'instinct de la nature, vous apprendront là-dessus tout ce que vous devez savoir. 4

Léonore partageait mon attendrissement ; lorsque je levai les yeux sur elle , les siens étaient inondés de larmes. — O fille divine ! m'écriai-je tout hors de moi , vous me rendez le plus heureux des hommes , & vous pleurez ! Belle Léonore , ah jamais , jamais vous ne verrez un ingrat , un parjure dans votre tendre amant. [ *Le Vicomte de Th... s'interrompt ici en rougissant : ses yeux , d'abord timidement levés sur Hélène , se couvrirent d'un nuage de larmes : Henriette lui prit la main en souriant.* — Vous êtes le seul homme , peut-être , monsieur , lui dit-elle , assez courageux pour réparer vos torts , après les avoir reconnus. Aimable Léonore , ajouta-t-elle , votre bonheur eût été moins doux , s'il n'avait été troublé ! Quelle gloire ! vous pourriez seule faire la félicité de votre Amant-!] — Vous ne savez pas encore , madame , continua le Vicomte , jusqu'où elle a porté la grandeur-d'âme.

Nous étions dans un état délicieux. Je venais de m'asseoir à côté de Léonore ; je la ferais doucement dans mes bras. Elle me confirmait mon bonheur , en se servant de ces expressions tendres & naïves , indices de la pureté du cœur , lorsque nous aperçumes Adelaïde qui venait à nous. Léonore courut audevant d'elle : — Ma sœur , mon aimable amie , lui dit-elle , il fait tout.... il ne sera pas un perfide ; il me l'a dit , & je le crois.... Approuve moi , ma chère... daigne m'approuver,

car pour tout au monde, je ne voudrais pas  
 r'avoir déplu. — Puisque le mal est fait, re-  
 prit Adelaïde en riant, il faut bien le par-  
 donner—. Puis se tournant de mon côté :  
 — Je vous demande à présent, monsieur,  
 quelle est la conduite que vous vous propo-  
 sez de tenir—? Cette question ne m'embar-  
 rassait pas. Je lui dis, que j'allais fonder les  
 dispositions de mon père, & que j'étais sûr  
 d'avance qu'elles seraient favorables à mon  
 amour : j'ajoutai que lorsque j'aurais son  
 aveu, je l'engagerais à ne pas différer d'ob-  
 tenir mon adorable Léonore de ses parens.  
 — Et si monsieur le Maréchal avait d'autres  
 vues, & qu'il vous ordonnât de renoncer à  
 votre passion ? — Je mourrais plutôt que de  
 trahir Léonore, & d'en épouser une autre.  
 — De-sorte que vous défobéiriez à votre père,  
 pour vous conserver à votre maîtresse ? — Mais  
 cela ne s'appelle pas défobéir; on évite de  
 s'engager, parceque ce ferait tromper celle  
 qu'on épouserait sans l'aimer; on représente  
 cela; l'on obtient du temps; on persévère, &  
 l'on fléchit à la fin un père tendre. — C'est-  
 à-dire, que par le renversement de tout or-  
 dre, c'est lui qui doit céder, manquer à une  
 parole donnée, changer des vues sages... Que  
 pense ma Sœur de cette disposition de mon-  
 sieur le Vicomte—? Je vous avouerai, ma-  
 dame, que je ne m'attendais pas à la réponse  
 de Léonore. — *Ne promettez pas plus que je  
 n'exige de vous, monsieur : Je ne voudrai ja-*

*mais priver un homme , que le titre de votre père me fait respecter autant... que je vous aime , du droit de disposer de son fils : vous devez être possesseur d'une grande fortune ; vous êtes l'héritier & l'unique espérance d'une maison illustre ; monsieur le Maréchal peut avoir d'autres vues : s'il commande jamais quelque chose qui soit contraire à nos vœux , obéissez ; je vous remets dès-à-présent votre parole , & je vous dégage du lien sacré qui vient d'enchaîner nos âmes. — Eh ! voila ce qu'il fallait savoir , ma chère Léonore , reprit Adelaïde , avant de parler & de se livrer à l'espérance : c'était le but de ces précautions multipliées qui t'éloignaient de ton Amant. Un moment , un seul moment d'inattention les a rendues vaines : ... mais ne va pas t'affliger , mon aimable Sœur , ma tendre amie , ajouta-t-elle ( en voyant Léonore rougir & baisser les yeux ) crais-tu que j'eusse favorisé votre tendresse , si les apparences n'étaient pas pour vous ? Je me joignis à mademoiselle d'E... pour rendre le calme à son aimable sœur ; & je m'aperçus qu'un Amant aimé persuade toujours.*

*Il s'est écoulé près de deux ans , depuis notre connaissance. Pendant quelque temps les parens de Léonore semblèrent ne pas remarquer ma passion pour leur fille. Que nous étions heureux ! Nous nous crayions seuls en présence de l'estimable Adelaïde ; nous ne contraignions point nos cœurs devant elle , & nous laissions un libre cours à l'expression*

de notre tendresse. A l'exception des temps donnés à quelques voyages fort courts que mesdemoiselles d'E... firent au couvent de C., je passais tous les jours plusieurs heures avec elles chez la nouvelle Comtesse de J., & nous attendions ainsi que monsieur le Maréchal fit une réponse favorable. Depuis que je l'avais instruit de mon amour, je profitais de toutes les occasions pour le presser de travailler à ma félicité: il remettait toujours; mais il ne paraissait pas désapprouver mon choix; il me parlait avec éloge de la famille & des parens de Léonore; il ajoutait seulement que nous étions trop jeunes, & que les engagemens précoces étaient pour l'ordinaire suivis du repentir: il finissait par me déclarer qu'il ne voulait pas me lier encore. J'étais obligé de prendre patience. Mon état n'avait rien de pénible depuis que j'étais sûr d'être aimé; ma tranquillité naturelle était revenue; & l'agréable situation où je me trouvais n'aurait jamais cessé peut-être, si la vertueuse Adelaïde nous eût conduits jusqu'à la fin.

Ce fut moi-même qui me privai d'une Amie dont le secours m'était si nécessaire. Mais je ne saurais m'en repentir, puisque j'eus l'avantage de contribuer à sa félicité. Le Chevalier de M..., frère du Marquis, mais d'une autre mère, est mon ami dès l'enfance; il me vit un jour aux Tuileries avec madame & mesdemoiselles d'E... Les grâces d'Adelaïde le touchèrent; & comme nous crayons tou-

jours que les autres ne peuvent être épris que de l'objet qui nous captive, il demeura persuadé que c'était elle que j'aimais. Le lendemain il me rendit visite. Après quelques momens d'entretien sur des matières indifférentes, il me dit qu'une des jeunes personnes que j'accompagnais la veille, était la plus aimable des femmes qu'il eût encore vues. — Je chercherais, ajouta-t-il, l'occasion de la connaître davantage, si je ne craignais de me rencontrer avec toi, mon cher Vicomte. — Je lui répondis que j'étais avec les quatre Sœurs, toutes quatre également faites pour charmer; que l'une d'entr'elles était mariée, qu'une autre m'était plus chère que ma vie; & je l'engageai à me désigner celle qu'il préférerait. Par le portrait qu'il m'en fit, il me fut aisé de comprendre que c'était Adelaïde. Mais sous prétexte de m'en assurer davantage, & dans le vrai, pour obliger le Chevalier, je lui dis que le soir je devais me trouver avec mesdemoiselles d'E<sup>m</sup>. Il m'entendit, & me proposa de se rendre au lieu que j'indiquerais, pourvu que je voulusse le présenter, comme un de mes amis. Je lui donnai rendez-vous à l'hôtel de J<sup>r</sup>, pour quatre heures. L'espérance qu'Adelaïde était celle qu'aimait le Chevalier, me causait autant de joie, que s'il se fût agi de mon bonheur & de celui de Léonore. Je me hâtai de me rendre chez le Comte de J<sup>r</sup>, où la Barone d'E<sup>m</sup> devait dîner avec ses filles: j'y trouvai monsieur le Marquis de T<sup>m</sup>,

madame, que je n'avais pas revu depuis plusieurs années: j'espérais qu'il serait des nôtres à la promenade, mais monsieur de J.. & le Comte de Saint-A.. nous l'enlevèrent, au sortir de table. Pour remplir mes vues au sujet du Chevalier de M..., je priai la Comtesse de J.. d'engager sa mère & ses sœurs à choisir la même promenade que la veille, en l'assurant qu'elle m'obligerait beaucoup. En effet, dans le dessein où j'étais de procurer à mon ami quelques momens d'entretien particulier avec Adelaïde, la foule des Tuileries qui ne pouvait manquer de nous séparer, me sembla propre à lui donner cette liberté, sans qu'Adelaïde pût s'en défendre, & que la Baronne pût le remarquer. A l'heure convenue, le Chevalier arriva: il fut introduit par le Comte de J.., dont il était connu; & je le présentai à madame & mesdemoiselles d'E... comme un homme qui méritait leur estime. Si je n'avais eu que des conjectures sur le choix de mon ami, la manière dont il regardait Adelaïde, son attention lorsqu'elle parlait, un empressement qu'il ne pouvait modérer à s'approcher d'elle, à ne s'occuper que d'elle, les eussent bientôt changées en certitude. Lorsque nous sortîmes avec les Dames, il me dit à l'oreille en passant: — Mon ami, je vaiste devoir le bonheur.

En chemin, il continua de me parler d'Adelaïde: — Mademoiselle d'E... est audessus de tout ce que m'ont dit pour elle un goût nais-

sant & mon imagination, me disait-il : c'est la femme élue de mon cœur ; tout , jusqu'à son âge , plus avancé que le mien , fait qu'elle me convient davantage—. La peinture que je lui fis alors du caractère & des qualités de cette aimable personne , acheva de l'enchanter. Arrivés dans le jardin , j'eus soin d'entretenir la Barone; Léonore vint à côté de moi ; Suzette & madame de J<sup>e</sup> nous quittèrent , pour aller faire un tour sur la terrasse : enfin le bonheur de monsieur de M<sup>on</sup> & mes soins secondèrent si bien cet Amant, qu'il fut presque toujours seul avec sa maitresse. Lorsque nous eumes remis chez elles madame & mesdemoiselles d'E<sup>ve</sup> , le Chevalier me chargea de pressentir Adelaïde à son sujet , & me pria sur tout de ne lui rien dissimuler. Il ajouta que ses trois Sœurs ressembloient aux Grâces ; mais que la belle , la modeste Adelaïde était telle que la Vertu viendrait s'offrir aux hommes , pour inspirer le respect & l'amour.

Le Chevalier venait d'être nommé Ambassadeur à la Cour de \*\* ; il n'avait que peu de temps à lui : je me hâtai de remplir ses vues : j'en dis tant de bien à la vertueuse Adelaïde , que je sus la déterminer , malgré ses craintes & une indifférence avouée. Je rendis compte aussitôt de mes succès à mon ami ; je me donnais des mouvemens , j'allais , je venais , sans faire réflexion que si ce mariage se concluait avant le départ du Chevalier pour l'Italie , je me privais d'une amie

rendre, d'une confidente éclairée. Mais dans ce moment je ne voyais & ne pensais que pour elle; j'éprouvais une satisfaction inexprimable, de pouvoir montrer ma reconnaissance à l'aimable sœur de Léonore, en lui ménageant l'alliance d'un aussi honête-homme que le Chevalier de M<sup>...</sup>. Cet Amant fut heureux plutôt qu'il ne l'espérait lui-même: il fit demander Adelaïde à ses parens, & l'obtint; nous fumes si bien persuader monsieur & madame d'E<sup>...</sup>, qu'ils consentirent à profiter du peu de jours dont le Chevalier pouvait disposer, pour célébrer le mariage. Il s'accomplit donc; le Chevalier n'eut plus rien à désirer... Et moi, depuis plus d'un an, que madame de M<sup>...</sup> est en Piémont, j'ai mille fois gémi de son absence.

Avant de partir, Adelaïde pria madame la Comtesse de J<sup>...</sup> sa sœur, de la remplacer auprès de Léonore. Juliette est toute aimable; mais, pour prouver que deux caractères presque entièrement opposés, peuvent être également parfaits, il suffirait de citer Adelaïde & Juliette. Cette dernière est vive, enjouée; elle peut avoir des goûts fort vifs, mais elle est, à ce que je crai, incapable d'une passion durable; elle est un peu étourdie, & néglige quelquefois les apparences: cette nuance de défaut n'empêche pas qu'elle ne soit adorable; mais elle est faite pour l'amitié plutôt que pour l'amour. Je n'ai fait ces observations que depuis le départ de mada-

me de M<sup>me</sup>, & je ne vous les donne pas comme absolument infaillibles : vous , madame , qui la connaissez depuis quelque temps , vous êtes en état de juger mieux que personne , si je l'ai pénétrée. Adelaïde au contraire , sérieuse & retenue , fait de la prudence sa vertu favorite : elle a le cœur extrêmement tendre ; il est comme une fournaise , dont il s'échappe quelquefois de brûlantes étincelles : ses efforts continuels , pour en contraindre le doux épanchement , lui donnent un air de langueur intéressante. L'amour est chez elle sans emportement ; semblable à ces fleuves majestueux , qui s'enslent difficilement , & ne tarissent jamais. Elle semble réserver pour l'amitié l'activité de son âme ; elle s'y livre toute entière : ce n'est plus cette Adelaïde qu'une nonchalance aimable ne dépare pas ; c'est une amie vive comme Juliette , fidelle & constante ( à qui je faisais injure , lorsque j'ai cru qu'elle pouvait se démentir ). A ces qualités , elle joint une physionomie séduisante : elle n'a pas autant d'attraits que Léonore ; mais elle est ravissante comme elle : un charme secret , répandu sur toute sa personne , anime chacun de ses mouvemens : sa taille a cette grâce inexprimable , que la nature donne seule , que l'on sent , qui ravit , mais qu'il est impossible de rendre. Je reviens à Juliette.

Cette jeune Dame favorisait nos entrevues de tout son pouvoir , mais elle nous donna trop de liberté : Léonore , à ce que j'ai su depuis ,

se plaignait elle-même un jour à sa sœur, de ce qu'elle la laissait trop sur sa bonne-foi. De mon côté, je diminuai dans celle que j'aimais, cette confiance sans bornes qu'elle me témoignait, du temps qu'Adelaïde ne la quittait pas. Je murmurai, lorsque je m'en aperçus, je m'emportai. Léonore gardait le silence, & lorsque j'étais trop pressant, elle me demandait les larmes aux yeux, Si je voulais empoisonner le plaisir qu'elle avait à m'aimer ?

Un jour, je me rendais à l'ordinaire chés le Comte de J<sup>...</sup>, on me refusa l'entrée : je ne sus à quoi attribuer une conduite si surprenante de la part de Juliette & de sa sœur. Je me retirai, fort affligé d'un contretemps qui m'éloignait de Léonore pour un jour, & m'imaginant que le portier pourrait avoir suivi à la lettre, ou même étendu l'ordre qu'on lui aurait donné sans attention. Je retournai le lendemain ; un nouveau visage qui remplaçait le portier, me fit essuyer le même refus : à-peine daigna-t-il répondre à quelques questions que je lui fis ; & je remarquai que les domestiques de la maison avaient un air de mauvaise humeur ou d'affliction auquel je n'ai jamais rien conçu. Ce fut pour lors que je devins réellement inquiet. Je me présentai chés monsieur d'E<sup>...</sup> ; il venait de quitter la Capitale, pour aller dans sa province avec toute sa famille. Un départ si prompt, sans qu'on m'en eût averti, acheva de me confon-

dre. Cependant je ne pouvais me persuader que j'en fusse l'occasion : je ne voyais rien dans ma conduite qui eût pu mériter qu'on éloignât Léonore. J'écrivis à madame de M..., & n'en reçus point de réponse. Jamais situation ne fut aussi cruelle que la mienne. Madame, près de six mois se sont passés dans cette incertitude. O ciel ! me disais-je quelquefois ; Léonore peut-elle m'accabler de son indifférence, après m'avoir si tendrement aimé ? Quel démon a donc troublé mon mon bonheur ? non, ce n'est pas ma Léonore qui m'oublie... Cependant quelles raisons pourraient obliger ses parens à lui défendre de me voir ? mon rang, ma naissance, ma fortune.... Je m'y perds. Eh ! m'était-il possible de le deviner (\*).

On dit qu'il y eut un grand trouble à l'hôtel de J... les jours que je m'y présentai ; que les parens de la jeune Comtesse s'y rendirent, mais qu'ils revinrent satisfaits. Quelques jours après cette prétendue scène, mon père me dit qu'il avait sur moi des desseins, dont il préparait le succès depuis longtemps, & qu'il les avait communiqués au Baron d'E... la veille de son départ pour ses terres ; que c'était sur votre maison, madame, que je devais tourner mes regards. En effet, il me procura l'honneur de paraître à l'hôtel de

---

(\*) Un caractère comme celui du Vicomte ne pouvait résister à l'indifférence, à la cessation de l'amour : on le verra dans la suite.

T...: j'y trouvai ce que le monde entier ne pouvait m'offrir, un objet capable de me consoler de la perte de Léonore, que je crus changée pour moi. Cependant le discours de monsieur le Maréchal aurait dû mouvrir les yeux ; & me faire entrevoir la vérité. Mais, je l'avouerai, mademoiselle de T... m'éblouit, & vous savez, madame, que j'ôlai former des vœux. Je ne veux ni me défendre, ni m'excuser, je fus inconstant : j'ose pourtant ajouter, que je ne fus jamais parjure ; Léonore aurait encore eu mon cœur & ma main si elle eût réclamé ses droits, & que mon père l'eût permis. L'on n'est pas homme, si l'on ne sait commander à ses passions ; si, esclave de tous ses goûts, on viole son devoir & ses engagements dès qu'ils les contrarient. C'est pourquoi me voyant prêt à me dégager pour toujours, j'écrivis à madame de M... ; je me plaignais d'elle ; j'accusais Léonore d'ingratitude ; je voulais en un mot, les obliger à s'expliquer d'une manière claire. La Réponse que me fit cette Dame, me surprit autant que l'éloignement de Léonore m'avait affligé. La voici :

*JE vous estime assez, monsieur, pour vous promettre de vous apprendre un jour les raisons de la conduite que mes parens obligent Léonore de tenir à votre égard. On répand que le Maréchal vous destine à mademoiselle de T... Ce parti est au-dessus de ma sœur pour la fortune, & l'égale pour tout le reste ; je*

*vous conseille d'obéir : c'est dans cette occasion sur-tout qu'on se deshonne, & qu'on se rend coupable de la plus noire ingratitude, en résistant à ses parens. Si néanmoins vous pensez que vous ne pouvez disposer de vous-même sans l'aveu de Léonore, je louerai votre délicatesse, & je conviens même que je m'y attendais de votre part. Que rien ne vous retienne plus ; je lui envoie ma Lettre, & la charge de vous la faire parvenir, après qu'elle aura mis au bas ce que son devoir exige. Je vous salue, mon cher Vicomte, & vous aime toujours.* ADELAIDE DE M...

De LÉONORE, dans la Lettre de sa Sœur.

*Je rends à monsieur le Vicomte de Th. sa parole ; je le dégage de ses sermens : puisque sa Léonore ne peut plus se flater de le rendre heureux.*

Il faut l'avouer ; sans l'espérance d'entrer dans votre famille, madame, que j'avais alors conçue, je serais mort de douleur. Léonore est donc mariée, me disais-je, que son devoir exige qu'elle me dégage de mes sermens ? *Ma Léonore !* elle se nomme *ma Léonore !* On l'aura contrainte ; elle aura donné sa main, mais son cœur est encore à moi... Eh ! le mérites-tu, perfide, reprenais-je, avec un trouble, un sentiment douloureux que je ne puis vous rendre !... Mais aussitôt une image trop séduisante ramenait le calme dans mon cœur.

Je devais être bientôt plus réellement malheureux. ( Et puissent tous les infidèles éprouver

éprouver le tourment auquel je viens d'être en proie!) La répugnance que j'avais d'abord témoignée pour suivre les vues de monsieur le Maréchal, avait fait place au desir le plus sincère de lui marquer mon obéissance : mademoiselle de T... avait opéré ce changement dans mon cœur. J'étais venu chés vous, madame, par les ordres de mon père, pour découvrir mes sentimens à votre charmante Nièce : mais lorsque j'entrai, je la vis fuit. Cependant mon père attendait que j'eusse prévenu mademoiselle de T... : je crus pouvoir m'adresser à vous, madame : la froideur avec laquelle vous m'écoutez, m'anonçait... Oui, sans m'avoir refusé, vous m'ôtates presqu'entièrement un espoir, devenu la seule douceur de ma vie, depuis l'absence de Léonore. Je vous quittai, en présument qu'Hélène & vous m'étiez contraires.

La conduite que tint monsieur le Maréchal à mon égard, à son retour de chés vous, me fit comprendre que je ne m'étais pas trompé. En m'apprenant qu'il avait parlé à monsieur le Comte de T..., il me fit entendre que son ami était entré avec lui dans des détails de projets & d'arrangemens qu'il n'avait pu s'empêcher d'approuver, quoiqu'ils renversassent ses desseins. Non, madame, il n'est rien de si pénible, que le vide que je ressentis lorsque toutes mes espérances s'évanouirent. Un mouvement non réfléchi, portait à la vérité quelquefois ma pensée vers Léonore;

mais c'était pour augmenter mon supplice : je n'avais encore ôsé m'éclaircir de son sort : je me voyais coupable , indigne de son attachement , si elle était libre & si elle m'aimait encore ; méritant ses rigueurs & son changement , si elle ne m'aimait plus. Je demeurai plongé dans un état d'anéantissement plus cruel que la douleur : j'ôlai pour la première fois acuser la nature & blâmer mon père. Insensé ! dans le temps même qu'il prenait les moyens les plus sages pour me faire recouvrer le bien dont j'étais indigne !...

Enfin , madame , que vous dirai-je de plus sur cette matière ? je vais au dénouement. L'aimable Léonore & le meilleur des pères viennent de me rendre à moi-même & à la vertu : hier monsieur le Maréchal me fit appeler , pour me dire , que nous irions dîner chés le Comte de J<sup>r</sup>. Cette démarche , de la part du Maréchal m'étonna. Je cherchais à en pénétrer le motif : il vit mon inquiétude ; & me regardant avec bonté , il ajouta : — Mon fils , reposez-vous sur moi du soin de votre bonheur—. Cependant je ne vis pas arriver le moment de partir sans beaucoup de trouble , & lorsque nous approchâmes , je craisis que j'aurais voulu retarder cette entrevue. La manière dont nous fumes reçus du Comte & de Juliette ; les démonstrations sincères de leur amitié , sur-tout l'absence de Léonore , me donnèrent le temps de me remettre. Aussitôt après le dîner , nouvel embarras ; le

Compte de J.<sup>r</sup> & mon père sortirent ensemble ;  
 & je me vis seul avec Juliette. Ces lieux où si souvent j'avais vu mon amante, & qui me retraçaient son image chérie, me firent rougir : je n'osais lever les yeux sur la Comtesse ; je soupirais. Je ne fais à quel propos m.<sup>me</sup> de J.<sup>r</sup> nomma Léonore : je saisis cette occasion pour m'informer d'elle, & me plaindre de son oubli, de son changement pour moi. Juliette plia les épaules : — Les voilà, dit-elle à demi-bas ; c'est ainsi qu'ils sont faits — ! Ensuite elle me demanda, si je serais bien content de moi-même, lorsqu'on m'assurerait que Léonore m'avait toujours aimé, qu'elle m'aimait encore ? Je parus déconcerté. — Mais vous, continua-t-elle ?... Je ne pus supporter le reproche que me fit un regard, dont madame de J.<sup>r</sup> accompagna ces deux mots. — Épargnez-moi, lui dis-je, ô mon amie ! Il n'est pas généreux d'accabler un ennemi vaincu ; encore moins un ami repentant —. Que n'ajoutai-je pas ensuite pour me justifier ! comme je peignis les sentimens que Léonore m'avait inspirés, & ceux que son cher souvenir me faisait éprouver encore ! Je craisis que des larmes s'échappèrent. Madame de J.<sup>r</sup> souriait : — Eh bien, me dit-elle, écrivez-lui tout ce que vous me direz là : je me charge de lui faire tenir votre Billet. Je reçus son offre avec des transports de joie qui la flatèrent. J'écrivis sur-le-champ, sans ordre, sans suite, tout ce que me dicta mon cœur ;

Lorsque j'eus achevé, la Comtesse appela une jeune-fille qu'elle aime beaucoup, & lui donna tout-bas ses ordres, en lui remettant ma Lettre. — Quoi ! madame, lui dis-je alors, Léonore serait-elle ici ? — Non, repliqua la Comtesse, mais on l'attend ce soir : Luce va faire porter ce que vous venez d'écrire chez mon père, & Léonore le lira en arrivant — . . . Monsieur le Maréchal & le Comte de J. rentrèrent comme Juliette achevait ces paroles, & nous sortîmes tous ensemble pour aller aux *Français*, où l'on donnait *Athalie* ; nous y trouvâmes monsieur & madame d'E., avec Suzette, si fort grandie, depuis son séjour au couvent de C., que la croyant Léonore au premier coup-d'œil, il me prit un tremblement qui ne se dissipa que lorsque Suzette me parla. Devenu plus hardi, mes yeux cherchèrent la Souveraine de mon cœur, mais ce fut en vain ; & j'en fus surpris, car je ne comprenais guères comment elle était la seule qui ne fût pas arrivée. La malicieuse Juliette fit remarquer mon inquiétude à monsieur le Maréchal, qui eut la bonté de me dire, qu'un dénouement heureux m'attendait. Malgré cette assurance, il me fut impossible d'écouter la Pièce, & j'en desirais ardemment la fin. Le Baron, le Comte de J. & mon père sortirent après la Tragédie. J'aurais bien voulu les suivre ; mais les Dames qui restaient, m'obligèrent d'essayer le Spectacle dans toute sa logeur. Enfin il

finir ; & par une bizarrerie , que je ne concevais guères , la Comtesse de J<sup>re</sup> me dit que mon père ayant emmené ma voiture , elle allait me reconduire : je n'eus pas la force de lui demander , pourquoi nous n'allions pas chez le Baron d'E<sup>re</sup>.

En arrivant chez nous , on me remit cette Lettre , datée d'une heure auparavant. Je reconnus l'écriture de Léonore : je tressaillis , & me hâtant de briser le cachet , je lus tout-hors de moi l'écrit le plus tendre , qui part de l'âme la plus belle , la plus sensible , la plus digne de régner sur un cœur honnête. Je vais , madame , vous lire cette charmante Lettre :

*NON , monsieur , l'usage qui nous défend également les premières démarches , & de nous rendre trop tôt , tout raisonnable qu'il est , ne me retiendra pas. C'est moi qui la première vous ai quitté ; je vous ai laissé en proie aux plus vives inquiétudes ; je dois , dès que je le puis , ne pas différer un moment à les dissiper. On vous l'a dit : votre Léonore vous aimera toujours ; elle vous aurait toujours aimé ; mais elle aurait su se taire , si des nœuds éternels vous eussent engagé avec un autre. Cependant quel sacrifice ! l'amour & l'amitié m'eussent également trahie.... Il n'en est rien. Je suis la plus heureuse des femmes , si mon amant est tel qu'il se peint dans l'écrit qu'on vient de me remettre. Un court récit de tout ce qui s'est passé depuis notre séparation , vous*

prouvera que ce n'est ni le caprice de ma part, ni le refroidissement, qui ont occasionné ma conduite. Qui plus que moi en a souffert ! mais en vous conseillant d'obéir, devais-je desobéir moi-même ?...

Vous vous rappelez avec quelle douleur je vis le départ de ma chère Adelaïde : sous ses yeux nous vivions dans l'innocence, & l'aimant qu'adorait mon cœur ne se permettait rien dont j'eusse à me défendre. Juliette, à qui j'étais aussi chère, mais que plus d'indulgence pour vous, plus de confiance en moi, ou, pour tout dire en un mot, moins de prudence, rendit inattentive à nos démarches, succéda à notre clairvoyante amie.

Un jour (& vous vous le rappelez sans doute) elle nous accompagnait dans ces routes que l'épais feuillage des tilleuls défend des ardeurs du soleil. Nous nous écartâmes un peu : au lieu de nous suivre, l'étourdie nous abandonne. Tout, dans ce lieu charmant, semblait inviter à la tendresse : le chant des oiseaux, le bruit d'une fontaine, dont un bassin de marbre recevait l'onde argentée, l'émail & le parfum des fleurs. Le charme agissait également sur tous-deux. Nous étions sans témoins : vous ne vous ressouvintes plus que vous aviez juré à Léonore autant de respect que d'amour ; & peu s'en fallut, que moi-même je n'oubliaffe, que pour mériter le second de ces sentimens, on doit toujours être digne du premier... Quelle émotion vous ex-

*citates, lorsque tombant à mes genoux, vous  
 futes peindre la tendresse avec autant de vé-  
 rité que de grâces ! Tout-bas je répétais vos  
 expressions, car elles rendaient ce qui se pas-  
 fait dans mon cœur. Vous le vites sans doute,  
 & vous cherchâtes à vous en prévaloir, en  
 m'engageant à m'asseoir auprès de vous sur  
 l'herbe fleurie. J'y demurai quelques instans  
 dans cette ivresse délicieuse où plongent les  
 caresses d'un amant aimé. Ce prestige des sens  
 est bien dangereux ! Mais l'oubli de moi-même  
 fut court. Vous le dirai-je, mon aimable A-  
 mant ? le ciel même voulut me garantir d'un  
 péril certain. Je levai les yeux : j'aperçus en-  
 tre les arbres... Oui, c'est Adelaïde que j'aper-  
 çus : son air était menaçant, ses cheveux  
 semblaient épars, & des larmes inondaient ses  
 joues ; je frissonnai : je m'arrache d'entre vos  
 bras, dont les douces étreintes me rendaient si  
 faible ; je me lève, je veux la revoir : je recon-  
 nus alors que cette chère image était l'enfant  
 de mon imagination, & qu'une heureuse erreur  
 m'avait retenue sur le bord du précipice. Vous  
 vous souvenez encore que je vous pressai de  
 rentrer. Lorsque vous futes parti, & que je  
 me rappelai que peu s'en était falu que je ne  
 me fusse rendue indigne de votre estime, mon  
 imprudence m'épouvanta ; je résolus d'instruire  
 ma sœur de tout, & de me gouverner entière-  
 ment par ses avis. Voici quelle fut sa Réponse :*  
*Ta franchise, mon amour, me prouve que tu ne  
 t'exposeras plus au danger qu'a couru ta vertu. Ma  
 sœur, on peut l'aimer & la perdre. Que ce qui vient*

de t'arriver n'en est-il la seule preuve !... Je croyais monsieur de Th... plus délicat ; je me suis trompée , tous les hommes se ressemblent ; j'en suis convaincue par la conduite de celui que j'avais cru devoir excepter... Ma Léonore ! qui l'eût pensé ! Juliette... mais Juliette , à quoi songeait-elle ? T'abandonner ainsi à la double séduction de ton cœur & de ton amant ! Mon amie , je suis bien triste , O Juliette !... Elle vient aussi de m'écrire ; elle a des peines ; elle m'ouvre son cœur , elle me l'ouvre sans réserve... Et moi , je crus donner à ma Léonore une surveillante attentive , éclairée , qui la laissât cueillir les roses de l'amour , mais qui en écartât les épines... Oh ! elle est bien imprudente !... Je la gronde , mais si fort , que j'en ai pleuré. Je te prie , mon cher amour , de ne pas lui demander à voir ce que je lui écris ; je voudrais me le cacher à moi-même.

Ma Léonore , il faut cesser de voir le Vicomte de Th... ; oui , mon cher amour , il le faut absolument. Ton cœur est sensible , je le connais , ce tendre cœur ; mais croi que ton aînée prendrait pour elle le conseil qu'elle te donne... Ah ! que ne m'est-il permis de te faire passer des lumières... Mais elles t'effrayeraient. Écoute , ma sœur ; notre mère seule peut remplacer ta confidente. Je l'instruis de tout ; cependant ce n'est que sur ma sœur chérie , sur sa raison , sur sa vertu , sur son amitié pour moi que je compte.

Ta meilleure amie & ta tendre sœur ,  
ADELAÏDE DE M...

Suite de la Lettre de L É O N O R E .

Que vous dirai-je , mon aimable ami ? le jour même que ces Lettres arrivèrent , mon père me défendit de recevoir vos visites : ma mère , qui était présente , adoucit ce que cet ordre avait de trop sévère , par les plus touchantes caresses ; mais sans m'instruire de rien à votre sujet. Ce fut encore madame de M...

qui m'apprit que les vues de monsieur le Maréchal ne s'accordaient point avec la tendresse que vous aviez pour moi. Elle m'engageait à céder de bonne-grâce l'Amant que je ne pouvais retenir. Le dit-elle pour m'ôter tout-d'un-coup toute espérance, ou si vous donnales lieu de le penser, elle m'assura que la beauté de mademoiselle de T... Mais de quoi m'occupe-je là, mon ami ? N'est-il pas certain que vous m'aimez encore ; que vous venez de me l'écrire ; que le Comte de J... l'assure à mon père, & que monsieur le Maréchal consent à notre bonheur ? Mon ami ! puisse sa durée dépendre de votre LÉONORE ! P. S. Madame de M... arrive de Turin dans quelques jours : elle est accouchée d'un fils, il y a deux mois. Nous allons revoir cette tendre amie ; elle sera témoin de la félicité qu'elle m'a si longtemps désirée. Le plaisir que vous donnera sa présence sera-t-il aussi vif que le mien ? . . . . On me fait avertir qu'on m'attend... C'est pour monsieur le Maréchal. Mon ami, dans un instant ce sera... pour vous.

On avait ordonné à celui qui me remettait cette lettre, d'attendre que je l'eusse lue, pour me dire que monsieur le Maréchal souhaitait que je me rendisse sur-le-champ à l'hôtel d'E... j'y volai. Dès que j'ai paru, mon père a pris la main de Léonore, & me la présentant : — Voilà, monsieur, a-t-il dit, l'aimable personne que je vous donne comme

la récompense de votre obéissance & de votre respect. Je vous félicite d'un si beau choix; je desiré aussi vivement de nommer ma fille cette belle personne, que vous avez d'empressement d'être son époux. Mes chers enfans, si je mets entre vous quelque différence, ce n'est pas l'épouse de mon fils qui pourra s'en plaindre: oui, mademoiselle, j'aurai pour vous, tant que je vivrai, cette tendresse que j'ai toujours montrée pour le Vicomte, & mon fils sait qu'elle est extrême. Remerciez, ajouta-t-il, en me regardant, monsieur le Baron & madame la Barone, qui veulent bien nous honorer de leur alliance; & surtout, ne manquez jamais de reconnaissance pour celle qui va faire votre félicité: des sentimens tels que ceux que je lui connais pour vous, si vous savez toujours les mériter, rendront votre sort digne d'envie—. Je baisai la main de mon père & celle de Léonore: je m'avançai vers madame d'Er. Elle ne m'attendit pas; & me pressant contre son sein, elle me disait: — Mon cher fils, ta tendresse est pour ma fille le bien suprême; ton indifférence... je connais son cœur... la ferait mourir... mais je la confie à l'homme le plus capable de la rendre heureuse—. Je ne pus répondre, madame, j'étais hors de moi: je voulus tomber aux genoux de Léonore: sa mère la mit dans mes bras. Que ce moment a eu de charmes! ce fut le plus heureux de ma vie.

—Non, monsieur, s'écria une jeune-personne, en ouvrant la porte du cabiner, où Hélène l'avait placée; non, ce jour ne sera pas le plus heureux de votre vie, si ma tendresse est la mesure de votre félicité... Monsieur, continua Léonore, j'ai tout entendu: je suis satisfaite de vos sentimens, & je vous estimerai moins, si vous eussiez vu ma chère Hélène avec indifférence. Il était impossible de résister à tant de charmes, & lorsque je vous cédaï, je goûtais une sorte de contentement de ce que c'était à elle —. Le Vicomte fut interdit; mais la joie de voir sa maîtresse le dédommageait de la petite supercherie qu'on venait de lui faire.

La Comtesse & mademoiselle de T... félicitèrent le Vicomte sur le bonheur d'être aimé d'une fille aussi parfaite que Léonore: elles donèrent toutes deux à mademoiselle d'E... mille témoignages de tendresse & d'estime. Le jeune de Th., pour montrer tout le plaisir qu'il ressentait de trouver dans sa maîtresse l'amie d'Hélène, les interrompit, & regardant son amante: —Mademoiselle de T..., lui dit-il, est donc cette amie si chère, dont vous m'avez quelquefois parlé, sans me la faire connaître? je l'avouerai, mademoiselle, l'amitié vous avait bien mieux guidée que l'amour! —Rendez-vous justice, monsieur, répliqua Léonore, & craiez que je suis également contente de tous-deux. La Comtesse de T... & sa Nièce prièrent en-

suite mademoiselle d'E... d'accompagner madame de J., qui devait venir le lendemain. Monsieur de Th. demanda s'il serait de trop avec les deux sœurs ? — Quoi ! repliqua madame de T..., vous auriez pu concevoir la pensée que je voulais vous séparer un jour entier de Léonore ! ce serait bien-là manquer le but que je me propose, de vous disposer à devenir le premier ami de mon fils. En cette qualité, vous pouvez regarder ma maison comme celle d'un frère : c'est vous que je charge d'amener avec mademoiselle d'E... & madame de J., cette charmante Suzette que vous m'avez fait aimer. Pour madame l'Ambassadrice, je vous prierai de m'avertir de son arrivée le jour même, & de vouloir bien nous présenter : je veux être des premières à marquer à une femme d'un si rare mérite, combien je serais glorieuse de son amitié —.

Léonore & son amant témoignèrent leur satisfaction à la Comtesse & à l'aimable Hélène dans les termes les plus vifs : — Chère amie, disait mademoiselle d'E..., en vous voyant pour la première fois, je désirai ardemment de vous connaître ; & lorsque nous nous fumes entretenues, je sentis que je ne pouvais vivre sans votre amitié ; mon âme s'unit étroitement à la vôtre ; toutes-deux elles se confondirent : durant mon absence, les plus vifs de mes regrets n'ont pastoujours été pour l'amant : l'éloignement où j'étais de mon amie, ... — Ma Léonore, interrom-

pit Hélène, un amant aussi tendre que le vôtre remplit déjà mon cœur ; mon âme va se livrer bientôt à l'ivresse de l'amour : mais les douceurs de l'amitié ne m'en seront que plus précieuses, & c'est à vous que je les devrai. On ne se quitta qu'avec regret : ces sincères amies emportaient au fond de leur cœur l'impatience de se revoir.

En se rappelant certaines circonstances du récit qu'on venait de leur faire, Hélène & la Comtesse sentirent craître leur estime & leur amitié pour Juliette : elles se promirent dès lors de faire une petite société avec les sœurs de cette Dame, dans laquelle les amusemens honnêtes & d'innocens plaisirs, remplaceraient ces loirs fastidieux, qui rendent nécessaires les occupations frivoles, les jeux ruineux, la bruyante dissipation, la coquette-rie insidieuse, & les criminelles intrigues.

Le Marquis que nous avons laissé tout-seul durant le long entretien que sa mère & cousine accordaient au Vicomte de Th., était en proie aux plus vives inquiétudes. Mademoiselle de T... n'était guères plus tranquille. Elle semblait deviner les peines de son cousin, & son tendre cœur qui les partageait, brûlait d'envie de les faire cesser. Lorsque le Vicomte & Léonore les eurent laissées, elles passèrent dans l'appartement de la Comtesse, pour voir à quoi le Marquis s'occupait... Il s'attristait.... Faibles mortels ! que le nom de sages & de clairvoyans enivre

d'un fol orgueil, tandis que vous ne distinguez pas à deux doigts devant vous; l'on vous voit souvent vous abandonner aux mouvemens d'une joie insensée, tandis que le glaive du malheur n'est suspendu que par un cheveu sur vos têtes: ou bien vous désespérer quand la fortune, lasse de vous poursuivre, se dispose à semer sur vos pas les fleurs de la prospérité!

Retiré dans son appartement, le Marquis se livrait à la douleur; les soupirs & les sanglots l'étrouffaient. — Oh! comme il s'afflige, dit Hélène à sa Tante! Maman, l'abandonnerons-nous à lui même! La Comtesse fut entraînée par la manière touchante dont sa charitante Nièce avait prononcé ces mots; elle la pressa contre son cœur, & sentit que sa tendresse était le meilleur guide, qu'il fallait le suivre, en avançant le moment qui devait apprendre au Marquis qu'il était aimé. Elles sortent de l'appartement où elles l'observaient, & se rendent auprès de lui. Le Marquis ne put leur dérober les vestiges de son émotion; ne se doutant pas qu'elles connussent jusqu'à ses plus secrètes pensées, il s'efforça de se remettre. — Mon fils, lui dit madame de T..., vous avez des chagrins, & votre mère, votre amie la plus sincère les ignore?... Mon ami, viens te placer entre nous deux: ô mon cher fils, si tu savais!... Mon fils, asséyez-vous... Votre Cousine & moi, nous vous aimons bien tendrement... confiez

vos peines à deux amies que vous devez être sûr qui vont les partager. — Mon Cousin, dit Hélène, vous avez pleuré—! Elle prononça ces paroles avec un attendrissement inexprimable. Un mouvement qu'elle fit par hazard posa sa main sur celle du Marquis. Il la saisit, & la pressa faiblement. Le cœur d'Hélène battit avec force : ses belles joues ressemblèrent à la rose qui commence à s'épanouir. Elle était panchée du côté de son Cousin, les yeux fixés sur la Comtesse, de sorte que son sein était vis-à-vis de la bouche du Marquis; un reflux séduisant, vivement répété, annonçait l'émotion d'Hélène; & les deux Amans étaient dans cette agitation pour laquelle il n'est pas de termes. — Ma belle Cousine, répondit enfin le Marquis en hésitant, vous savez qu'il est des instans dans la vie où toute notre gaieté nous abandonne... mais rien n'est aussi capable de dissiper ces pètiis nuages (ajouta-t-il d'un ton plus bas) que le rendre intérêt que notre aimable mère & vous daignez prendre à ma tranquillité—. Il baïsa la main de sa mère : la Comtesse entrouvrit ses bras, & l'y retint longtems. — Mon fils, lui disait-elle, mon cher fils, forme des desirs, & ta mère va les remplir—. Le Marquis regarde Hélène. — Ah ! ma mère, s'écrie-t-il, mon adorable mère, je suis pénétré de vos bontés; mais... suis-je digne... Non, non, je ne puis être heureux. — Vous ! mon Cousin, dit alors Hélène, pas heureux ! pas

fait pour l'être !... ah ! que vous vous trompez ! — Mon cœur n'est plus digne de s'unir à l'âme sensible & pure... — Mon Cousin , qui pourrait dédaigner un cœur tel que le vôtre?... Oui , celle qui vous a fixé... est la plus heureuse des filles. — Si je disais un mot, madame, vous changeriez de langage peut-être ? — Ah jamais ! — Le Marquis demeura quelques momens interdit : le doute & l'espoir timide , confondus sur son visage , lui donnaient un air mêlé de crainte & de joie. Il s'approche de l'oreille de la Comtesse : — Madame , lui dit-il très-bas , c'est votre divine Hélène que j'adore. — Ah ! mon fils , que tu deviens cher à ta mère ! — Je l'ai négligée , cette fille charmante , j'ai trahi son amitié , poursuivit-il , en embrassant les genoux de la Comtesse. — O mon fils ! lève les yeux sur ta mère ; vois sa joie ; tous ses vœux sont comblés. Reviens , ô mon ami , reviens dans ses bras —. Hélène & le Marquis reprirent leur première situation : les signes de l'émotion d'Hélène reparurent avec plus de vivacité. Madame de T<sup>m</sup> sourit, en regardant l'attitude de sa Nièce. — Ma fille, lui dit-elle, j'ai son secret : veux-tu me confier le tien ? — Vous le savez, ma charmante maman, répondit Hélène. — Tu veux donc bien que je mette le Marquis dans notre confidence ? — Si vous le voulez , maman, repliqua mademoiselle de T<sup>m</sup> en rougissant. — Écoutez, mon cher Marquis, continua la Comtesse ; il faut vous

l'avouer, le cœur d'Hélène est prévenu; elle aime tendrement, & celui qui règne sur son cœur n'en est pas indigne: Hélène en est adorée: il est jeune, bienfait; mille talens acquis font briller son mérite: il a le cœur excellent, l'âme noble; il aime ses parens, quoique souvent il leur ait donné des chagrins, ... que sa mère, à la première satisfaction qu'elle reçoit de lui, oublie toujours sur-le-champ: ... Hélène ne fut jamais sensible que pour ce jeune-homme fortuné; les soins obligeans, la passion la plus vive de la part d'un autre, (qui vaut mieux peut être, dit-elle en souriant) n'ont pas fait la plus légère impression sur son cœur; elle n'a pas même eu la curiosité d'entendre l'aveu qu'il voulait hazarder. Mais Hélène a l'âme rendre & timide; son cœur qui s'est ouvert à l'amour malgré elle, ne s'engage qu'en tremblant, parce qu'elle sait que sa constance égalera sa sensibilité, & qu'elle s'est convaincue qu'une belle âme cesserait de l'être, en perdant l'une ou l'autre de ces deux vertus. L'Amant qu'Hélène préfère, peut jouir, s'il le veut, s'il est fidèle, du sort le plus doux & le plus envié ... Il sera le plus heureux des hommes. ... —Eh! qui pourrait ne le pas être, si la divine Hélène daigne aimer! —Mon cher fils! fois-le donc à jamais: c'est toi qu'elle aim..... —Ah! ma belle cousine!... ah! ma mère!... Ce fut-là tout ce qu'il dit: son âme enivrée vint toute-entière sur ses lèvres brûlantes, qui pressè-

rent la main d'Hélène. Cette fille modeste , loin de se dérober aux transports de son Amant , l'enhardit par d'innocentes caresses. L'heureux Jeune-homme lève enfin les yeux , pour lire dans ceux d'Hélène la confirmation de la félicité suprême dont il jouissait. Une petite bouche , vermeille comme la rose , qui s'entr'ouvre au souffle des Zéphyrs du matin , semble aller audevant de la sienne... leurs âmes se confondent... Mais ce premier , ce délicieux baiser de l'amour , le Marquis le prend, Hélène l'accorde en la présence & dans les bras d'une tendre & vertueuse mère.

Jeunes Amans , lorsque vos tendres cœurs éprouveront cette chaleur voluptueuse , le plus doux des plaisirs , ne croyez pas que la Vertu condanne d'innocentes caresses : l'amour & ses douceurs sont un présent du ciel ; les goûter , c'est remplir l'ordre de la Divinité ; en abuser , c'est le plus affreux des forfaits : mais la première & la dernière faveur blessent également la pureté , si d'autres qu'un époux l'ont obtenue.

Dès le lendemain , le Comte de T... s'aperçut que son épouse n'avait pu taire plus longtemps au Marquis combien il était heureux. La satisfaction qui régnait sur le visage de son fils & sur celui d'Hélène , ne lui permit pas d'en douter. La Comtesse souriait en remarquant son attention , & le plaisir qu'il prenait à voir la tendresse de ses enfans ; elle lui dit ce qui s'était passé après le

départ du Vicomte. Pendant le dîner, on parla de l'attachement du fils du Maréchal pour Léonore. Monsieur de V<sup>e</sup> regarda son petit-fils, que la surprise rendait immobile; & ce reproche muet fit rougir le jeune-homme d'un emportement injuste. Le Marquis avait connu cette sœur de madame de J<sup>e</sup>, il en fit un jour à Juliette l'éloge le plus flatteur: ils étaient déjà liés: soit que cette Dame voulût conserver sa sœur au Vicomte; soit que son amour trop fortement gravé dans son cœur, lui fît craindre une rivale, elle eut soin que Léonore ne se trouvât plus chez elle aux mêmes heures que le Marquis. Le jeune de T<sup>m</sup> jeta sur sa mère & sur sa cousine un regard qui demandait grâce: Henriette l'entendit, & l'on changea de conversation.

Un père moins prudent que monsieur de T<sup>m</sup>, se fût étendu sur la folie de son fils, qui voulait attaquer un homme devenu son rival malgré lui, & seulement pour obéir à son père; un homme qu'un seul mot rendait à ses premiers engagemens. Il n'eût pas manqué de dire, que l'infidélité du Vicomte de Th<sup>e</sup> était autant un hommage pour Hélène, qu'un compliment pour le Marquis, & de faire sentir à ce dernier tout le ridicule de son action. De là il eut passé à tous ces lieux communs des chagrins & des peines que les enfans donnent à leurs parens, en lui faisant essuyer une énumération, qui malheureusement n'est pas courte, & qu'il aurait encore exagérée. Mais

le Comte ne dit que ces mots , en regardant son fils d'un air serein. — *Je suis charmé , monsieur , que vous n'ayiez pas une injure réelle à pardonner ; cependant je ne doutais plus que vous n'eussiez eu assez de générosité pour cela*—. Le Marquis se leva , & vint embrasser son père : il ne parla pas ; mais ses larmes prouvèrent combien il était pénétré d'une bonté si rare (\*).

Monsieur de T<sup>...</sup> entrevit enfin le moment du repos : l'amour vertueux va réparer tout le mal qu'à causé l'amour criminel. Ce père sage veillait sur son fils dans les temps d'orage ; le calme est revenu , il va l'abandonner aux soins d'Henriette , & à la tendresse d'Hélène.

La Comtesse , en quittant la table , venait de passer avec sa Nièce dans l'appartement du Marquis ; mais s'étant ressouvenue qu'elle avait oublié de communiquer une affaire importante à monsieur de T<sup>...</sup> , alla le trouver , & le conduisit dans cette pièce d'où l'on pouvait découvrir jusqu'aux moindres actions de son fils. Après qu'ils se furent entretenus quelques momens , il vint dans l'esprit à la Comtesse de donner à son époux le plaisir de lire dans le cœur de leurs enfans. Elle lui découvrit donc le moyen dont elle se servait , & le Comte n'hésita pas à en profiter.

Demeuré seul avec sa cousine , le Marquis

---

(\*) Pères , n'irritez pas vos enfans ; de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement. *Coloss.* 3 , v. 21.

était à ses genoux : il couvrait de baisers une de ses mains qu'elle lui abandonnait sans résistance. Les yeux d'Hélène étaient fixés sur son amant avec un air d'intérêt qui ne saurait se peindre. — Ma belle cousine, je vous adore, lui disait-il. — Et moi, je vous aime, cher Marquis, répondait l'aimable Hélène, — Il est donc vrai que vous m'aimez, & que je serai votre épous ! quel bonheur ! — Je suis heureuse aussi, mon cousin, & plus que vous, peut-être. . . . — Je le souhaiterais, mais cela ne se peut pas. . . . O ! mon Hélène ! Quoi ! c'est vous qui serez cette compagne charmante, que désirait mon cœur, & que se peignait mon imagination, lorsque je me plaisais à me tracer une image du bonheur. . . . Le crairiez vous, ma belle cousine ? Un jour je cherchais une femme telle que je l'aurais désirée, pour l'aimer toujours. Je rassemblais tous les attraits, pour former cet objet touchant ; j'y joignais toutes les perfections & toutes les vertus : je m'étais enfermé dans ma chambre pour rêver avec plus de liberté : je veillais ; ce ne fut point un songe trompeur qui m'offrit cette image parfaite ; je vois une fille plus belle que Vénus ; ses traits enchanteurs ne m'étaient pas inconnus ; je cherchais à me rappeler où j'avais vu ces grâces, cet air tendre & modeste, mais envain : transporté de joie, je m'écrie : *Ah ! la voila donc enfin !* Je me lève pour aller à cette Beauté divine ; l'illusion se dissipe : mais ses traits

étaient gravés dans mon cœur. Je pris mes craiyons ; j'en traçai l'esquisse de mémoire : & le voila—. Hélène fit un mouvement de surprise , en voyant son portrait. —Ma cousine , continua le jeune-homme ; je ne pouvais deviner combien six années vous avaient embellie ; cependant vous le voyez , c'est vous que je peignis. Lorsque j'eus achevé cette image de la divinité de mon cœur , j'en cherchai l'original : vous vous présentâtes la première à mon imagination , & je me disais : *Non , ce n'est pas elle.* Je connus alors madame de J<sup>re</sup> ; je trouvai qu'elle en approchait le plus : je l'aimai ; ou plutôt ce que j'éprouvai pour elle , est si différent de ce que je sentis en vous voyant ; en trouvant en vous le modèle parfait de cette image qui m'avait enchanté , que je crais n'avoir jamais aimé que vous. —Cher Cousin ! je suis donc la première qui règne sur votre cœur !... —O mon amie , reprend le Marquis en rougissant , je n'ai jamais aimé personne comme je vous aime. —Mon cousin , serez-vous toujours aussi tendre ? —Hélène , vous êtes pour moi l'image de la divinité ; comme elle , vous devez lire jusqu'au fond de mon cœur. Oui , chère Amante , je vous respecte trop pour vous faire un serment que je ne suis pas sûre de pouvoir tenir : mais je vous jure de ne pas montrer d'amour à d'autre qu'à vous ; de vous regarder le reste de mes jours comme ma première amie ; ce que je suis sûr de tenir ,

je vous le promets : je vous jure une estime éternelle ; mais quel est l'homme qui peut répondre de conserver toujours l'ivresse de l'amour ? que ceux dont l'âme perfide se propose de ne rien tenir , promettent tout ; le parjure n'est qu'un crime de plus qui ne les effraie pas... je vous adore à-présent , je vous le jure : si la beauté , si la vertu peuvent assurer de la constance d'un amant , vous n'avez pas à douter de la mienne : cependant si , par un vice , non du cœur , mais des organes , je paraissais un jour moins épris , j'ose assurer , que vous ne pourriez , sans être injuste , dédaigner les sentimens que je montrerais alors : vous serez l'être que je considérerai le plus ; car c'est vous qui m'aurez fait porter le nom le plus doux qui soit dans la nature : je vous regarderai comme mon conseil , mon guide ; le saint respect que je vous jure , l'amitié la plus entière que je vous porte à ces titres , voilà des sentimens qui seront éternels. Hélène touchée , laissait échapper quelques larmes : elles étaient sur ses belles joues , comme les gouttes de rosée , qui font pancher la tête des lis. — Mon cousin , dit-elle à demi bas , je suis satisfaite des dispositions que vous me montrez : votre amour me rend la plus heureuse des femmes. — Cher objet que j'adore , touchante Hélène , reprit le Marquis , lorsque je vous jure de n'aimer que vous , une éblouissante beauté , tous les talens , toutes les perfections réunies en vous , sont le gage que je

tiendrai le serment; mais lorsque vous me faites la même promesse, je n'ai rien en moi qui me rassure contre l'inconstance; tout mon espoir est dans vous seule: généreuse Hélène, c'est ce cœur si pur, cette âme si noble que vous m'avez fait connaître, qui me rassurent. Ah! que mon amie daigne voir combien, dans cette occasion, la plus importante de la vie, je la mets au-dessus de moi! sa beauté, son mérite lui sont caution de mon amour; la noblesse de ses sentimens, sa vertu me répondent du sien: ainsi tout est fondé sur elle—. Il se turent: un silence.... Ah Dieu! qu'il exprimait de choses! un voluptueux silence suivit cette conversation. Le Marquis s'assied auprès de sa cousine; il passe un bras autour d'elle: Hélène se penche sur son amant; les lèvres du Marquis touchent la joue d'Hélène: l'aimable fille, pour se défendre, met sa main devant la bouche de son cousin, & bientôt elle est rougie de baisers. Sans connaître encore ce que désirait son cœur innocent, Hélène soupira; son amant la presse contre sa poitrine, & cherche cette bouche mignone, dont le souffle est plus doux que le parfum des roses... Le Comte; & sa tendre compagne le voyaient: oh qu'ils éprouvaient une émotion délicieuse! ces deux vertueux époux se serrèrent la main, & sentirent au fond de leur cœur, que leur première tendresse n'avait point souffert d'atteinte. (Saints plaisirs de l'amour légitime, vous êtes la

la récompense de la vertu , & le vrai sage ne vous dédaigna jamais ! Hélène sans défiance s'abandonnait au prestige des sens : le Marquis , emporté par la passion la plus vive . . . Mais que l'on ne craigne rien pour l'innocence : ( l'expérience me donne la hardiesse de le dire ) elle empêche de prévoir le danger ; & cependant elle n'y succombe jamais qu'un peu de corruption ne l'ait entamée. Hélène sûre d'être aimée , brûlant elle-même de la plus vive flâme , donne à son amant un baiser(\*), & s'arrachant de ses bras : —Allons , lui dit-elle , mon aimable ami , retrouver maman—. L'heureux jeune-homme , que tant de faveurs précieuses venaient d'enivrer , n'ôsa la retenir : pénétré de ce respect qui toujours accompagne la vraie tendresse , il suit Hélène qui s'échappe , & baise à la dérobée un gant qu'elle avait oublié.

Ils sortaient , lorsqu'on annonça monsieur & madame de J . . . Le Comte & la Comtesse de T . . . s'étaient avancés pour les recevoir. Madame la Barone d'E . . . & toutes ses filles les accompagnaient ; Adelaïde , qu'on n'attendait que dans huit jours , étant arrivée de la veille , assez tard. Le Vicomte de Th . . donnait la main à Léonore. C'était la première fois que Juliette revoyait le Marquis.

---

(\*) *Basia blandas imitata columbas.*

M. r ia', Epigr. 105. Livre XI.

Le Comte de J<sup>...</sup> jetait quelquefois des regards inquiets sur son épouse. L'air aisé avec lequel elle reçut les complimens du jeune de T<sup>...</sup>, l'empressement qu'elle marqua pour Hélène, le persuadèrent qu'elle avait oublié un coupable amour. Eh ! pouvait-il en être autrement ? Elle connaissait madame de T<sup>...</sup> ; elle avait l'exemple de sa mère & de sa sœur aînée ; un fils, cet être si chéri des mères, devait le jour au Comte ; & ce titre eût suffi tout seul pour lui faire aimer son époux. Hélène, après avoir embrassé madame de J<sup>...</sup>, répondit à l'impatience de Léonore : par les tendres caresses que se firent ces aimables filles, elles semblaient inviter leurs Amans à les imiter. — Mon cousin, dit Hélène au Marquis, il est encore un genre de bonheur, qui jusqu'à présent vous est inconnu ; vous n'eutes jamais de véritable ami : l'homme que je trouve le plus digne d'unir son cœur au vôtre, c'est monsieur de Th<sup>...</sup> : ajoutez, je vous en prie, ce nouveau lien à ceux par lesquels je tiens à mon aimable Léonore ; que nous soyions attachées l'une à l'autre par tout ce qui nous est cher ; que son Amant & le mien s'aiment comme nous nous aimons, & autant qu'ils sont aimés—. Léonore, de son côté, tenait à-peu-près le même langage à monsieur de Th<sup>...</sup> ; le Marquis & ce jeune Seigneur s'embrassèrent cordialement, & leur liaison commença pour ne finir jamais : mais ces quatre jeunes Amans ne furent pas les seuls que servait l'amitié.

Madame de T... aimait beaucoup la Comtesse de J..., qu'elle regardait comme sa fille; elle estima la Baronne d'E..., & prit pour elle les sentimens d'une sœur; cependant la douce égalité, cette convenance qui fait que l'amitié est sans réserve, ne se trouva pas entre ces deux Dames: pour se donner tout-à-fait, l'âme d'Henriette attendait Adelaïde. Cette aimable femme parut, & la sympathie opéra sur-le-champ; madame de T... ne vit plus qu'Adelaïde: elle parla; le son de sa voix fut un aimant pour le cœur d'Henriette: un même penchant entraîna madame de M... vers l'estimable Comtesse; dès cet instant elles ne firent plus qu'une âme.... O tendre amitié! tes douceurs, il est vrai, ne sont que l'ombre de celles de l'amour; mais plus constante que lui, tu consoles nos cœurs, lorsqu'il s'envole; & souvent l'ombre est au-dessus de la réalité.

Une société où tout le monde se convenait si bien, ne pouvait manquer de devenir amusante: Hélène enleva Léonore au Vicomte de Th...; madame de M... sentait à chaque instant croître son goût pour la Comtesse de T...; la jeune & vive Suzette paraissait avoir oublié son étourderie & sa légèreté; ses yeux attachés sur Adelaïde, dont elle avait toujours été tendrement aimée, ne pouvaient se rassasier de la voir. Madame d'E..., Juliette, le Marquis de V... & le Comte de T... formaient une société à part:

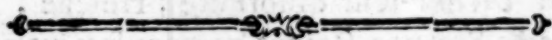
les peines & les plaisirs dont les enfans fèment la carrière de la vie , fesaient le sujet de leur entretien. Le Marquis & le Comte de J . . se parlèrent longtems en particulier; ensuite ils appelèrent le Vicomte de Th . . ; tous trois s'ouvrirent leurs cœurs , & se promirent de conserver entr'eux une union que rien ne pourrait altérer. Ils remarquèrent que les Dames s'entretenaient avec un plaisir & une confiance , qu'ils eussent peut-être troublés ; ils passèrent dans le jardin , & là , ils tracèrent en liberté le plan qu'ils se propoisaient de suivre pour rendre leurs compagnes heureuses. Lorsque la chaleur de la conversation se fut un peu ralentie , monsieur de J . . s'aperçut que le Marquis & le Vicomte souffraient impatiemment d'être éloignés de leurs maitresses : il se fit un jeu de les retenir le plus de temps qu'il lui fut possible. Le Comte savait par expérience , que l'amour est comme l'onde , dont on augmente la force en en suspendant le cours.

Hélène & Leonore avaient de petites observations à se communiquer sur leurs Amans, dont elles ne voulaient pas être entendues : après s'être éclaircies mutuellement de tout ce qu'elles désiraient savoir , elles revinrent auprès de la Comtesse de T . . , dont le sentiment devait déterminer le leur : mais la conversation de cette Dame avec Adelaïde étant engagée , elles ne voulurent pas l'interrompre , & se rangèrent à leurs

côtés : de cette manière, sans y songer, & sans le vouloir , on s'était partagé en trois cercles. Adelaïde fut charmée de ce que Juliette n'était pas avec elles. La Comtesse de J... avait avoué à madame de M... son intrigue avec le Marquis, lorsqu'elle eut pris la généreuse résolution de ne plus le voir ; elle ne lui avait pas caché que le Comte & la Comtesse de T... en étaient instruits ; & madame de M... avait désiré d'entretenir madame de T... à ce sujet , afin de s'assurer qu'il n'y avait aucun danger pour sa sœur à vivre familièrement avec un jeune-homme charmant , dont elle avait été aimée. Ce que sa nouvelle amie lui confia de l'attachement du Marquis pour Hélène, la tranquillisa.

Madame de T... , à cette occasion , considérant que les jeunes-personnes qui venaient de se rassembler autour d'elle , pourraient tirer quelque utilité d'une aventure singulière , qu'elle avait eue malgré elle , depuis son séjour à Paris , crut pouvoir la leur raconter. Il est utile , & quelquefois nécessaire de faire connaître les déguisemens que le crime & les passions empruntent pour cacher leur difformité : Hélène , Léonore & Suzette étaient vertueuses ; mais elles étaient sans expérience. Juliette avait été comme elles : jamais , en sa présence , on n'avait parlé de ces femmes scandaleuses , dont le nom est une injure , & qu'il suffit d'accompagner publiquement une fois pour

se deshonoré ; & faute de savoir quelle était la route qui les avait conduites à leur perte , Juliette allait leur ressembler. Il ne faut pas s'arrêter avec une complaisance dangereuse sur les peintures du vice ; mais il est bon qu'une jeune-personne entrevoie les bornes qui le séparent de l'honnête. Un enfant badine avec le serpent venimeux : son père l'aperçoit : il frémit , il s'écrie : Ah ! malheureux ! fuis le monstre qui va te donner la mort ! A peine l'enfant est-il ému ; s'il fuit, c'est pour obéir , & non par la crainte du danger : mais lorsqu'ensuite il entend de la bouche de son père, combien la morsure du subtil animal est dangereuse , il est épouvanté , & frissonne à son tour , dès qu'il le rencontre. Parens, apprenez à vos enfans que le mal existe , parce que dans le monde ils ne pourront manquer d'en trouver des exemples : mais , en le leur peignant , faites-les trembler ; que les suites affreuses que le crime traîne à sa suite les effrayent ; que le vice soit difforme , & plus honteux encore qu'il n'est laid , afin qu'ils rougissent de la seule pensée de s'y livrer.



### L'AMOUR ILLICITE.

« LORSQUE mon fils eut quitté les Mousquetaires, dit la Comtesse de T... , quelques amis qu'il avait faits parmi eux continuèrent à le voir ici fort souvent. Monsieur de T... recevait

les connaissances du Marquis comme les siennes. Tous ces jeunes-gens ne se déguisaient pas beaucoup ; à l'exception d'un seul qui différait des autres par une modération & une retenue , qui le firent considérer de mon époux. Monsieur de T . . . me disait quelquefois , qu'il aurait désiré que notre fils n'eût connu que le Comte de Saint-A . . . ( c'est le fils du Comte de P . . . , qui a servi avec honneur dans la dernière guerre : ) nous distinguames ce jeune-homme , en lui faisant un accueil plus cordial & plus familier.

A la figure la plus heureuse , le jeune Comte joint des mœurs douces , & qui paraissaient pures ; une naissance illustre , & ces manières insinuates qui ont leur source dans la bonté du cœur , mais que le commerce avec les gens de Cour rend plus aisées. Il venait presque tous les jours , & cependant il se fait désirer. Comme il arrivait souvent que le Marquis était déjà sorti, son ami passait une partie du jour auprès de monsieur de T . . . ou auprès de moi. Il remarqua le plaisir que me faisait son entretien : je lui ouvrais mon cœur ; je lui montrais tout le plaisir que j'aurais ressenti à voir son ami lui ressembler. Il sut profiter de l'accès facile qu'il avait auprès de moi ; mais il eut l'art de paraître n'en point abuser. Il ne se présentait qu'à-propos , & ne demeurait jamais jusqu'au moment où l'on aurait pu s'apercevoir qu'il avait été longtemps.

Je vivais de la sorte , sans défiance avec le jeune Comte de Saint-A . . : mariée depuis près de vingt ans , & dans l'âge où la beauté cesse , j'étais bien loin de penser qu'un jeune-homme , à peine sorti de l'enfance , prendrait une hardiesse , que jusqu'alors ma conduite avait interdite à tous ceux qui m'approchaient. Ma sécurité l'enhardit. Mais il s'y prenait , pour me donner des marques de sa passion , d'une manière qui , je crois , n'est pas ordinaire. Il ne se fit point remarquer par une plus grande assiduité ; j'aurais pu seulement lire son trouble dans ses regards plus timides , si j'avais soupçonné ses sentimens : il me faisait des dons, sans que je le fusse. Tous les jours je trouvais sur ma toilette quelque nouveau bijou , les étoffes les mieux choisies ; j'étais loin d'attribuer ces présens à d'autres qu'à monsieur de T . . , qui en avait toujours usé de la sorte depuis notre mariage, mais avec plus de modération : souvent le Comte de Saint-A . . se rencontrait à côté de moi , lorsque j'étais à les examiner ; ils jouissaient du plaisir qu'ils me faisaient & de ma surprise : nous en déterminions ensemble l'usage ; c'était lui qui , dans les étoffes , indiquait celles qui me convenaient , & mettait à part celles que je destinais pour ma nièce.

Une garniture complète de diamans m'étonna plus que tout le reste : comme je viens de le dire , monsieur le Comte de T . . , plus curieux de ma parure que moi-même ,

prévenait mes besoins , & jusqu'à mes desirs : j'ai toujours reçu de mon époux ces petits cadeaux , ces attentions délicates qu'ont les autres hommes lorsqu'ils sont amans ; cependant comme j'avais des diamans autant qu'il m'en fallait , je ne comprenais pas bien pourquoi il lui prenait fantaisie de faire cette inutile dépense ; je les comparai , je les trouvais plus beaux que les miens : il me vint alors une pensée ; j'imaginai que peut-être voulait-il que j'en fisse présent à Hélène , qui devait bientôt sortir du Couvent : je m'arrêtai à cette idée , & la croyant certaine , elle me rendit ma sécurité.

Durant plusieurs mois , que le jeune Comte sut cacher ses sentimens , il me prodigua les soins les plus empressés , les prévenances les plus marquées : mais quel fruit en retirait-il , puisque je n'en connaissais pas le motif ? Cependant toutes mes démarches contribuaient à nourrir son amour : je le louais ; je le préférais à tout le monde. Le plus ardent de mes desirs était de le donner à mon fils pour modèle & pour ami. Je faisais tout pour les lier ensemble de plus-en-plus : je lui tenais compte de ses complaisances pour le Marquis , & les expressions dont je me servais alors , étaient celles de la plus tendre amitié. Le Comte de Saint-A . . y répondait d'une manière si modeste , si respectueuse , en même-temps si touchante , qu'un jour j'en fus extrêmement attendrie. — Mon cher Comte,

lui dis-je, pourquoi votre ami connaît-il d'autres jeunes-gens que vous ? Il m'est bien cher ; tout l'univers ne m'offrirait plus rien qui me touchât sans lui ; mais s'il vous ressemblait!... Le Comte baissait les yeux ; je remarquai des larmes qu'il contraignait ; je le vis tout prêt à répondre , & laisser en-même-temps expirer la parole sur ses lèvres : il me baïsa la main avec une ardeur dont je me défiai pas.

Les jours qui suivirent cette conversation , le jeune de Saint-A . . ne me quittait presque plus ; la présence de monsieur de T . . . lui donnait un air contraint : il ne paraissait à son aise , que lorsque nous étions seuls. Je fis ces observations , mais sans en être d'abord beaucoup frappée. Je jugeais de son cœur par le mien. Cependant le jeune Comte , dans ce temps-là même , abusait d'une confiance sans bornes : il avait déjà su gagner une femme qui était auprès de moi depuis mon enfance ; la vile passion de l'argent corrompit cette malheureuse , & lui fit oublier trente années de fidélité. Elle permettait au jeune Comte d'entrer dans mon appartement en mon absence : sa passion était si violente , qu'il regardait comme une faveur d'occuper la place où je m'étais assise , & de couvrir de baisers tout ce qui était à mon usage. Lolote ( c'est le nom de cette femme ) veillait , de peur que je ne le surprisse. Mais comme, lorsqu'on a commencé à se laisser gagner, on refuse difficilement, elle ne s'en tint pas-là.

Plusieurs fois il m'avait semblé que j'entendais quelqu'un dans ma chambre durant la nuit. J'y fis peu d'attention, parce que je m'imaginai que ce pouvait être l'effet de quelque songe. Mais un jour en m'éveillant, je crus sentir encore l'impression de deux lèvres brûlantes. J'étendis le bras : je ne touchai personne. Je fus sur le point de sonner Lolote. Cependant je n'avais rien à dire à cette fille, après l'avoir appelée. Il était trois heures : le jour ne devait pas tarder à paraître : je me rassurai. Depuis une heure je feignais de dormir, lorsque j'entendis fort près de moi un léger soupir. Je prêtai l'oreille avec toute l'attention dont j'étais capable, & quoiqu'on parlât très-bas, j'entendis distinctement ces paroles : *Ma belle, ma divine Comtesse, je vous adore... oui, je vous adore; ... vous l'ignorez.... vous ne le saurez jamais, si je puis... O sommeil ! répands sur elle tes dons bienfaisans, & que je puisse encore lui dérober un baiser !* Le mouvement que je fis pour saisir le cordon de ma sonnette, empêcha le téméraire de s'approcher; & secondé par Lolote, il sortit lorsqu'elle entra. J'étais toute troublée. Je dis à cette femme, qu'il y avait quelqu'un dans ma chambre; que j'en étais sûre; qu'elle se hâtât d'éveiller mon époux & mon fils : elle m'obéit. Mais lorsque monsieur de T... & le Marquis furent accourus, & qu'ils eurent cherché pat-tout, ils revinrent auprès de moi, & m'embras-

sèrent , en riant de ce qu'ils appelaient mes vaines frayeurs. Je vous avouerai , mesdames , que malgré ce que j'avais entendu , je fus sur le point de démentir le témoignage de mes oreilles , & de croire que je m'étais trompée. Lolote s'assit auprès de moi , & j'achevai tranquillement la nuit.

En m'habillant , j'observai que tout ce que j'avais ôté la veille , était déplacé : je le fis remarquer à Lolote ; elle attribua ce dérangement à mon mari & à mon fils : ce qu'elle disait me parut raisonnable : cependant j'examinais tout avec une attention qui ne m'était pas ordinaire ; l'éclat de mes boucles me frappa : sans dire ma pensée à Lolote , je les lui demandai. Quelle fut ma surprise, lorsque je m'aperçus que ce n'étaient pas les mêmes que j'avais ôtées la veille ! Celles qu'on y avait substituées étaient neuves , & beaucoup plus riches que les miennes. Ce que je voyais , joint aux dons extraordinaires que je croyais tenir de mon époux , m'étonnait trop pour garder le silence. Je me rendis auprès de monsieur de T . . . avec tous mes bijoux , & prenant un ton enjoué, je le remerciais de tant de présens magnifiques , en les faisant passer en revue sous ses yeux. Il ne put me cacher entièrement son inquiétude , & quoiqu'il reçût de bonne grâce mes remerciemens , je saisis dans ses regards ce premier mouvement de surprise que nous cause une chose inattendue. Je lui dis en-

fuite, que ce n'était pas encore là toutes les obligations que je lui avais ; & que, comme il se pouvoit faire qu'elles ne lui fussent pas toutes assez bien connues à lui-même , je le priais de passer dans mon cabinet. Il me suivit en riant. Je lui fis voir alors des présens d'un nouveau genre , & toutes ces superbes étoffes , que je l'assurai qu'il m'avait données. — Monsieur , ajoutai-je , vous affectez une tranquillité que vous n'avez pas—? Il me répondit qu'il allait me montrer ce qu'il m'avait acheté : pour tout le reste , il m'avoua qu'il ignorait d'où cela venait. — Il y a dans tout ceci un mystère que je ne comprends pas, repris-je : ne nous confions qu'à nous-mêmes ; je crois que c'est le seul moyen de découvrir la vérité—. J'étais intimement persuadée qu'on ne pouvoit avoir fait passer toutes ces choses dans mon appartement , & jusques sur ma toilette, sans le secours de Lolote , & je commençais à me défier de cette fille. Nous convinmes de veiller tous-deux , & que le Comte laisserait ouverte la porte secrète qui conduisoit de son appartement dans le mien , pour s'y jeter avec le Marquis , à un signal que je devois donner.

Mon aventure m'occupait beaucoup : ces paroles sur-tout , que j'avais si bien entendues , *ma belle, ma divine Comtesse, je vous adore, oui, je vous adore : vous l'ignorez ; vous ne le saurez jamais , si je puis* : ces paroles , dis-je , je croyais à tout-moment les

ouïr encore. Ma Nièce était alors au Couvent de la rue V... ; l'heure où j'avais coutume d'aller la voir approchait ; il me prit envie de me parer. Dans le moment on annonça le Comte de Saint-A... Je ne fais pourquoi je n'eus pas autant de plaisir que de coutume , en entendant prononcer son nom ; je crois même que je frissonnai : je me rappelai que deux fois je l'avais surpris en conversation avec Lolote , & que ma femme-de-chambre ne parlait jamais de lui qu'avec les plus grands éloges. Je l'observai ; une glasse fidelle me rendait tous ses mouvemens , sans qu'il s'en doutât. Il était triste , & dans certains momens, je crus l'entendre pousser ce même soupir de la nuit précédente. Si Lolote m'apportait quelque partie de mon ajustement , le jeune Comte la lui arrachait des mains ; lorsqu'elle me coiffa , il prit une tresse de mes cheveux , & la baisait : ma glasse m'en fit apercevoir. Je vis alors, avec chagrin, que j'avais un amant dans ce jeune-homme aimable , au lieu d'un ami fidèle : je compris, un peu trop tard , qu'entre deux personnes d'un sexe différent , & qui peuvent encore plaire , l'amitié n'est que le masque de l'amour. Je n'hésitai pas un moment à sacrifier toute la douceur que jusques-là j'avais trouvée à m'entretenir avec monsieur de Saint-A... , quoique cette privation m'affligeât vivement. J'étais révoltée de sa témérité , autant parce qu'elle m'obligeait de l'é-

loigner, que par les motifs de l'honneur & de la vertu : je me retournai , & lui lançant un regard sévère , je le vis successivement rougir & pâlir. Je ne présimai que trop facilement tout le reste , & j'aurais banni le Comte de ma présence dès ce moment , si je n'eusse voulu savoir, comment on entraît jusques dans mon appartement. C'est ce qui me restait à découvrir ; bien résolue de chasser celui de mes gens qui favorisait ce jeune audacieux. *Hélas ! me disais-je, pourquoi n'est-il pas ce qu'il m'avait paru ? ou pourquoi ne s'est-il pas attaché à une fille estimable pour qu'on son amour serait un bien , & qui pourrait sans crime le partager ? Etait-ce donc moi qui devait le rendre malheureux ?* Et vous sentez , mes aimables amies , combien il y avait de faiblesse dans ces regrets. Voilà le danger de ces liaisons trop intimes , qu'une femme doit toujours éviter , si son honneur & sa vertu lui sont chères.

En sortant , le jeune Comte m'offrit sa main , pour me conduire à ma voiture ; je la refusai. Il ne faut pas qu'une femme honnête soit en public un gendarme de vertu ; mais en particulier, elle doit éviter de nourrir dans un homme par les égards les plus ordinaires, une passion criminelle , dès qu'elle la connaît. Le Comte baissa les yeux , & lorsqu'on ferma la portière , je crus le voir essuyer des larmes. Je ne fus pas insensible , je l'avoue encore , à la peine que je lui faisais : mais

la pitié qu'il m'inspira ne fit que hâter la résolution que j'avais prise de le guérir de sa passion , en lui ôtant toute espérance ; tandis que d'un autre côté , je prierais monsieur le Comte de remettre ce jeune-homme égaré par l'amour , dans la route du bonheur & du devoir.

Durant huit jours , mon attention fut inutile , pour découvrir l'intelligence de Lolote avec le Comte de Saint-A . . Il parut cependant tous les jours à l'hôtel ; mais il était timide devant moi. Ses discours ne respiraient plus cette aimable franchise ; ses regards n'exprimaient plus cette joie délicate & pure que ma présence excitait auparavant dans son âme ; l'amour seul avait gâté tout cela. Un soir j'étais sortie pour aller prendre ma Nièce , & la conduire à la promenade , comme il m'arrivait souvent ; un orage nous obligea de rentrer plutôt que je ne le comptais ; je me fis descendre à ma porte , & la voiture reconduisit ma Nièce à son Couvent. J'entrai sans bruit , & je montai par un petit escalier qui répond à l'appartement de monsieur de T . . . Lorsque je fus chez mon mari , je crus entendre quelqu'un dans ma chambre ; je prêtai l'oreille , & pour ne me pas tromper , j'entr'ouvris adroitement cette porte inconnue à tout le monde de la maison , dont j'ai parlé. Le premier objet que j'aperçus , était le Comte de Saint-A . . Il tenait un portrait : je compris , par les discours insen-

sés qu'il adressait à cette peinture , que c'était le mien. L'amour est une passion terrible : je ne puis vous peindre toutes les extravagances dont je fus témoin ; il en est que je n'oserais vous répéter : tout ce qui contribue à notre parure servait d'aiguillon à ses desirs. . . . La méprisable Lolote revint auprès de lui. Il la regarda tristement. — *Elle a pénétré mon secret*, lui disait-il , *la cruelle sait que j'en idolâtre ; un refus méprisant est le prix de l'amour le plus tendre . . . Ah ! Lolote ! . . .* Et les sanglots l'étouffaient. Ma femme-de-chambre le consolait , en lui promettant de l'introduire cette nuit même dans mon appartement. — *C'est pour moi le plus grand bonheur*, lui disait le Comte : *mais si j'allais l'effrayer ? Non, je ne me consolerais jamais de lui causer la moindre sensation désagréable : la dernière nuit que j'y ai passée, j'osai approcher mes lèvres ; . . . elle s'est éveillée ; je crois qu'elle a eu peur : non le plus doux des plaisirs n'aurait plus pour moi de charmes à ce prix : Lolote , je l'adore , comme on adore la Divinité . . . .* Je vous tais d'autres expressions plus fortes encore , que le délire d'une imagination échauffée fit proférer à un homme d'ailleurs très-raisonnable , mais égaré dans ce moment par une passion trop écoutée.

J'en savais assez : devais-je me montrer , & faire connaître au téméraire Amant , & à la domestique infidelle, que je les avais en-

tendus ? Je ne crus pas que cela fût à propos. Aurais-je pu me défendre d'écouter tout ce que m'eût dit le Comte, que rien n'aurait plus retenu, puisque j'étais instruite des transports dont je venais d'être témoin, m'avaient épouvantée : qu'eût-il donc fait, s'il m'eût parlé à moi-même ? J'attendis impatiemment le retour de mon époux, pour lui communiquer mes nouvelles découvertes.

Mon équipage, après avoir remis Hélène à son Couvent, revint à l'Hôtel ; dès que le jeune Comte & Lolote l'entendirent, ils replacèrent tout, & se disposèrent à sortir. Cependant monsieur de Saint-A... s'arrêta : *Qu'est-il besoin, dit-il à Lolote, que je m'en retourne ? Cachez-moi dans ce cabinet ; je serai près d'elle ; je l'entendrai peut-être parler ; je serai moins malheureux.* Il avait mis Lolote dans le cas de ne lui plus rien refuser ; elle accorda tout, & se retira. J'étais sortie de chez monsieur de T..., & je la rencontraï ; je lui dis de venir me deshabiller : au lieu de passer où était le jeune Comte, je restai dans mon appartement ; je fermai la porte de mon cabinet, après que cette femme y eut pris ce qui m'était nécessaire, & je ne le fis r'ouvrir que lorsqu'elle eut fini.

Cependant monsieur de T... ne revenait point ; je dis à Lolote de rester auprès de moi : & , pour m'occuper, j'allai prendre un Livre qui devait être justement à l'endroit où était le Comte de Saint-A... Lo

lote effrayée , crut que j'allais tout découvrir ; elle laissa tomber adroitement le flambeau qui m'éclairait : mais elle en fut quitte pour la peur ; je trouvai mon livre , & je revins avant qu'elle fût obligée de me rapporter la lumière. Je cherchais à donner au jeune Comte les moyens de sortir , & je le desirais beaucoup ; je laissai le cabinet ouvert , & m'allai placer sur une chaise longue , de manière qu'il pouvait croire que je ne l'apercevrais pas.

Malgré le trouble dont j'étais agitée, je lisais avec assez d'attention ; au bout d'un quart-d'heure je lève les yeux , & j'aperçois le Comte pâle , tremblant, qui se traînait à genoux , & ma femme-de-chambre qui se tuait de lui faire signe de rentrer. Je baissai la vue sur mon livre , afin de l'engager à se retirer. Tout le contraire arriva ; en un moment , il fut à mes pieds. Sa hardiesse m'étonna ; je fis un cri. — *Vous n'avez rien à craindre d'un homme qui vous adore , madame* , dit le jeune Comte d'une voix entrecoupée, & qui avait quelque chose d'effrayant ; *je ne viens pas ici pour vous engager à répondre à mon amour ; je le jure ( & puissiez-vous m'en croire, madame ! ) ce feu cruel s'est allumé , s'est nourri malgré moi dans mon sein , & je l'eusse éteint , si je l'avais pu. Tous mes efforts ont été inutiles : ( eh ! combien n'en ai-je pas fait , hélas ! . . . ) J'ai couru après d'autres vainqueurs : j'ai cher*

*chère , dans les différens cercles où je me suis répandu pour effacer de mon cœur une image trop chère, celles qui réunissaient à la beauté touchante , les mœurs , la naissance & la jeunesse : un dégoût invincible est tout ce qu'elles m'ont inspiré : . . . . Ah ! madame ! (des larmes coulèrent alors ; ) pourquoi vous ai-je vue ? ou plutôt pourquoi . . . . Qu'ai-je donc fait pour être si malheureux , dit-il en s'interrompant ? Je le vois dans vos regards irrités ; vous allez me bannir , me chasser pour jamais : madame , j'en mourrai — . . . . J'avais eu le tems de me remettre , pendant qu'il parlait ; je pris un air tranquille , & je tâchai d'y joindre de la froideur : je lui dis qu'il n'était rien au monde qui pût engager une femme mariée à écouter des discours tels que ceux qu'il ôsait me tenir. — Ne devriez-vous pas rougir , monsieur , lui disais-je , d'avouer les sentimens que vous montrez ? Le Marquis de T . . . est de votre âge ; il est votre compagnon , votre ami ; & vous sentez de l'amour pour sa mère ; pour une femme , que sa confiance en vous , & l'amitié qu'elle vous a témoignée , devraient vous faire regarder comme la vôtre ? Il me siférait bien , de plaindre avec douceur l'ivresse d'un jeune étourdi , qu'un caprice déraisonnable occasionne ? Ecoutez , monsieur , je veux bien ne vous pas demander comment il se fait que vous soyiez ici : mais sortez , & n'oubliez jamais , que ce*

que vous venez de me dire , met une barrière éternelle entre vous & moi—. Le Comte se releva; il était demi-mort ; il s'éloigna en chancelant : j'ordonnai qu'on le reconduisît dans ma voiture.

Dès qu'il fut parti , j'appelai Lolote : je lui fis les reproches que méritait son infâme complaisance , & je finis par lui défendre de paraître jamais devant moi. Cette misérable voulut me demander pardon : je crus qu'une maîtresse ne devait pas l'accorder pour ces fortes de fautes ; & je fus inflexible. Je connaissais Justine ( celle que vous venez de voir ) depuis quelque tems ; j'estimais beaucoup Luce, dont elle est la sœur ; je lui destinai la place que Lolote avait occupée auprès de moi : & chaque jour cette jeune-fille me prouve qu'un domestique fidèle , est l'un des présens que l'honnête-homme doit demander au ciel.

Tandis que je faisais cet acte de justice , monsieur le Comte de T... arriva : je l'instruisis de tout ce qui venait de se passer. Il ne pouvait revenir de la surprise que mon récit lui causait. —Oh ! comme les mœurs sont corrompues, s'écria-t-il ! ce jeune-homme que je croyais si vertueux ; que je comblais d'amitiés & de caresses , il cherchait à séduire ma femme ! Ma chère âme , ajouta-t-il ensuite en souriant , vous voyez que ce n'est pas un grand mérite à moi de vous avoir toujours tendrement aimée ; pouvais-je faire

autrement ? vous êtes si belle , sans parler de vos autres qualités , que vous faites tourner la tête à nos jeunes-gens. Ces complimens m'ont toujours flattée de la part de monsieur de T . . . ; mais j'en connaissais la valeur. Mon époux me parla toute la soirée sur ce ton, de la passion que j'avais inspirée au jeune Comte de Saint-A . . . : il plaisantait , tandis que je ne pouvais me défendre du sombre que cette aventure répandait dans mes idées. Je dis à monsieur le Comte qu'il fallait lui renvoyer ses présens. Il se chargea de cette commission , & me pria de m'en reposer entièrement sur lui.

Deux jours se passèrent, sans que j'entendisse parler de monsieur de Saint-A . . . Mais le troisième , un vieillard , qui se soutenait à peine , me fit demander un moment d'entretien. Je le reçus dans l'appartement de mon époux. La plus vive douleur était peinte sur son visage , & des larmes , qu'il s'efforçait en vain de retenir , coulaient de ses yeux. — *Madame* , dit - il , *vous voyez le plus malheureux des pères , sur le point de perdre un fils unique, dont il ne reçut jamais que des sujets de satisfaction; l'amour & votre vertu le mettent au tombeau. Je me suis fait conduire ici ; mais j'ignore ce que je viens vous demander. Dans toute autre circonstance , je me féliciterais que le bonheur de mon fils lui eût fait rencontrer une femme aussi respectable qu'elle est belle: mais il*

*succombe à son desespoir, & toutes mes espérances vont s'évanouir . . . . C'est à vous, monsieur, que j'ai recours, ajouta-t-il, en s'adressant à monsieur de T . . . : la foi que votre épouse vous a jurée, est votre bien (non que je veuille faire vous entendre de l'engager à répondre à la folle ardeur de mon fils; il faudrait que j'eusse perdu le sens); mais je vous conjure d'obtenir d'elle qu'elle lui rende une visite, qu'elle lui sauve la vie. Daignez ne pas voir le criminel égarement d'un jeune-homme; ayez seulement pitié de ma vieilleffe. Monsieur de T . . . ne répondit pas sur-le-champ. Le vieillard, ancien Général, se jette à ses pieds, il le presse; ses larmes redoublent. Mon époux attendri, relève le vieux guerrier, me regarde, & me prenant la main: — Il faut accorder à Monsieur ce qu'il souhaite, me dit-il: s'il est des cas où l'on puisse s'écarter des règles ordinaires, celui-ci en est un sans-doute. La perte de l'objet aimé n'affecte jamais aussi vivement une seconde fois que la première; le Comte, échappé du péril qui menace ses jours, deviendra plus sage, ou sera moins sensible. — Je sentis de la répugnance à suivre les avis de mon époux. Cependant je me déterminai à lui obéir. Je suivis le Comte de P . . . ; lui-même me conduisit auprès du lit de son fils.*

Je m'étais fait accompagner de plusieurs domestiques; & par une sorte de pressenti-

ment, je leur avais ordonné de me suivre jusqu'à la porte de l'appartement où j'entrerais. Une vive rougeur monta au visage du jeune Comte en m'apercevant. Je lui trouvai une fièvre brûlante : il me pria de m'asseoir un moment ; & le Comte de P... nous laissa. Sa retraite m'aurait inquiétée ; mais j'entendais mes gens , & cela me rassurait. Monsieur de Saint-A... me regardait sans parler , non point avec cet air timide & tendre que donne l'amour ; mais avec un trouble, avec une curieuse avidité. Je me ferais repentie de cette démarche, si je l'eusse hasardée de moi-même, & non par les conseils de mon époux. Je me vis obligée de rompre le silence la première : je le fis d'une manière qui remplit le but qu'on s'était proposé. — Pourquoi cet abatement , mon cher Comte , dis-je au malade ? Quelle opinion voudriez-vous qu'on eût dans le monde de la solidité de votre esprit , si l'on venait à savoir qu'une femme mariée depuis vingt ans vous inspire une passion déraisonnable , & si violente , qu'elle intéresse votre santé ? Laissons à part ce qui ne regarde que moi : supposons un moment, que je ne doive rien à un époux chéri , ma première & mon unique passion ; que , perdant toute pudeur , j'aide à corrompre les mœurs d'un jeune-homme aimable & vertueux , en favorisant un goût passager & coupable : si je l'eusse satisfait, ce goût , que fut-il arrivé ? Vous eussiez rougi  
dès

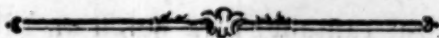
dès le lendemain de votre folle passion. Car il ne faut pas vous dissimuler à vous-même, mon cher fils, que celle que vous croyez aimer, & que vous voulez seulement rendre méprisable, n'est plus dans l'âge des grâces; quelques restes, quelques débris, c'est tout ce qu'elle a : oublions, dis-je, tout cela pour un moment; ne songeons qu'à vous; à vous, qui n'êtes pas encore à la fleur de votre printemps: de quel ridicule ne vous feriez-vous pas couvert aux yeux de ce monde corrompu, qui applaudit le vice; mais qui veut qu'on le lui montre sous une forme aimable, riante, paré des fleurs de la jeunesse & de la beauté? *Voyez le Comte de Saint-A.., se fût-on dit, qui s'épuise en beaux sentimens aux genoux d'une beauté surannée! la fine coquette l'a séduit, & l'imbécille se laisser aller; que sait-on? Chacun a ses raisons, peut-être.....* Je n'achève pas. L'humiliant ridicule eût couvert vos plus beaux jours, & toute ma turpitude fût retombée sur vous. Mais, mon cher Comte, ce n'est pas tout encore: nous professons une Religion, que nous eussions outragée; nous sommes citoyens d'un Etat dont les Loix doivent être sacrées pour nous; ah! mon fils, est-on homme d'honneur, lorsqu'on se rit des Loix divines & humaines; de ces Loix saintes, que ceux même qui les violent réclament tous les jours?.... Le jeune Comte m'interrompit. —Moi! ma-

dame ! moi ! j'aurais cessé de vous adorer , si devenue sensible... — Si par une criminelle complaisance, repris-je, j'étais devenue assez vile à mes propres yeux , pour n'ôser les lever , sans rougir , sur mon époux & sur mon fils , vous m'auriez respectée ! Non , monsieur ; vous-même auriez été le premier à m'en punir par vos mépris : ce n'est pas seulement vous , & les hommes d'aujourd'hui qui sont faits de la sorte , qui foulent aux pieds l'idole qu'ils ont encensée ; il en fut de même dans tous les temps. Le plus ancien & le plus respectable des Livres rapporte que le jeune Amnon , fils de David, devint éperdûment amoureux de Thamar, sœur de mère d'Absalom , & que la flamme incestueuse fit tant de progrès dans ce cœur pusillanime , qu'Amnon tomba dans l'état fâcheux où je vous vois. Il n'avait aucune espérance de triompher de la vertu d'une jeune Princesse, que son état de fille obligeait à vivre fort retirée. Thamar était belle ; la passion de son frère augmentait par les difficultés : il trouva, comme vous, mon cher Comte , un de ces complaisans plus méprisables que celui qui se livre au crime : ce faux ami lui donna le pernicieux conseil de prier le Roi d'envoyer auprès de lui sa sœur Thamar; il l'obtint : l'innocente & belle Princesse fut conduite chez Amnon ; elle-même prépara le mets qui était le plus au goût du malade : mais lorsqu'elle le lui présen-



LE MARQUIS DE T\*\*\*,  
OU

L'ÉCOLE  
DE LA JEUNESSE.



I.<sup>ER</sup> LIVRE.

L'ENFANCE.

UN Père vertueux, une tendre & sensible Mère, qui veulent être heureux par leurs Enfans, n'en connaissent pas toujours les moyens les plus sûrs ; ils peuvent ignorer qu'un seul faux-pas suffit pour leur faire manquer la véritable route. L'*Institution* est un pénible sentier, que les précipices environnent ; où l'on est forcé de marcher à tâtons : le Vieillard, qui jouit de l'expérience, n'est plus en état d'être père, & d'ailleurs son imagination lassée, refroidie, le rend ou crédule, ou trop indulgent pour les écarts de la bouillante Jeunesse ; il l'excuse, la querelle, la plaint, & ne la corrige pas : il faut  
*I.<sup>re</sup> Partie.* \*

donc que les Parens profitent de l'expérience d'autrui. Ils trouveront dans l'Ouvrage d'un Auteur estimable, de sages préceptes pour conserver les mœurs pures, orner l'esprit, former le cœur à la vertu dès l'enfance; l'Auteur d'*Emile* conduit l'Elève par la main jusqu'à l'instant décisif auquel une Compagne aimable le rend heureux, Citoyen & Père : mais il le suppose toujours docile, raisonnable, guidé par un homme sage, qui ne se dément jamais. Pour moi, j'entreprends de retracer dans ces *Mémoires*, la conduite que tinrent de raisonnables Parens, pour ramener à la vertu un Fils chéri, qu'ils avaient perdu de vue, & qui s'égarait sous des Conducteurs mercenaires.

Les moyens qu'ils employèrent sont simples & naturels : ce furent l'*Indulgence* éclairée d'un bon Père ; la *Tendresse* d'une Mère sage ; les *Exemples* de tous-deux, & l'*Amour*.

Que les Parens ne l'oublient jamais, leurs droits les plus sacrés, ce sont leurs bontés.

S'ils regardent leurs Enfans comme nés pour les servir en vertu des Loix de la Société, ils ne doivent pas oublier que par les Loix de la Nature, ils ne vivent que pour en faire des hommes qui les remplacent. Après les avoir élevés, les rendre heureux est un devoir : leur félicité dépend de l'état que les Parens leur donneront, & du choix d'une Compagne. Que les Pères se souviennent que

A... avait tenu son visage couvert de ses mains. Lorsque j'eus cessé de parler, il me regarda : ses yeux étaient pleins de feu. — *Est-ce là ce qu'on m'avait fait espérer, s'écria-t-il ? Il n'est plus de milieu, madame, il faut que je meure, ou que j'entrevoie un rayon d'espérance . . . . que votre bouche me jure... oui, il faut me le jurer, ou-bien . . . . je ne vous réponds ni de moi — . . . .* Je m'effrayai ; je me levai ; il ôsa me retenir. Je voulus me débarrasser ; tous mes efforts devinrent inutiles . . . . je fus contrainte d'appeler. Le Comte de P... accourut. Sa présence en imposait à peine à son fils. L'air embarrassé du Vieillard, sa rougeur . . . . J'en vis assez pour comprendre que ce n'avait pas été une vaine précaution de faire placer mes gens près de moi, & de leur défendre de quitter ce poste. Mais si j'en eusse douté, les maximes que débita le Vieillard, pour m'engager à montrer de l'indulgence ; la peinture de la passion du jeune Comte, qu'il s'efforçait de rendre intéressante, me firent voir qu'on peut être un Héros, & n'avoir que de très-mauvaises mœurs : il ôsa me dire, *qu'il avait regardé le goût de son fils comme si naturel, si propre à lui donner les vertus qui lui manquaient encore, qu'il avait fourni à tous les présens que j'avais renvoyés.* Il ajouta même, *que je devais les reprendre, ne fût-ce que par pitié pour un Amant trop malheureux, que cette indulgence calmerait. . .*

Je ne pus commander à mon indignation : je ne la témoignai cependant que par un regard, que je lançai sur le vieux de P... J'allais m'éloigner aussitôt. Le jeune Comte me retenait encore ; mais ce fut pour me demander mille fois pardon de sa témérité : — *Vous allez me détester*, s'écriait-il, *me fuir pour toujours : ah ! restez, daignez rester un moment ; je vous jure un respect éternel*—. Si vous aviez vu son égarement, mesdames ! il m'épouvanta ! Son père se joignait à lui ; il me faisait en balbutiant des excuses de ce qu'il nommait l'indiscrétion de son fils : mais il venait de se démasquer ; je ne répondis qu'au jeune Comte. Je lui dis que je consentais à ce qu'il désirait, pourvu que deux de mes gens fussent avec nous ; & je fus moi-même les faire entrer. J'ordonnai en même temps à un autre de sortir sans se faire remarquer, pour aller dire à monsieur de T..., que je souhaitais qu'il vînt me prendre. Avec ces précautions, j'attendis mon époux sans inquiétude, & je n'en fus que plus disposée à rappeler, par un entretien sensé, la raison du Comte. Je me représentai mon fils ; je le voyais dans les mêmes circonstances, & je fis tout ce que j'aurais désiré qu'une femme honnête eût fait pour lui. Je conviendrai pourtant que si cette idée donna beaucoup plus d'onction à mes discours, elle les assaisonnait en même-temps d'une douceur peut-être déplacée. Mais j'attendais mon mari.

ta, il refusa d'en manger, si elle ne consentait à se mettre à ses côtés. Thamar accorda cette faveur à son frère. Ce fut alors qu'Amnon lui peignit son amour, & la sollicita vivement d'y répondre. Thamar ne fut point révoltée de la proposition de son frère, comme une sœur le ferait dans nos mœurs; elle lui répondit avec une douceur touchante: *Mon frère, n'usez pas de violence envers moi: ce que vous exigez n'est pas permis dans notre Nation: comment pourrais-je supporter la honte dont vous me couvririez? Et vous-même, ne seriez-vous pas regardé comme l'homme le plus méprisable? Mon frère, parlez au Roi; il ne refusera pas de nous unir.* Amnon n'écoula pas une remontrance aussi sage. Il employa la violence, & commit un crime qui fait horreur. . . . Observez, mon fils, que ces goûts effrénés, ces passions violentes & fougueuses qui portent le désordre dans l'imagination & dans le cœur, comme dans la santé, ne sont fondées que sur une illusion des sens: dès que cette dernière se dissipe, elles ne laissent que la honte & le dégoût. A peine il se fut satisfait, que le dédain insultant, & l'injuste haine succédèrent à ses transports: il dit à la malheureuse Thamar de s'éloigner de sa présence. Alors cette jeune Princesse, si cruellement offensée, lui répondit en pleurant: — *Le mal que vous faites à cette heure est beaucoup plus grand que votre crime*—. Une plainte si

modérée augmenta la barbarie d'Amnon ; il fit ignominieusement chasser par son infame confident sa sœur & son amante , sans vouloir l'écouter davantage ; & l'on ferma la porte sur elle. Cette indignité ne demeura pas sans punition : Amnon paya quelque temps après de sa vie le deshonneur de Thamar ; & comme si cet énorme crime n'eût pu jamais être assez puni, il fut la première occasion de la révolte d'Absalom contre son père, & d'autres malheurs qu'on ne peut lire sans frémir (\*).

Comte , si Henriette de V . . , épouse d'un homme qui vous a témoigné de l'estime ; mère du Marquis de T . . . , avec lequel vous avez été élevé, était devenue votre complice , & qu'elle eût eu le malheur de vous écouter , vous ne la regarderiez plus qu'avec horreur ; le sort de Thamar seroit à présent le sien : que dis-je , le sort de Thamar ? il seroit plus humiliant mille fois : cette Princesse n'était point coupable . . . . & son frère était un furieux . . . . au lieu que vous , monsieur , ( je l'espère au moins ) , vous avez encore du goût pour la vertu : un moment d'ivresse eût répandu sur la longue carrière qui vous reste à parcourir , la honte & le remords.

Pendant ce discours , monsieur de Saint-

---

(\*) Il n'est pas surprenant que la Comtesse cite ces exemples : les Livres sacrés renferment des instructions pour toutes les circonstances de la vie , & l'application en est naturelle dans la bouche d'une femme Chrétienne.

duisante Hélène & la constante Léonore s'en étaient sans-doute occupées. Madame de M... joua la surprise ; elle leur demanda , en plaisantant , d'où ils sortaient ? Le Comte de J... fit le fâché , tandis que le Marquis & le Vicomte demandaient pardon à leurs maîtresses d'une absence qu'elles-mêmes avaient occasionnée , & dont ils avaient plus souffert qu'elles. Madame de J... vint les joindre , & leur dit que monsieur de V... , le Comte de T... & sa mère , étaient enchantés les uns des autres : — Ils veulent dès demain , ajouta-t-elle , aller rendre visite à mon père , & devenir des inséparables. J'en suis ravie : ils se ressemblent ; pour s'aimer , il ne leur manquait que de se connaître—. Madame de M... fit entendre à la Comtesse de T... , combien ce que sa sœur venait de dire lui causait de satisfaction.

On se mettait à table , quand on annonça monsieur de Saint-A... Le Marquis crut obliger sa mère , en lui montrant beaucoup d'amitié ; il courut au-devant du jeune Comte , & sans faire attention qu'il ne demandait qu'à dire un mot à monsieur de T... , il l'entraîna dans la salle où l'on était rassemblé. La Comtesse de T... fut extrêmement surprise de le voir. Son fils la pria de le retenir , & lui-même le pressait si vivement de rester , que le Comte ne put s'en défendre. Le récit de madame de T... l'avait rendu un objet intéressant pour tout le

monde , à l'exception de la jeune Suzette, qui avait dit du ton de l'ingénuité, qu'elle ne voudrait pas être aimée si fort. Mais les autres Dames furent charmées que le hasard leur procurât l'occasion de le connaître. Comme chacun était déjà placé selon son cœur , monsieur de Saint-A. se trouva naturellement auprès de Suzette. Madame de T. se félicita bientôt de cet arrangement ; l'attention que le Comte donnait à la plus jeune des filles du Baron d'E. , lui parut d'un bon augure ; elle s'en promit la fin de son inquiétude.

La société qui s'était rassemblée chez elle était charmante & bien assortie ; le souper fut délicieux ; mais la joie y régnait avec décence , la conversation était animée sans propos libres , amusante sans qu'on médit de personne ; une partie des femmes ne se connaissaient que depuis quelques heures , & leur confiance était entière , aisée , affectueuse , comme si elles eussent été liées depuis longtemps. Madame de T. , sur-tout, & madame de M. trouvèrent que cette agréable soirée s'écoulait trop rapidement : la Comtesse de T. la prolongea beaucoup plus tard que de coutume , sans peut-être s'en apercevoir. Enfin il falut se quitter : les deux nouvelles amies éprouvèrent une peine inconnue , qu'elles s'efforçaient d'adoucir , en se répétant mille fois la promesse d'un attachement éternel.

L'amitié n'est pas une passion resserrée comme l'amour ; elle s'étend , ainsi que le feu ,

Lorsqu'il arriva , le Comte de P... fut le recevoir , & jugea à propos de l'instruire de l'entreprise de son fils , en lui cachant sans doute l'approbation qu'il y avait donnée. Sa présence bannit toutes mes craintes, & couvrit le jeune Comte de confusion. Je sortis pour quelques momens. Monsieur de T... l'entretint durant cet intervalle, & fut lui peindre avec tant de douceur & de vérité le ridicule de sa passion , que ce jeune-homme fondait en larmes lorsque je rentrai. Il conjura mon époux de ne pas l'abandonner à lui-même : & nous regardames cette prière comme la preuve d'une résolution sincère de se vaincre.

Il se rétablit difficilement. Dès que monsieur de T... le vit hors de danger, il chargea de ton ; & lui rappelant jusqu'où son délire l'avait emporté , il lui fit de sanglans reproches. — *Eh ! que fût-il arrivé , ajouta-t-il , si vous aviez eu le malheur de rencontrer dans l'époux de celle que votre passion insultait, un homme de votre caractère , tandis que caché dans sa maison, vous cherchiez... Imprudent ! vous corrompiez ses domestiques ; vous avez suivi la route la plus sûre pour lui ôter le cœur de sa femme : s'il vous en faisait autant , comment le prendriez-vous — ?* Le jeune Comte de Saint-A... embrassa l'homme qu'il avait outragé , & qui lui pardonnait , en le nommant son père : il le pria de le conduire , de le guider : depuis ce temps,

il voit monsieur de T . . . , & se regle sur ses conseils : mais il m'évite toujours. Puisse-t-il bientôt faire un si beau choix , que son cœur n'ait plus rien à redouter ni à attendre de l'amour !

Mes charmantes amies, les passions les plus vives , dès qu'elles sont satisfaites , fuient comme l'onde , & ne laissent après elles que le deshonneur & les regrets. Notre résistance est la digue : elle rend , à la vérité , plus violens les efforts des hommes ; mais leur passion se consume enfin d'elle-même , & l'estime que notre vertu leur inspire pour nous , reste toujours. Quelles que soient les couleurs dont les Amans parent le filet qu'ils nous tendent , évitons d'y tomber , en ne les écoutant jamais. Je viens de vous ouvrir mon cœur , sans vous taire la moindre circonstance : j'ajoute une réflexion ; Ç'aurait été la plus grande des imprudences , si je me fusse déterminée de moi-même à dissuader le jeune Comte par le raisonnement d'une passion qui trouble la raison : parler aux Amans , lors même qu'on les condamne , c'est augmenter leur ivresse ; c'est d'une bouche adorée qu'ils entendent , non ce qu'on leur dit , mais des sons toujours séduisans pour eux ».

La Comtesse de T . . . achevait son récit , lorsque le jeune Marquis & ses amis repa-  
rurent. Il semblait qu'on les eût parfaitement oubliés ; mais au fond de leurs cœurs , la sé-

sée contre son cœur , un sentiment délicieux enivrait mon âme ; je n'étais plus à moi-même , j'étais toute à l'amour—. Elle rendit à sa Tante leur entretien ; elle ne lui cacha pas les faveurs qu'elle avait accordées ; faveurs précieuses , que sa vertu ne pouvait defavouer. Madame de T... fait tout , mais la confiance de sa nièce la comble de joie : elle la caresse en lui donnant les éloges qu'elle méritait si bien : — *Mon aimable fille* , lui dit-elle , *ton âme est pure comme l'eau qui sort des fentes du rocher ; nette comme la glasse qui réfléchit tes attraits....* Mais les hommes , ces êtres séduisans que tu ne connais pas encore , sont vains , trompeurs ; & mon fils , chère Hélène , peut leur ressembler. Le croirais-tu ? ( telle est pourtant la perversité des mœurs ! ) il faut te refuser aux tendres mouvemens de ton cœur , ne pas laisser lire à ton cousin tout le plaisir que te fait son hommage : je ne t'impose pas la nécessité d'affecter de l'indifférence ; mais pour faire craître l'amour & t'assurer pour toujours le cœur de ton amant , il faut lui dissimuler ses progrès. J'ajoute ( & ceci pourra t'étonner ) qu'il faudra suivre à-peu-près la même route avec l'époux : que vos cœurs ne s'épuisent pas d'abord en tendres sentimens ; que l'époux , ainsi que l'amant , devine plutôt son bonheur , qu'il n'en reçoive une assurance trop complète : ma fille , il faut ménager les ressorts de l'âme , comme les

*forces du corps. Mais ceci n'est pas à-présent assez clair pour toi, ma charmante amie: lorsqu'un lien indissoluble sera sur-le-point de t'unir à mon fils, je m'expliquerai davantage—*. C'est ainsi qu'Henriette donnait des leçons, qu'au fond de son cœur elle-même trouvait sévères. Mais elle savait que la jeunesse & l'amour relâchent toujours assez les entraves dont la prudence d'un conducteur éclairé enchaîne les desirs.

Le lendemain, quand le Marquis revint auprès de sa Cousine, la réserve modeste prit la place de cette confiance sans bornes qu'elle montrait la veille ; Hélène ne voulut pas souffrir qu'il se mit à ses genoux. Il craignit de n'être plus aimé, & ses regards timides exprimèrent son inquiétude : mais Hélène était trop tendre ; elle ne put voir sa peine sans en être touchée, & fit un aveu dont l'innocence de son âme était l'excuse ; elle dit au Marquis, qu'elle avait consulté leur mère, & lui répéta le discours de la Comtesse : son jeune Amant sourit : il vit qu'il possédait dans le cœur d'Hélène, un trésor inappréciable de franchise & de candeur. — Oh ! qu'il ferait méprisable, s'écria-t-il, celui qui ne conserverait pas ce saint respect que vous méritez, ma belle cousine ! . . . Hélène ! vous m'aimez ! vous daignez me le dire ! Eh bien ! laissez-moi toujours cette heureuse assurance, & , s'il le fallait pour vous tranquilliser, accablez-moi de vos rigueurs—. Il se tut ;

sans s'affaiblir ; elle est excitée par le mérite & la vertu : au lieu que l'amour, particulier presqu'égoïste, dirigé par les sens vers un seul objet, veut occuper le cœur tout-entier ; il énerve quelquefois jusqu'à la tendresse du sang. Mais le nouveau goût de madame de T... ne la rendait pas moins sensible pour Hélène : elle suivait avec une satisfaction que les personnes sensibles peuvent seules apprécier, les progrès d'un vertueux amour. Ces observations, si dignes d'une mère de famille, qui ne veut plus être heureuse que dans ses enfans, la conduisirent à connaître les avantages & les inconvéniens de l'éducation. Depuis qu'elle était dans la Capitale, elle avait vu comme on y traitait l'amour, comme on le profanait, comme on changeait en vice, par un abus qui tient du sacrilège, le premier des dons de la nature : elle vit combien les dévots & les gens-du-monde le dépréciaient faute d'en connaître la source & les effets : elle ne regarda les premiers que comme des fous, dont les principes étaient contradictoires : les seconds comme des prodiges, qui dépensaient leurs fonds sans en jouir ; qui avaient toujours à la bouche le mot de jouissance, de plaisir, & qui faisaient tout pour en anéantir le sentiment. Les principes que le Comte avait semés dans l'âme de leur fils ne ressembraient ni à ceux des dévots, ni à ceux

dès mondains : les saisons orageuses les avaient empêché d'éclore ; le calme , la douce chaleur d'un amour honnête, les faisaient germer enfin dans son cœur : mais l'amour eût aussi bien développé le germe du vice , si la première éducation avait été mauvaise. La Comtesse de T . . . était encore la chaste tendresse de ses enfans , comme une plante tendre & fragile , que *Borée* ou l'humide *Auster* pouvaient endommager : elle n'abandonnait pas Hélène un moment , ou du moins elle voulait savoir tout ce qui s'était passé durant ses courtes absences : ainsi dès le premier moment de liberté , elle se fit rendre compte de la conversation que j'ai rapportée. Il suffisait de parler du Marquis à la jeune Hélène ; dès que la Comtesse l'eût nommé , la tendre Amante ne chercha qu'à répandre son cœur dans celui de sa seconde mère ; elle remplit même ses vues au-delà de ses espérances. — Chârmante maman, lui dit cette fille naïve, je ne vis réellement que depuis que je suis aimée : oh ! que j'aurais été malheureuse , si mon cœur , comme celui du Comte de Saint-A . . . , se fût attaché à quelque objet que je n'eusse pas dû chérir , & qui n'eût pu m'aimer sans crime ! Si vous saviez quels momens j'ai passés ! comme mon cousin est tendre ! comme il m'aime ! . . . Tantôt , lorsqu'il était à mes genoux , qu'il me peignait sa tendresse . . . lorsqu'il m'a pres-

de se dire, Elle est la plus aimable des femmes, la plus méritante, la plus gaie, la plus adroite; son goût est le plus exquis; sa personne la plus appétissante: il n'est point de femme dont j'aimasse mieux être le mari que de la mienne. Nous avons le cœur mieux fait que les hommes; nous souffrirons, en les privant quelquefois de notre vue; pour eux, quand ils nous accablent de leur présence, nous ne les en aimerions que davantage: mais ces êtres légers, qui se nomment le sexe fort, ont besoin de ménagemens; il faut continuer d'être leur maîtresse en devenant leur femme, & faire notre bonheur de leur plaisir. Voilà, chère Hélène, le seul art qui nous soit permis. Il faut bien prendre garde de se donner le ridicule de les gouverner autrement que par l'amour & le pouvoir que nous donnent les attraits de notre sexe. Malheur sur la femme impérieuse & hautaine qui sacrifie la douceur d'être aimée à la passion de commander! qui ne voit qu'un objet méprisable dans celui que son devoir lui ordonne de respecter! C'est un vil esclave qui partage son lit: comment peut-elle épancher son âme dans son sein? L'insensée se prive elle-même des secours de celui qui devait adoucir ses peines: il faut qu'elle devore ses chagrins; car un esclave ne partage pas ceux d'un maître injuste. Mais qu'elle tremble: ce pouvoir qu'elle usurpe n'est rien moins qu'assuré: ordinairement ces espèces;

*de femmes sont de petites furies , auxquelles un mari passe leurs fantaisies déraisonnables , par amour de la paix ; elles ne savent pas s'arrêter où la complaisance peut avoir des bornes ; & tôt ou tard , il vient un temps où la honte s'étant emparée du cœur d'un époux , il leur fait éprouver un revers fâcheux : on voit éclore le scandaleux divorce , les séparations deshonorantes. Mes chers enfans , les unions qui paraissaient d'abord les mieux assorties , n'ont pas toujours été à l'abri de ces malheurs. L'amour le plus tendre , poussé trop loin , a quelquefois tourné la tête à plus d'une femme , leur a fait concevoir l'orgueil de l'Ange rebelle , & trouver comme lui leur punition dans une chute honteuse. Ce n'est point-là sans-doute le sort qui vous attend , je le sais ; le caractère d'Hélène m'en répond . . . . & le vôtre aussi , mon fils , ajouta-t-elle en voyant le Marquis baisser les yeux : mais . . . . .*

Cette conversation fut interrompue par le Comte de Saint-A . . . Sa visite fit plaisir à madame de T . . . , qui formait un projet pour son bonheur. Elle le prit en particulier , & l'entretint quelque temps avec un ton de bonté qui le toucha vivement. Lorsqu'elle eut cessé de parler , le Comte lui dit : — C'est donc le choix que vous avez fait pour moi , madame ? Eh-bien , cette jeune-personne me devient infiniment chère , & je ferai tout pour la mériter. Ordonnez , ma-

& levant les yeux sur Hélène , il la vit prête à déposer la dignité , pour ne suivre que son cœur & l'amour. Madame de T... entra. Cette mère prudente les observait. Elle avait pour principe , qu'on ne doit pas trop s'en reposer sur l'éducation qu'on a donnée à ses enfans , & qu'elle ne dispense jamais de veiller sur eux. — Abandonnez une fille telle qu'Hélène au milieu du grand monde, disait-elle un jour ; ses principes la soutiendront; malgré que tout y soit artifice , on n'a pas l'art d'y masquer le vice assez heureusement, pour lui donner tous les traits de la vertu : mais un cœur honnête comme le sien , serait exposé auprès d'un amant avoué de ses parens, qui ne se présenterait à elle qu'avec des prétentions légitimes—. Le jeune Marquis vole au-devant de sa mère ; il se plaint en l'embrassant , qu'elle le traite en ennemi. — Non , mon fils , lui dit madame de T..., mais je traite Hélène en fille chérie. *Vous autres hommes , vous êtes pour la plupart des ingrats, que la jeunesse , la beauté , la vertu même n'enchaînent pas long-temps ; que la fidélité , la constance la plus rare , & l'amour rassasient , & ne fixent pas : les plus douces faveurs n'ont souvent de prix à vos yeux qu'une fois ; il faut malgré nous vous les faire acheter , lors même que nous vous les accordons par devoir. Le caractère des épouses est bien différent du vôtre : aimez , soyez constans , tous vos devoirs.*

sont remplis ; vous pouvez ne songer qu'à vous. Mais une femme tendre & fidelle n'a fourni que la moitié de sa tâche ; elle doit plaire , charmer, se faire ardemment désirer, & songer uniquement au bonheur de l'homme que les loix lui remettent en dépôt ; c'est de-là que le sien dépend tout-entier. Oui, mon fils ; c'est moins la cause des femmes que je soutiens ici , que la vôtre ; quand une fois nous avons donné le jour à un fils, nous changeons de sexe , & ne songeons plus qu'aux prérogatives que la qualité d'homme acquiert à ce mortel aimé qui nous donne le nom de mère. Laissez-moi suggérer à votre épouse les moyens de vous rendre heureux... Hélène, mon aimable fille, la franchise & la candeur ne suffisent pas seules. Il est un art nécessaire. Je le dis devant ton amant : *Il* toujours adorant leurs caprices , de trop tendres épouses volent au-devant des desirs de leurs maris , la satiété leur rend bientôt nos soins indifférens. Il faut leur donner le temps de désirer : que notre vue , notre entretien soient des faveurs : mais , ma fille , pour qu'un époux les trouve telles , il faut déployer tous les charmes que la nature a mis en nous , les agrémens de l'esprit , la douceur du caractère , la tendresse du cœur , nos talens mêmes , & les grâces d'une parure séyante : que tout cela réuni , leur fasse sentir en nous quittant , que par-tout ailleurs ils sont plus mal qu'auprès de nous, & les force

Le Sexe-des-grâces fait nos plaisirs & nos peines, comme il nous donne nos vices & nos vertus: que les Mères-de-famille se considèrent comme chargées de l'emploi le plus important, & du bonheur de la Patrie; car c'est entre leurs mains qu'est le dépôt des mœurs: les jeunes Plantes qu'elles cultivent, peuvent les épurer ou les corrompre; l'Etat n'aura des Héros, que lorsque leur âme délicate, sublime & vertueuse élèvera la nôtre; les hommes feront des lâches & des efféminés, par-tout où les femmes ne tendront qu'à les amolir. Jetons des regards attentifs sur l'Asiatique énervé: au fond de son ferrail, le Turc, le Persan, ou l'habitant de Déhly, deviennent petits, timides; ils ne voient dans leurs femmes que de viles esclaves(\*): au lieu que le Romain & le Spartiate invincibles trouvaient en elles leurs guides dans toutes les vertus: en combattant, ils

---

(\*) On doit regarder l'Education des femmes comme très-importante, & cependant rien de plus négligé: leurs mœurs font infailliblement les mœurs publiques, & les Loix ne sévissent pas contre ceux qui mettent leur gloire & leur plaisir à les corrompre! Les Romains, sous les Empereurs de la famille *Flavienne*, [c'est-à-dire dans le temps de la plus grande corruption, dirigèrent la sévérité des Loix contre l'adultère; & parmi nous, la honte n'est que pour l'époux outragé; on applaudit à l'insolence de l'épouse infidèle, à l'audace, à l'adresse du séducteur. « Eh! de quel droit reprocherions-nous à nos femmes leurs caprices, leur frivolité, tous leurs défauts, nous qui flâtons & payons leurs vices, & qui n'avons pas imaginé une seule marque d'honneur pour récompenser leur vertu, » ?

songeaient comment le vainqueur , ou le fayard devait être accueillis par sa mère & par son épouse.

En écrivant ces Mémoires, je m'écarterai souvent : j'ai senti que pour être utile à la Jeunesse , il falait lui montrer des exemples variés, des Educations portant sur des principes opposés, & dont les effets doivent être différens : le Marquis de T... ne pouvait seul me les fournir ; j'aurai donc recours aux personnages épisodiques , dont les caractères pourront offrir une agréable diversité.

Dans ce *premier Livre* , je donnerai peu de détails. Le *second* sera plus étendu ; l'intérêt y est aussi plus vif. Le *troisième* mènera jusqu'au Mariage , qui fera le sujet du *quatrième*. Enfin le *cinquième* présentera la Conduite des nouveaux Epoux. Cette division, par les principales époques de la vie, m'a paru la plus commode & la plus naturelle.

Il ne sera question de la Religion que dans l'Education du Marquis ; ses amis n'ont que les vertus humaines : mais le Comte veut que ses enfans appuient leur conduite sur la connaissance & l'amour du Père commun de toutes les créatures.

Dans tout ce que je vais rapporter , j'ai scrupuleusement suivi les Mémoires d'un homme parfaitement instruit, qui le plus souvent a rendu les propres termes de ses Personnages.

dame : vous eutes un jour la bonté de me dire , que je devais vous regarder comme une mère ; je vous le rappelle aujourd'hui ; daignez donc m'en servir , & monsieur le Marquis de T... ne sera ni plus respectueux , ni plus tendre envers vous. Oui, madame, je le jure , je n'adore plus en vous que votre vertu . . . . Les sages conseils que vous m'avez donnés ; la peinture que monsieur le Comte m'a faite de la beauté de votre âme ; ce que le Marquis m'a dit de votre amour pour Hélène & pour lui , m'ont inspiré des sentimens que la vertueuse Comtesse de T... ne desapprouvera plus. J'aimerai , madame , j'adorerai celle que vous m'avez destinée : ma tendresse , ma constance pour mademoiselle d'E... , fût-elle insensible , vous feront connaître quel prix je mets aux présens qui viennent de vous , & de quelle nature est aujourd'hui mon attachement . . . Ah ! madame , vous me l'aviez bien dit . . . . le plaisir d'être aimé comme je le souhaitais , ne vaut pas celui que j'éprouve maintenant , de vous obéir , & d'être estimé de vous—! Madame de T... fut enchantée des dispositions que montrait le jeune Comte ; elle comprit que si les caractères ardens étaient les plus vicieux , ils sont aussi plus faciles à ramener vers le bien , que ces êtres pesans & froids qui vont au mal à pas de tortue , mais qui n'en reviennent jamais : cette observation regardait également le Marquis. Elle se

promit d'intéresser Madame de M . . . & le Vicomte de Th . . en faveur de monsieur de Saint-A . . . En le ramenant auprès du Marquis, elle leur recommanda de s'aimer.

Le Comte de T . . . , monsieur de V . . & le Maréchal entrèrent en même-temps chez la Comtesse ; ils se souvenaient d'avoir promis de rendre visite au Baron d'E . . . & au Chevalier de M . . , qui n'avait pas accompagné son épouse , parce qu'il était retenu auprès de son frère aîné. Le Marquis de M . . . avait été fort mal la veille ; mais pour lors , à ce que leur apprirent le Vicomte de Th . . & monsieur de J . . , qui suivaient le Maréchal , on lui trouvait du mieux. Cette circonstance les engagea tous à ne pas remettre à un autre jour. Ainsi , monsieur de T . . . avertit son épouse , Hélène & le Marquis, de se préparer à sortir dans l'après-dinée.

*Fin de la seconde Partie.*

### Fautes à corriger.

- Page 32, ligne 9, semblait lui reprocher; lisez, lui reprochait.  
 34, ligne 16, zèle le pur; lisez, zèle le plus pur.  
 43, ligne 23, du Comte de J . . ; lisez, de la Comtesse de J . . .  
 48, ligne 19, chaix; lisez, choix.  
 55, ligne 5, communiqué; lisez, fait part.  
 81, ligne dernière, ajoutez être.  
 98, ligne 2,itez encore.  
 109, ligne 21, ajoutez sa.  
 110, ligne 4, tandis que; lisez, lorsque.  
 122, ligne presque avant dernière, pour ne finir jamais: mais; lisez, pour ne jamais finir: mais.

